

LE PETIT NIÇOIS

Directeur Politique : ALFRED BORRIGLIONE

TRENTÉ-QUATRIÈME ANNÉE

Le Petit Niçois est exclusivement réservé à NICE

AGENCE PARISIENNE DU "PETIT NIÇOIS" 42, Rue Notre-Dame-des-Victoires

La publicité du "Petit Niçois" est exclusivement reçue à NICE à l'Agence de l'AGENCE HAVAS 8, Place de la Bourse, 8 A PARIS, à l'AGENCE HAVAS 8, Place de la Bourse, 8

Mardi Six et huit pages

SOUS-EST POSSÉDANT UN FIL TÉLÉGRAPHIQUE SPÉCIAL PRIVÉ PARIS-NI

Avant-Premières au Casino Municipal

"LA VIE BRÈVE"

Opéra musical en 2 actes : Poème de Carlos Fernandez Shaw
Adaptation de M. Paul Milliet
Musique de M. Manuel de Falla

Legado Carlos Fernandez Shaw. Biblioteca. FJM.

Casino Municipal nous convie demain à l'inauguration d'une œuvre d'art de laquelle on a tiré bien peu de bruit : il est vrai pour les œuvres lyriques il vaut mieux le bruit se faire avant qu'après et la *Breve* - c'est le titre de la nouvelle - me paraît à première vue être de ce qui méritent le succès et méritent en en parle... après la création, longtemps.



M. CARLOS-FERNANDEZ SHAW auteur du livret

Il y a quelque témérité à entreprendre d'analyser le livret de la *Vie Brève*, ou plutôt de séparer l'idée de la musique avec qui elle fait corps ; l'habitude de donner l'analyse du livret séparément est ici une œuvre presque criminelle, car il n'y a pas là une action sur laquelle le compositeur ait écrit des motifs ; M. de Falla a fait une peinture dont le livret n'est que l'explication aussi réduite que possible.

En deux mots, la *Vie Brève* est l'histoire d'une fille séduite par un jeune homme qui la quitte pour se marier ; la jeune fille fait irruption dans la salle où se célèbrent les fiançailles ; folle de douleur, elle tombe morte ; le cas est très fréquent, sauf le dénouement, plutôt inattendu.

Ceci dit, voyons le détail des quatre tableaux :

PREMIER TABLEAU
La scène représente la cour d'une maison de gitanes donnant sur un chemin s'enfonçant dans la campagne ; à droite, une forge toute illuminée par les flammes du foyer : La grand'mère se désole de voir sa petite-fille, Salud, amoureux d'un jeune homme qui ne lui sera sûrement pas fidèle ; celle-ci s'impatiente parce que son amoureux, Paco, lui paraît être en retard pour le rendez-vous quotidien. Cependant, il arrive et les amoureux se disent les choses les plus tendres, lorsque Servaor, l'oncle de la jeune fille, arrive avec l'intention de tuer le jeune homme, car il a appris qu'il allait épouser une fille de son monde et riche. Salud sera abandonnée. La grand'mère arrête le bras de Servaor. Le calme, l'entraîne et Paco quitte Salud sans savoir à quel danger il a échappé, sans savoir que son prochain mariage est connu des parents de Salud.

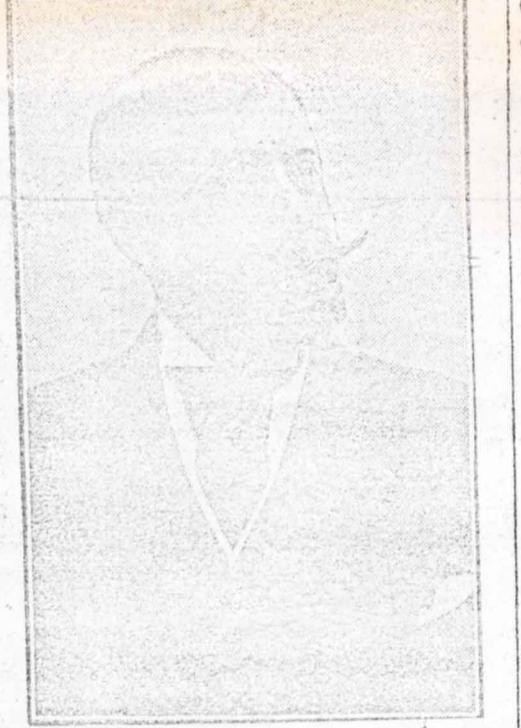
DEUXIEME TABLEAU
Le deuxième tableau est une rue de Grenade sur qui tombe le crépuscule ; point d'action, aucun personnage ; la seule action décrite d'une façon admirable par le compositeur est la vie que l'on devine dans cette ville qui s'illumine au déclin du jour, tandis que le Heuve coule tranquille et s'enfuit à travers la campagne toute radieuse d'une floraison puissante. La musique est la peinture des sensations que l'on doit éprouver devant un tableau d'ailleurs merveilleux, devant les diverses valeurs de ce tableau suivant les degrés de la nuit qui tombe.

TROISIEME TABLEAU
Au troisième tableau, nous sommes dans une rue, une petite rue sur laquelle donnent les fenêtres grillées de la maison où se célèbrent les fiançailles de Paco et de Carmela : on chante, on danse en l'honneur des fiancés. Ceux qui sont tout à la fois sont épiés par une femme qui a paru dans la rue sombre ; c'est Salud qui a appris, elle aussi, l'infidélité de son amant et qui vient se rendre compte de la trahison déjà consommée. La grand'mère et l'oncle Servaor la rejettent et voudraient l'entraîner, la ramener à la maison, mais elle ne veut rien entendre ; elle veut entrer dans la salle de la fête.

QUATRIEME TABLEAU
Servaor l'y suivra, et c'est le quatrième tableau ; l'entrée de Salud et de Servaor a interrompu les danses et les chants. Salud vient seulement reprocher à Paco sa trahison ; Paco a l'air de nier et de ne pas reconnaître la jeune fille ; celle-ci, suffoquée de tout épuisement et de froidure, tombe morte, tandis que Servaor, saisissant son poignard, fait signe de s'éloigner sur Paco derrière lequel sont sa fiancée Carmela et le frère de celle-ci, Manuel.

Telle est l'action, *très brève*, je l'ai déjà dit, ou plutôt il n'y a pas d'action, juste ce qu'il faut pour mettre des personnages en face de deux ou au plus de trois situations différentes ; suffisamment pour que cela forme un tout très fin, et par suite très engageant à la fin. D'ailleurs, le livret a été traduit de l'espagnol par M. Paul Milliet avec fidélité d'abord, avec en plus son élégance coutumière.

D'ailleurs, l'idée que l'action elle-même n'a été pour le compositeur qu'un prétexte à nous donner trois tableaux d'un caractère très et très vécus de l'Andalousie : tableaux riches de vie, de couleur, de passion et d'expression ; tableaux traités d'une façon lumineuse et claire comme les plaines andalouses éclairées au grand soleil, d'une façon vivante et vibrante comme l'âme des grandes amoureuses dont Salud est une.



M. PAUL MILLIET qui a traduit et adapté le livret

Je ne devrais rien dire de la musique de M. de Falla, mais elle plaît tant au premier abord par sa richesse, son rythme, sa couleur, son mouvement, sa simplicité, que je ne puis m'empêcher de promettre à ceux qui l'entendront, deux heures d'un plaisir très vif, d'une émotion très prenante, agréable parfois, douloureuse plus souvent.

La *Vie Brève* sera représentée mercredi soir avec l'interprétation suivante : Salud, Mlle Lillian Grenville ; la Grand'Mère, Mlle Fenty ; Carmela, Mlle Gorbay ; Paco, M. Devriès ; Servaor, M. Cotreuil ; le Chanteur, M. Raynal ; Manuel, M. Ternany ; une voix, M. Rouziery.

* Danses réglées par Mme Coschel et dansées par Mlle Scardovi et les dames du corps de ballet. J.-A. MAY.

Avant hier, à 11 heures 1/2, a été célébré, dans la cathédrale russe, un service funèbre à la mémoire de S. M. le roi de Grèce.

La cérémonie n'avait pas un caractère officiel, mais tous les membres de la colonie grecque et de la colonie russe s'y étaient rendus avec empressement.

LL. AA. II. le grand-duc et la grande-duchesse de Saxe-Meiningen étaient venues spécialement de Cannes pour prendre part à cette pieuse solennité. Ils ont été reçus sur le seuil de l'église par S. E. le prince Gallitzine et la princesse Gallitzine.

A l'issue de la cérémonie, M. Bonnefoy-Sibour, qui avait été délégué par M. le Maire de Nice, est allé saluer LL. AA. II. le grand-duc et la grande-duchesse de Saxe-Meiningen, qui l'ont prié de remercier le général Goiran de s'être fait représenter à cette cérémonie.

A l'Opéra.
Le Château de la Bretèche aura, ce soir, sa deuxième représentation et verra se renouveler le succès triomphal de la première, devant une assistance aussi nombreuse et aussi élégante. L'œuvre de M. Albert Dupuis, admirable de vie, de lyrisme et d'intensité dramatique, est dotée d'une interprétation tout à fait supérieure par le talent de Mlle Ixo, de M. Razavet et de M. Lafont, les trois protagonistes, excellentement entourés, d'ailleurs. Tout contribuera donc à donner au gala de ce soir, à l'Opéra, un éclat splendide et un grand intérêt artistique.

Parmi les nominations parues à l'Officiel des élèves officiers de réserve promus sous-lieutenant, nous relevons le nom de M. Henri Moscio, affecté au 1^{er} régiment de génie, à Versailles.

Le jeune officier est le fils de M. Moscio, instituteur en notre ville (école Saint-François-de-Paul).

Nos félicitations au nouveau promu.

LE GALA DU "FIGARO"

C'est aujourd'hui qu'a lieu, au Grand Théâtre du Casino Municipal, la matinée annuelle offerte par le *Figaro* à ses abonnés.

Voici le programme de cette fête :

- PREMIERE PARTIE
1. Orchestre : MARCHÉ SOLÉNNEL, Parès.
2. La Peur d'Aimer, saynète en vers de M. Emile Boucher : Lubin, M. Vouthier ; Marinette, Mlle Cécile Didier.
3. M. Deroz : Histoire d'un Crime, Lecornu.
4. Mlle Marie Leconte : Poésies.
5. M. Maurice Renaud : Légende de la Scuge du Jongleur de Notre-Dame, Massenet.
6. Mme Félma Litvinne : (a) Air d'Hérodiade, Massenet ; (b) Hopach, Moussorgski.
7. M. Campagnola et M. Lestely : Duo des Pêcheurs de Perles, G. Bizet.

DEUXIEME PARTIE
La Vie Brève, poème de Carlos-Fernandez Shaw ; adaptation française de M. Paul Milliet ; musique de Manuel de Falla. Mère, Mlle R. Fenty ; Carmela, Mlle Gorbay ; Paco, M. David Devriès ; L'Oncle Servaor, M. Cotreuil ; Le Chanteur, M. Raynal ; Manuel, M. Ternany ; Une voix, M. Rouziery ; marchandes : Mmes Bernard et Daurelly. Danses réglées par Mme Coschel, exécutées par Mlle Scardovi et les dames du ballet. Chef d'orchestre : M. Jacques Miranne. Le piano d'accompagnement sera tenu par M. Karr.

Etant donné l'importance de ce programme, la représentation commencera très exactement à 2 heures 1/2.

Le roi de Suède à Nice.
En raison du mauvais temps, le Roi de Suède n'a pas quitté ses appartements hier.

Le concert de la maîtrise de la Cathédrale qui sera donné le 12 avril, dans la salle du nouvel évêché, sera une manifestation artistique de tout premier ordre.

Au programme sont inscrits les noms des maîtres les plus réputés, anciens et modernes : Vittoria, Hendel, Haydn, Bach, Gounod, Massenet, etc.

Quatre-vingt-dix exécutants prendront part à cette manifestation ; ils seront accompagnés par un double quatuor à cordes et un quatuor de cuivres.

Les obsèques de Mme veuve Goiran, née Mille, veuve de l'ancien docteur, adjoind au maire de Nice, ont eu lieu hier matin à l'église du Port, au milieu d'une nombreuse assistance, parmi laquelle se trouvaient tous les représentants de la société niçoise.

Nous renouvelons à la famille cères condoléances.

Croix-Rouge Française (Comité de France). Aujourd'hui, de nuit.

DE TEATROS

EN LA ZARZUELA

"La vida breve", drama lírico en dos actos y cuatro cuadros, original la letra de Carlos Fernández Shaw, y la música de Manuel de Falla.

Confesamos que al empezar á escribir estas líneas, aún nos dura la impresión causada por las múltiples y contrarias emociones que nos hizo sentir la música inspirada de *La vida breve*, cuyos acordes son enérgicos y vibrantes á veces, á veces plácidos y suaves y otras de una sublimidad arrobadora.

Manuel de Falla inspiró su partitura en un ambiente tan puramente español y tan netamente andaluz, que sin que nos apercibáramos de ello nos creemos transportados á Granada, en cuya capital puso el escenario en que se desarrolla el drama.

Allá, en la ciudad del desgraciado Boabdil, y en el clásico barrio de Albaicín, vive la abuela (señorita Teillache) en compañía de su nieta Salud (señora Vela), su hermano el tío Sarvaor (Sr. Meana) y de otros varios parientes, todos jóvenes y viejos.

Salud, la inocente chavalilla, que padece una afección cardíaca, está loamente enamorada de Paco (Sr. López, R.), quien la prometió hacerla su esposa, lo que no ha sido obstáculo para que olvidando sus juramentos, la abandone para casarse con Carmela (señorita Raso), muchacha cuya posición correspondía á la del olvidadizo granadino.

Enterada Salud de la traición, corre á casa de Paco y llega en el preciso momento en que con gran jolgorio se celebra la boda del perjurio y Carmen.

Salud, acompañada del tío Sarvaor, penetra en la vivienda, recuerda á Paco sus juramentos y le apostrofa por su inícuca conducta, pero él niega que sea cierto nada de lo que le culpan, y Salud sufre un ataque cardíaco, del que muere en la escena.

Aun cuando el argumento, como se ve, no puede ser más sencillo, Falla ha acertado á aprovechar la poética producción de Fernández Shaw para recoger en el pentágono toda la variedad de sentimientos del pueblo andaluz, impresionable como ninguno, con su rápida mutación de sensaciones, ora violentas, ora tranquilas; ya en las que rebosa el cariño y mansedumbre, ó bien en las que surge la cólera más violenta.

Sentimos que la falta de espacio no nos permita ocuparnos con más extensión de esta inspirada página musical de Manuel de Falla, quien anoche se creó en Madrid un nombre de compositor eminentísimo, que en el arte figurará dignamente al lado de los de Urdizana, Corralo del Campo, Turica y San Millán y otros varios que en la actualidad honran ya la música española.

Así se lo demostró empíricamente la numerosa concurrencia que llenaba el teatro, haciéndole salir al palco escénico ocho ó diez veces al final de cada acto.

La señora Vela, señoritas Teillache, Raso, Saavedra, Terán y Esquer, los Sres. López (R.), Meana y Savi-Barba, así como los coros, cantaron sus partituras con verdadero amor, y cosecharon muchas alabanzas por su labor.

La orquesta, muy nutrida, habiéndose reforzado, fué dirigida magistralmente por el maestro Lona, quien cooperó con Manuel de Falla de entusiastas ovaciones que el público tributó repetidas veces.

En resumen: una noche de primera para los aficionados á la buena música, y, sobre todo, para los partidarios de la música española, y un éxito acabado, incesante y muy merecido para Manuel de Falla, á quien al fin ha hecho justicia esta obra, que tan injusta le fué hace ocho años.—G. P. Q.

Frente á la escena

ZARZUELA

"LA VIDA BREVE.."

La música.

El maestro Falla, afortunado compositor gaditano, se presentó ante un jurado nombrado entre lo mejor del profesorado madrileño por la Academia de Bellas Artes de San Fernando.

Llevó al concurso artístico su única obra lírica, resumen de sus estudios y de sus afanes.

Alcanzó por unanimidad el primer premio. Los técnicos, los entendidos, los consagrados elogiaran su labor, pero los empresarios, que blasonan de protectores de arte y de los artistas no tuvieron á bien llevar á escena "La vida breve", para ofrecer al público las primicias de un compositor que entraba en el mundo musical bajo los más favorables auspicios.

Falla, amargado, entristecido y desengañado del mercantilismo artístico español emigró á extranjeros rúes.

La empresa del Casino municipal de Niza, el gante y aristocrático teatro, fué la primera entidad que dió á conocer al ilustre maestro.

El éxito enorme repercutió en París, y la Ópera Cómica le abrió de par en par sus puertas, alcanzando en la gran ciudad otro triunfo señalado.

Por fin, y vista la sanción del público de París, la empresa de la Zarzuela recabó de Falla la debida autorización para que España conociera la hermosa partitura.

Anoche un público numeroso y distinguido dió su fallo favorable y decisivo, al gran maestro que sufrió épocas de tortura y de adversidad.

"El Correo Español" - 15-Nov-1914.



EL MAESTRO FALLA

"La vida breve", obra vigorosa y original, descubre en su autor aptitudes extraordinarias de compositor á la moderna.

Profundos conocimientos de la escuela musical, ardor de sentimiento que encuadran muy bien en los momentos culminantes de la partitura, riqueza melódica que discurre prodigamente por las masas orquestales, sentidos cantos en modo menor que bañan de melancólicos tintes las tristezas del poema, arpeggios y valientes corales que turban la placidez y el encanto de una familia humilde donde el dolor y la amargura tienen su asiento; tonalidades avasalladoras que espantan por sí solas alientos de esperanza, de juventud y de recta vida; entonos vacuos de sabiduría, sino empujados en una acertada é inspirada discreción artística, todos estos elementos forman la trama y constituyen el nervio de la obra del gran músico, del excelente compositor.

La sanción fué justa; los aplausos, llamadas á escena, vítores y felicitaciones, debieron servir al maestro Falla de reparación que, aunque tardía, llegó con todo el aparato de emociones que traen aparejados los grandes, los indiscutibles éxitos.

¡Lena, Mena! He aquí los otros héroes de la gloriosa jornada.

V. CONTRERAS

El libreto.

El célebre cantor de la sierra, Fernández Shaw, escribió un poema impregnado de melancolía y de tristeza. "La vida breve", una de las obras póstumas del poeta, ha sido cabalmente apropiada en teatros extranjeros, y, precollida de justa y legítima fama, llegó anoche al escenario de la Zarzuela.

La acción se desarrolla en Granada, entre gitanos. Salud es una muchacha del Albaicín, enamorada y enferma del corazón. Su pasión, su amor vehemente hacia Paco, es su eterna preocupación, el encanto de su vida, lo que la tiene aherida cuando llega tarde y ella se cubre con anhelo. La Abuela le anuncia la llegada de Paco, y Salud trunca la pena en alegría.

El tío Servaor, hermano de la Abuela, se entera de que Paco tiene otra novia. Á la que ha de llevar al altar, y el viejo, que adora á la abuela, no puede consentir tal engaño. La Abuela consiente apartar á su hermano de la cueva, cuando éste intenta vergarse.

Paco se casa con Carmela, y Salud, con los dos ancianos, presencian las fiestas de la boda desde el exterior de las rejas de la haberduría de su rival. Logra la infortunada penetrar en la casa, cuando todo es regocijo, cuando la alegría invade á los convidados, que entonan canciones de la tierra y bailan danzas de Andalucía.

Salud acusa á Paco de haberla abandonado, y la muchacha, víctima de un accidente cardíaco, cae desplomada, pronunciando el nombre de su ingrato amante, descendiendo el telón creyendo los dos ancianos, ante el día de Salud, maldicen á Paco con trágicos gritos.

Está admirablemente escrito el libreto Fernández Shaw, el malogrado poeta, en él una hermosa visión. No pudo salvar el tiempo, y anoche, cuando de todos los lados del teatro brotaban ruidosos aplausos, nosotros contemplábamos en un palco á las hijas y á la viuda del autor, recogiendo el tributo rendido al ser querido, pero que al evocar la memoria del muerto, sentían el corazón lastimado...

G. ABANADES

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJMJ.

"LA VIDA BREVE,"

Hay en España una región, allá donde Europa termina, en que los cielos y los mares son intensos y bruñidos, puros y serenos, como el fondo del friso en que danzan las blancas figuras áticas del Partenón. Bajo esos cielos y á la orilla de esos mares las casas son de nieve y las gentes son de bronce, y como de bronce vibran sus almas en largas quejas de amor y de muerte.

Estas gentes, sombrías y apasionadas, guardan, bajo una languidez moruna, la fiera melancolía de una tragedia oculta, tragedia de raza, tragedia de sangre, tragedia de ritos, de supersticiones, de creencias...

Y es allí, en Granada, en pleno Albaicín, á la luz eruda y dorada de la tarde, donde quiso llevarnos el poeta á contemplar la triste historia de la pajarita que ha muerto de amor; es allí donde, con una poesía infinita, ha ido un músico á recoger la esencia de los espacios azulados, y de las tardes desfallecientes, y de los crepúsculos sangrientos, é irlos luego vertiendo en nuestras almas en notas que son como lágrimas, lentas y resbaladizas y elocuentes, y acordes tenues, como aleteos lejanos y murmullos blandos, que parecen el aliento de toda una raza, de toda una historia.

Tan grande es la fuerza sugestiva del ambiente con que Manuel de Falla—el mago de todos estos prodigios—ha envuelto la acción de «La vida breve», que es casi mayor su fuerza artística y dramática que el mismo desenvolvimiento del drama.

Desde los primeros compases flota sobre la escena un velo de tristeza íntima, un sello de fatalidad inexplicable; lejanos y confusos llegan los rumores de Granada; unos herreros que trabajan en una fragua próxima, unas mozuclas que pasan riendo, constantemente el coro sonando á lo lejos como una fusión sublime de la polifonía vocal y la polifonía instrumental, constantemente el perfume de la copla popular manteniendo el ambiente; fondo tan luminoso, tan bellamente atractivo, que, lejos de presentar un marco sumiso á las figuras, las absorbe, se las asimila, llega á borrarlas y á convertirse en un todo sinfónico que se basta á sí mismo y al que como que le estorba la derivación escénica.

Sobre ese fondo aparece la abuelita de Salud cuidando unos pajarillos.

—Esta pajarita—dice con un acento que tiene una amargura profética.—esta pajarita se va á morir, como yo Salud, de amor.

Y dentro, como si poniéndola, se alza la voz de un herrero que entona una copla popular, una de esas coplas de celos y de muerte, donde parecen encerrarse las últimas garras morunas de la raza y á la que parece subrayar el golpeteo rítmico y rudo de los martillos.

Aparece Salud por una calleja próxima:

viene de mirar en todas direcciones, de interrogar todos los recodos, de escuchar ansiosamente todos los rumores y todas las voces; viene á preguntar á la abuela por que su Paco se retrasa aquella tarde, y la abuela la mira con ansia, la besa con un cariño que es casi dolor, le pregunta á su vez por qué ya no ríe, por que ya no canta, y Salud, enferma de amor como la pajarita, le responde: ¡Cuando venga él!

Hasta que él llega, todas las canciones de la gitanilla se arrastran en unas cadencias dolorosas y sombrías; pero cuando, al fin, Paco entra en escena, un aliento poderoso parece reanimar, vivificar las notas desfallecientes, y surge una frase de amor henchida y generosa, una frase que á veces se levanta soberbia como se abate acariciadora, y ruge y delira, ó languidece y solloza, como la misma tarde va languideciendo y llorando con fugitivas lágrimas de luz.

Llega el «tío Salva», el hermano de la abuela; llega como una sombra vengadora, espectro de todo un siglo de leyendas bravas. Paco las engaña; va á casarse con una mujer de su clase y de su casta; la abuela le contiene, le suplica, se lo lleva, y mientras, la gitana y su amante entran en la casa.

Cuando, después de hecha la mutación del fondo, la luz vuelve á encenderse, va la noche acercándose á Granada, suena de nuevo el coro como una invocación misteriosa; las casas van encendiendo poco á poco de luz rojiza sus ventanas, cae la oscuridad tan blandamente como una caricia, y en la música parecen suspirar anhelos vagos, flota una quietud de éxtasis, y como latidos de un corazón inmenso van pasando, cada vez más apagados y más distantes, los motivos populares, el leve aleteo de las canciones, palpitaciones de una vida que se extingue para resucitar en el misterio.

Salud y Paco salen de la casa; una divina embriaguez les inunda; para perder á la pobre gitana han hecho el amor y la noche un diabólico pacto.

Cuando Paco se pierde en las callejuelas que platea la luz sideral, la música también besa y se aleja.

*

El acto segundo es de acción dramática más viva, más precipitada y violenta; son las bodas de Paco, ante cuya casa viene á llorar Salud.

Dentro todo es fiesta y «jaleo»; ritmos bullidos, de un color local admirable; fuera, la gitana canta una copla desesperada, que al llegar á los oídos de Paco le inmuta, que aferra á la pobre abuela y hace arder la sangre del gitano bravo.

—Venos dentro; quiero decirle á él mismo que me ha matado.

Y entran cuando la fiesta de las bodas es más animada y más brillante, y allí, delando de todos, la gitana sabe gritar, antes de que su corazón se rompa de dolor, la perfidia de aquel hombre, y la grita con el mismo desesperado pír de esos pobres gorriones, las aves vagabundas, cuando mueren en los esfuerzos de golpear con furia los hierros de sus jaulas.

Y lejano llega el alarido de la abuela, la maldición más abrumadora para Paco, maldición sin palabras y sin lágrimas, que desgarran en roncos gemidos su garganta, ante el cadáver de Salud, mientras la orquesta repite, en un fuerte apasionado y brioso, la frase con que esta misma gitana comienza la obra, síntesis de toda una vida: —¡Esta pobre pajarilla va á morir de amor!...

*

Esta es la obra, que ha llegado á nosotros después de ser consagrada por los públicos de Europa, en el teatro de Niza y en la Opera Cómica, de París, y en donde fué pedida también para la Gran Opera. El primer acto es una labor definitiva; es imposible narrar la emoción, el encanto, la intensa poesía que nos hace sentir; el segundo, con más acción dramática, hace decaer forzosamente el interés puramente sinfónico, la idealidad sublime del primero.

El público, que lloraba completamente el teatro, escuchó con una emoción, con un respeto, con un interés grandísimos, la producción genial, á veces—como en ese bellísimo acto primero—realmente portentosa, del músico español, y ovacionó entusiasmado, convencido, el primer poema de Fernández Shaw, queja de un alma que vive en el dolor; breve y sentidamente, como esas poesías que en cuatro versos nos dan un compendio de penas ó placeres: las poesías del pueblo.

La interpretación, admirable por parte de Luisa Vela, perfecto tipo de expresión y de voz en la parte de protagonista, y Teresa Trellaché en el de la «Abuela»; muy bien Rafael López y Francisco Meana, y justísima los coros—un poco más lejos sonarían mejor—y la orquesta, dirigida magistralmente por el maestro Luba.

Al cabo de diez años de escrita la obra, después de haber paseado el fulgor de retazo nuestro, que en vez de hacernos ver claro nos ofusca y nos aturde, por tierras extranjeras, vuelve á nosotros «La vida breve», haciéndonos ver lo pernicioso de nuestra indiferencia generosa, que nos fuerza á pedir por fuera por fuera de casa y nos tiene en la miseria dentro de ella.

Para lo sucesivo, vayamos aprendiendo.

Eduardo MUÑOZ

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

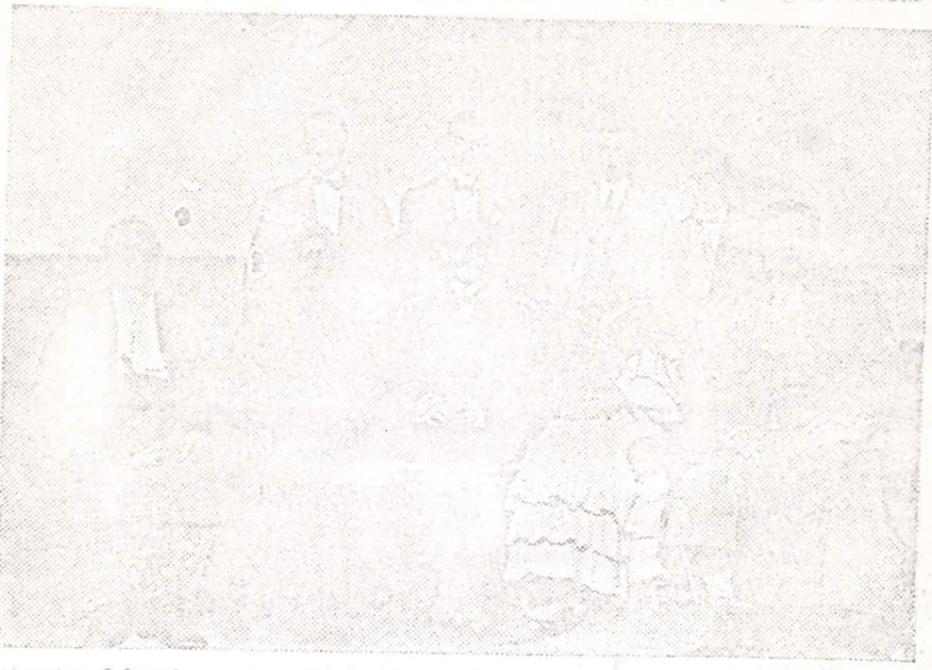
VIDA TEATRAL

Heraldo de Madrid

ZARZUELA.—«La vida breve».

Desapareció de Madrid Manuel Falla hace años, después de habernos dicho ¡adiós! tristemente a los amigos. Al emigrar llevaba bajo el brazo una ópera que había merecido el premio de la

Quede el maestro Falla preso en España para trabajar, con el abrazo que le envió por su triunfo de ayer. Confiada la obra a cantantes del mérito de Luisa Vela, Tellaecho, de Sagi, Rafael López, Meana, y a la prestigiosa batuta de



Autores e intérpretes del poema dramático «La vida breve», estrenado anoche en la Zarzuela.

Fotografía de Alfonso.

Academia de San Fernando y que no pudo lograr fuese admitida por Empresas de teatros españoles. Salió, pues, el compositor de su tierra como con un dardo clavado en el pecho y Jena de amargura su alma de artista. Nada supimos de la existencia del maestro hasta que a nosotros llegó el eco de los aplausos, que sonaron primero en Niza, luego en la Ópera Cómica, de París, y así, al asistir anoche a la primera representación de «La vida breve», ya nos habían enterado allende el Pirineo de que la partitura es magistral y vale la pena

maestro Luna, la ejecución resultó irroprochable. Sin reservas elogio esta vez el trabajo de Martínez Gari, y la felicito por su nombramiento de escenógrafo del teatro Real. Están bien de tonalidades y de disposición las decoraciones; muy acertado el fondo de la ciudad granadina y admirable el cambio de luces de pleno Sol al crepúsculo y noche de luna. Corresponde, pues, un aplauso al electricista. La obra se ha puesto en escena sin regateos. El libro del inolvidable amigo y gran poeta, Carlos Fernández Shaw ha ofrecido situaciones para que brillase el talento del compositor y para que resulte una partitura por la que hoy no dejará de unirse a los plácemes de millares de admiradores el de la virtuósima superiora del colegio del Noviciado, primera profesora en el arte de Mozart que tuvo Falla.



El maestro Falla.

de arriesgarse por los empresarios a ponerla en escena. De habernos retrasado un paso, y al permitirlo las terribles circunstancias que pesan sobre la vecina República del Norte, la obra de Falla vendría a nosotros con otra sanción más, con la del público de la Gran Ópera parisiense. Pero no ha sido preciso acumular mayores pruebas, y gracias al buen gusto, á la excelente orientación artística y al españolismo del empresario de la Zarzuela, don Arturo Serrano, ayer quedó definitivamente importada de Francia, con éxito triunfal, la ópera española, de género andaluz, titulada «La vida breve». Es el maestro Falla un compositor que sigue convencido los rumbos del modernismo sin entregarse á extravagancias, ni á los arranques agresivos, ni á nebulosas é interminables monsergas musicales. Entre fastuosidades de la orquestación, con riqueza de timbres y de sonoridad, los temas se destacan transparentes, de modo que la percepción no quede reservada exclusivamente para los sabios ó los que asisten á la audición con la mirada fija en una partitura. Se oyen las coplas andaluzas con sus cadencias tristonas, y el trabajo de Falla muestra constantemente una gran sinceridad. El primer cuadro es prodigioso, con la variedad de acentos y timbres, por el eco de las voces del coro interno, del martilleo de los que golpean el yunque; por las canciones lejanas, los pregones y las carcajadas de las chiclelas que cruzan la calle. Un dúo de amor y la parte orquestal del cuadro segundo son brillantísima muestra de la inspiración de Falla. En el acto segundo, una zambra alegre, llena de vida y calor, después de ovación estruendosa fué repetida. Los lamentos de la gitánilla abandonada, en la reja, desde donde contempla la boda del mocito que supo rendirla y engañarla, y la escena trágica del desenlace son dos bellísimas páginas de la partitura. Y ya tenemos, con Falla, reintegrado á la patria otro campeón valeroso puesto al servicio del renacimiento musical que se inicia en España. Es posible que ya no necesite esperar para la representación de sus obras á que tengamos que traducirlas, y tal vez, de ahora en adelante, al dar sus partituras antes de haberlas poseído por otros países no tengamos resquemores de conciencia al pensar que algunas obras de arte, y no me refiero precisamente á «La vida breve», con ideas y valores pueden perder en casta y sinceridad, aunque ganen mucho en procedimientos de oficio. Las ovaciones al maestro revelaron vivísimo entusiasmo. La última manifestación en honor del artista victorioso tuvo de duración el tiempo que se tarda en recorrer el espacio que separa el teatro de la Zarzuela del café de Castilla.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJ.M.

CHRONIQUE MUSICALE

MANUEL DE FALLA

I

L'OPÉRA-COMIQUE : « la Vie brève » (« la Vida breve »), drame lyrique en deux actes et quatre tableaux, poème de Carlos Fernandez Shaw, adaptation de Paul Milliet, musique de M. Manuel de Falla ; « l'Amour sorcier » (« el Amor brujo »), scène gitane de l'Andalousie, ballet en un acte, de G. Martinez Sierra, musique de M. Manuel de Falla ; « les Tréteaux de maître Pierre » (« el Retablo de maese Pedro »), adaptation musicale et scénique d'un épisode de « l'ingénieux cavalier don Quichotte de la Manche », de Miguel de Cervantes, version française de G.-J. Aubry, poème et musique de M. Manuel de Falla.

L'Opéra-Comique vient de donner un spectacle de musique et de danse espagnoles qui prend davantage sur nos sens que sur notre esprit. C'est d'une illusion brûlante, directe et qui agit à la manière d'un alcool. On y gagne l'ivresse et la fièvre. Dans une surexcitation morbide, on croit voir la vieille Andalousie à travers un feu de bengale rouge. Des images intenses, sommaires et contradictoires, se heurtent ainsi qu'en un rêve rapide. On sort de la fête épuisé comme d'un surmenage nerveux. Longtemps on garde le souvenir des rythmes bruyants et obstinés, des chants aigus, des mélodies barbares, des jeux lascifs.

Le programme est fait uniquement des œuvres de M. Manuel de Falla. Le musicien est digne d'un tel hommage rendu à un étranger par le théâtre national de l'Opéra-Comique. Il mérite les grâces qu'il en reçoit et n'a que trop de quoi se faire considérer. Il tient en son temps le premier poste dans la musique espagnole. L'admirable artiste qu'était Felipe Pedrell, encore peu connu à la foule française, s'est éteint il y a six ans. Il avait formé trois disciples qui sont devenus plus célèbres que leur maître : Albeniz, Granados et M. Manuel de Falla. Les deux premiers sont morts, comme on sait. Le plus jeune, M. Manuel de Falla, ne vit que pour propager l'essence précieuse de la doctrine pedrellienne et la maintenir dans sa pureté. « C'est aux leçons de Pedrell, a écrit M. de Falla, et à la puissante stimulation exercée sur moi par ses œuvres que je dois ma voie artistique et cette initiation indispensable à tout apprenti de bonne volonté et de noble intention. »

Les trois œuvres de M. de Falla représentées

sur la scène de la salle Favart nous font entrer dans le secret du musicien espagnol et nous donnent les plus vives lumières sur son cas. Nous voici pleinement informés des transformations que son travail subit avec le cours des années. Nous suivons l'évolution de sa pensée et, à chaque étape, prenons une confiance plus ferme en son talent. Ces trois œuvres si caractéristiques de ses manières successives composent pour ainsi dire trois portraits de M. de Falla par lui-même aux trois époques décisives de sa vie : la jeunesse, l'adolescence et la maturité.

La *Vie brève*, qui date de 1905, a été créée à l'Opéra-Comique, le 6 janvier 1914, sous la direction de MM. Gheusi et Isola. C'est un drame vériste, à la façon de *Cavalleria rusticana* et de la *Navarraise*. L'auteur du livret, M. Carlos Fernandez Shaw, avait déjà écrit pour Albeniz le scénario en deux actes de *Pepila Jimenez*.

L'action de la *Vie brève* se déroule chez les gitanes dans l'Albaicín de Grenade. La pauvre gitane Salud attend son amant Paco, riche et élégant Grenadin, dont elle est passionnément éprise. Qu'il est en retard, ce soir ! Le voici enfin. Au cours de l'entretien amoureux, Paco jure à la gitane Salud qu'il n'aime qu'elle seule. Mais l'oncle Sarvaor veut tuer le galant. En effet, le lendemain, Paco doit épouser une riche héritière de sa caste. La grand-mère arrête le bras de Sarvaor et pleure sur le sort de Salud. Quelques heures plus tard, Salud, inquiète, est descendue jusqu'à la demeure de Paco. A travers les grilles du patio, elle assiste, torturée, aux noces de Paco et de Carmela. Elle entre, en compagnie de son oncle Sarvaor, dans la maison en fête et crie aux assistants la trahison dont elle est victime. Paco menace de la chasser. Salud s'écroule morte. La vie est brève aux pauvres, longue et heureuse aux riches. Durant toute la pièce, des forgerons au lointain, puis Salud elle-même, ne cessent de clamer, en leitmotiv, cette complainte mélancolique assez surprenante : « Malheur à qui naît enclume, au lieu d'être né marteau. » Sans doute, est-ce là une traduction textuelle du manuscrit de M. Carlos Fernandez Shaw. Il semble pourtant que Paul Milliet eût pu en faire une version mieux adaptée à notre goût et qui prêtât moins à l'ironie.

M. Manuel de Falla en écrivant la *Vie brève* était encore imprégné d'influences diverses, alors à la mode. Le chœur du début fait songer à la forêt du premier acte de *Pelléas*. Plus loin, l'agitato est assez semblable à un passage du troisième acte de *Werther*, et les triolés ont un faux air des Filles du Rhin. Le duo d'amour est d'allure très italienne. Tour à tour, *Tristan*, la *Walkyrie*, *Hérodiade* même, nous parviennent par boutées de sonorités non équivoques. Et au début du deuxième acte, l'*Andalusia* est scandée par les accords familiers du *Capriccio spagnolo* de Rimsky-Korsakof. De plus, M. Ma-

nuel de Falla est encore assujéti aux vieilles règles. Il construit classiquement certaines pages et s'attarde aux modulations complaisantes. Il n'est pas encore maître de ses moyens.

Mais déjà, sous le cheveu d'imitations insensibles, se dessine cette chose si rare au théâtre lyrique : une personnalité naissante. Tout le second tableau de la *Vie brève* est une vision pittoresque de Grenade, d'une couleur pénétrante. Les motifs des chants et des danses populaires pris et traités dans leurs figures natales nous révèlent le folkloriste passionné qu'est M. de Falla. Le soir et l'aube sur Grenade sont décrits par un paysagiste symphonique aussi raffiné que puissant. Les danses du second acte, si troublantes, si arimées, annoncent le musicien du *Tricorne* et le *l'Amour sorcier*. Les battements du cœur de Salud, l'envol d'un oiseau sont dépeints à l'orchestre avec des moyens sobres, légers, délicatement évocateurs. M. de Falla nous entraîne peu à peu dans un monde de sensations neuves.

Avec l'*Amour sorcier*, M. de Falla prend conscience de son destin. Il vient d'écrire le *Tricorne*, d'une fougue malicieuse, les *Sept chansons espagnoles* et les *Nuits dans les jardins d'Espagne*, où règnent le plaisir et la volépié. Il se moque de l'érudition pesante et se joue des doctrines éteintes. Il suit toujours le mouvement que la nature lui inspire. Il s'en tient à une sorte de simplicité rustique, barbare. Il met le feu aux traités de composition et d'harmonie, comme s'il s'agissait de romans de chevalerie. La passion l'emporte et non plus la théorie. Il dédaigne les musiques étrangères et ne garde de fidélité qu'à celle de sa patrie, dont il donne enfin la pleine image, avec un zèle inquiet et furieux à la fois.

Le scénario de l'*Amour sorcier* nous fait plonger dans le mystère de l'âme superstitieuse des gitanes. La belle Candelas a aimé un gitane féroce et jaloux. Le fâcheux est mort. Candelas, au printemps, a pris un nouveau galant, Carmelo. Mais chaque fois qu'elle veut étreindre Carmelo le spectre du mort s'interpose entre les amants. Comment chasser le fantôme ? Et par quels sortilèges ? Lucia, jeune amie de Candelas, s'en chargera. Par sa danse, elle séduit le revenant. L'infidèle n'obsédéra plus Candelas qui pourra s'ébattre en toute liberté avec Carmelo.

Ce livret de M. G. Martinez Sierra, directeur de théâtre fort estimé en Espagne, donnerait à sourire à nos esprits. La musique brusque et déagée, svelte et agile de M. de Falla grave durement dans notre mémoire la fable puérile. L'art ne met et ne retranche plus rien à ses grâces sauvages. Le compositeur renonce à un plan tonal, aux modulations, aux harmonies convenues. Chaque morceau se termine dans un ton qui paraît pris au hasard. L'accompagnement se fait sur des pédales naïvement tenaces. Aucune résolution. Les notes affolées

n'ont pas de lien entre elles. Elles grouillent sur les portées comme des gouttelettes d'argent vif. C'est contraire à tout notre système harmonique. Il n'importe. Il y a là une couleur, un rythme, un mouvement incomparables. La volonté inflexible du musicien nous a sourmis.

Il ne s'agit plus de développer polyphoniquement un motif selon quelques recettes connues et également valables. Car plusieurs méthodes aussi vénérables les unes que les autres s'offrent au compositeur. C'est là qu'on mesure la vanité de la critique musicale scientifique. D'après quels édits juger ? On peut adopter ou violer à son gré les codes en vigueur, pourvu qu'on ait de l'inspiration et de l'autorité. En matière de composition musicale, trop de lois différentes règlent les mêmes sujets. On a toute licence pour les enfreindre ou en augmenter le nombre. M. de Falla se défend de choisir entre les doctrines régnantes. Il a un système à lui qu'il élit en toute liberté d'humeur et dont la nouveauté surprend les pédants que, plus tard, elle enchantera.

La nature a fait présent au musicien de l'*Amour sorcier* d'un instinct lyrique admirable et qui a sa grammaire d'art propre. Son cœur est plein des chants populaires fleuris du passé. Avec les rythmes ancestraux tant de fois gâchés, il a su combiner de saisissantes improvisations, à la fois modernes et essentielles à sa race. Le fameux *Cançonero popular español* de Felipe Pedrell n'a jamais plus ingénieusement aidé à l'inspiration d'un compositeur ibérique.

M. de Falla a le culte des chansons populaires anciennes très simples. Il a même un faible pour les plus vulgaires. Il se complait à leur canaillerie désuète. Il les ramasse aux sources misérables et oubliées du génie de sa nation. Il fait l'usage le plus subtil de ces biens dédaignés. Il en tire mille raretés. Et cela confère à sa personnalité je ne sais quelle audace intellectuelle. Ainsi Murillo a peint un mondaniant s'épouillant, Velasquez ses nains et Goya a gravé les sorcières monstrueuses de ses *Caprices*.

Il y a peu de musique dans l'*Amour sorcier*. Tout juste ce qu'il en faut. Mais cette mince substance est mise en valeur avec tant de fierté provocante, de frénétique ardeur, de cruelle rigueur que les auditeurs les plus retenus se laissent aller à l'admiration. On y discerne pour ainsi dire les traces de l'opéra orgueil dont s'est toujours parée la pauvreté castillane.

L'introduction rapide nous restitue l'atmosphère mystérieuse de la grotte où se tiennent les gitanes. Aussitôt éclatent les percants appels de trompettes qui décrivent les exigences du spectre jaloux. Après une sorte de seconde introduction pour la veillée des vannières gitanes et l'amorce de deux motifs fuse, sur une pédale de *do*, l'haletante *Chanson du cha-*

grin d'amour. Suit, sur pédales de *sol* et de *mi*, la *Danse de la frayeur*, d'une vie et d'une couleur prodigieuses. Les sortilèges se déploient en cercles magiques tracés par l'orchestre. Les cloches de minuit sonnent lugubrement, en accords de *ré* avec adjonction de *do* dièse puis de *sol* dièse pour finir par une appoggiature non résolue. Et c'est la *Danse du feu*, actuellement au répertoire de la plupart des pianistes. Le thème principal y est répété deux fois, sur un accompagnement où alternent le mode majeur et le mode mineur avant la conclusion brillante.

Les appels du spectre encadrent le court motif de la veillée des vannières entendu au début. La *Chanson du feu follet* enfin unitonale est faite d'une formule de deux mesures sans cesse reprises sans aucune modulation. Les appels du spectre de nouveau crépitants précèdent une sorte de tango d'une mélancolie exquise et où se découvre toute la douleur amoureuse de Candelas. Le spectre glapit encore ses appels. Lucia séduit le fantôme sur la *Danse du jeu d'amour* qui ressemble par endroits à la *Chanson du feu follet*. Le revenant disparaît. Les clochettes cristallines du matin tintent gaiement. L'andantino de l'amour doux-loureux de Candelas termine la partition. M. de Falla ne craint pas de se répéter ni de faire songer aux immortelles danses du *Prince Igor*.

Comme pour le *Tricorne*, M. de Falla a réduit le nombre des instrumentistes pour l'*Amour sorcier*. Chaque instrument prend une valeur expressive intense. M. de Falla sait tirer de plus éclatants effets d'un petit que d'un grand orchestre. Il parle ainsi avec une franchise plus brutale et une plus tragique simplicité. Il n'emprisonne pas sa rêverie passionnée dans une langue savante et nombreuse. Sans aucune atténuation, il peint orchestralement d'un gros trait et d'une teinte vive. Chaque danse, chaque chanson, coupées comme au couteau de la musique voisine, se tortillent ainsi que des êtres hybrides et fantastiques, dans leur caractère modal particulier. Malgré son apparente improvisation, l'*Amour sorcier* semble une pièce de maîtrise complète.

Par les *Tréteaux de maître Pierre*, M. de Falla développe encore son originalité. Le musicien s'est adressé cette fois au grand écrivain national, Michel Cervantes. Il a relu, dans la seconde partie du véritable *Don Quichotte*, le chapitre XXV « où l'on rapporte l'aventure du braiment et la gracieuse histoire du joueur de marionnettes ainsi que la mémorable divination du singe devin » et le chapitre XXVI « où se continue la gracieuse aventure du joueur de marionnettes, avec d'autres choses fort bonnes en vérité ». Il y a trouvé la confirmation de sa doctrine esthétique.

J'imagine que M. de Falla a moins traité cet épisode, d'un sujet ressassé, pour sa valeur scénique que pour nous fournir l'explication de son art par un écrivain illustre. Au cours de

l'œuvre, don Quichotte interrompt la représentation des pupazzi pour crier au jeune borieux. « Ah ! de grâce, poursuis ton récit en ligne droite, n'y mêle pas de digressions inutiles... » Et maître Pierre ajoute : « Laisse-moi ces fioritures... que ton plain-chant se suive, sans que s'y mêlent ornements vides, contrepoints qui ne font que tout brouiller. » N'est-ce pas toute la démonstration des principes que M. de Falla entend appliquer dans ses ouvrages ? D'ailleurs, pour les besoins de la cause, la version de M. G.-J. Aubry est légèrement arrangée. La traduction exacte de la réplique de maître Pierre est celle-ci : « Continue de chanter en plain-chant sans te mettre dans le contrepoint, car le fil casse par le menu. » Il n'est question nulle part « d'ornements vides, de contrepoints qui ne font que tout brouiller ».

Il vous souvient peut-être de ce passage de la seconde partie de *Don Quichotte*. Le Chevalier de la Triste Figure et Sancho Pança sont descendus dans une hôtellerie que don Quichotte prend enfin pour une véritable hôtellerie et non plus pour un château. Après avoir entendu d'un bonhomme le récit du braiment de l'âne, don Quichotte voit arriver le montreur de marionnettes, maître Pierre, accompagné d'un gamin et d'un singe devin. Ce maître Pierre n'est que le galérien Ginès de Passamont qui, délivré par don Quichotte, n'a songé qu'à lapider son sauveur et à voler l'âne de Sancho. Ni don Quichotte, ni Sancho ne reconnaissent l'impudent personnage qui, de son côté, sait parfaitement à quels interlocuteurs il a affaire. Le singe devin n'a donc aucune peine à faire dévoiler par son maître le passé et l'identité de don Quichotte et de Sancho émerveillés.

Bientôt on dresse le théâtre de marionnettes « garni d'une infinité de petits cierges allumés qui le rendaient pompeux et resplendissant ». Don Quichotte et Sancho prennent place au premier rang. Le petit valet de maître Pierre, une baguette à la main pour désigner les personnages qui paraissent sur la scène, interprète et explique le drame de la *Délivrance de Méléandre*.

La partition des *Tréteaux de maître Pierre* est d'une trop grande importance, dans la musique présente, pour qu'on l'étudie légèrement. Après beaucoup d'art et d'étude, M. de Falla s'y élève à sa perfection personnelle. J'ai dit au début de cette chronique que M. de Falla s'est, pour ainsi dire, peint lui-même, à des périodes variées de sa carrière, dans les trois œuvres représentées par l'Opéra-Comique. Dans les *Tréteaux de maître Pierre*, il s'est révélé dans son vif. Son dernier portrait par lui-même paraît le plus osé, sur ce fond de paysage ancien, stérile et torride. La confession lyrique devient de plus en plus suggestive et originale. On me permettra d'examiner sans précipitation cette œuvre dans le prochain feuilleton musical.

HENRY MALHERRE.

LE "GAULOIS AU THEATRE"

ARGENTINA A L'OPERA-COMIQUE

Ses impressions

Les yeux bleus de Mme Argentina merveillent dans son visage bistré un charme surprenant, et, si l'on vient à parler devant elle de musique ou de danse, son regard clair flambe tout à coup de vie ardente et de volonté. Je ne connais personne qui prononce le mot de musique avec tant d'amour et tant de fièvre, pas une artiste qui ait donné plus à une œuvre qu'elle n'a donné d'elle-même à cet *Amour sorcier* qui sera joué lundi, en première représentation, à l'Opéra-Comique.

— *L'Amour sorcier*, nous dit-elle, c'est le point d'appui de toute ma carrière artistique. Je l'ai interprété plus de cent fois dans tous les pays d'Europe et je suis toujours saisie, en entendant la musique de Falla, du même frisson, de la même sueur sacrée... Il y a des danses dans lesquelles le mécanisme se substitue peu à peu à la première ardeur; mais ici je subis encore, et plus violemment chaque fois, l'empêchement de l'art puissant du compositeur.

— *L'Amour sorcier* est une chose étrange, une scène gitane traversée de superstitions mystérieuses que les Espagnols eux-mêmes comprennent difficilement. Pour suivre la progression de la pièce, il ne faut pas laisser passer une mesure de la musique, un geste des interprètes. Je danse parfois, au cours d'un réchât, la danse du feu, qui est une incantation pour chasser les mauvais esprits, mais je suis alors obligée de l'atténuer, de l'adoucir. Elle ne peut, en effet, être acceptée que lorsqu'elle vient à sa place dans le drame. La peur contenne, vibrant sous l'apparente impassibilité du geste, saisit le spectateur préparé par les premières scènes, mais celui-là seulement.

Sur le visage mobile d'Argentina passe une expression douloureuse:

— *L'Amour sorcier* a pris une telle place dans ma vie que si on venait à le jouer sans moi, je ne puis vous dire quel déchirement j'en ressentirais.

— Il n'en est pas question et tous ceux qui vous verront bientôt sur la scène de l'Opéra-Comique ne se représenteront plus *L'Amour sorcier* sans vous.

— Que sais-je ? Malgré tous les encouragements et tous les succès précédents, je suis chaque fois torturée par l'imployable trac. Je suis entourée de camarades pleins de talent qui poussent à un très haut point la conscience artistique, les décors et les costumes ont été particulièrement soignés, mais combien ne vais-je pas trembler avant d'entrer en scène!

— Ne nous parlez pourtant pas de trac, alors que nous vous avons vue, lors de votre triomphe à la salle Pleyel, en pleine possession de votre talent dès la première danse!

— Ça ne s'est aperçu de rien ? Quel bonheur ! Et, pourtant, j'entends, jamais, jamais je n'ai eu peur comme ce jour-là. Je ne sais rien du début de la soirée, si ce n'est que, pendant la première danse, je croyais vivre dans un rêve, et qu'au milieu de la seconde, j'ai dû brusquement improviser tant j'étais éperdue d'émotion.

Modeste et souriante qui est l'aveu d'une incomparable maîtrise. Qu'importe le trac puisqu'il avait d'un rythme pour

éveiller le génie créateur qui réside en elle ! Argentina danse comme elle respire et traduit en pas harmonieux chaque note de cette musique dont elle a au plus noble degré la compréhension passionnée.

Ph. Boubée de Grammont

Les Premières

OPÉRA-COMIQUE. — *La Vie brève*, drame lyrique en deux actes et quatre tableaux, poème de Carlos Fernandez-Shaw, adaptation de Paul Milliet, musique de M. Manuel de Falla. — *L'Amour sorcier*, ballet-pantomime en un acte, de M. G. Martinez Sierra, musique de M. Manuel de Falla. — *Les Tréteaux de Maître Pierre*, en un acte, tiré d'un épisode de *Don Quichotte*, version française de G.-J. Aubry, poème et musique de M. Manuel de Falla.

Le spectacle tout entier appartient à l'Espagne, à M. de Falla. Ne nous en plaignons pas ; M. de Falla est un maître. Espagnol, il a étudié dans son pays sous la direction de Pedrell et d'Albeniz ; puis il est venu demander à Paris, à la Schola Cantorum, la consécration de son art. Mais il a su garder sa personnalité. L'Espagne qu'il nous montre dans les trois partitions que vient de représenter l'Opéra-Comique n'est point cette Espagne de convention, crépitante de castagnettes, tintinnabulante de sonnailles, bariolée de manéaux rouges ou bleus et fanfreluchée de dorures pour toréadors de gala. Non, c'est une Espagne trisole ou tendre, passionnée ou joyeuse, palpitante ou ironique, selon les péripéties du drame auquel elle est mêlée ou de la comédie qu'elle vit.

Nous connaissons déjà *La Vie brève*, qui avait été donnée en 1914 sous la direction de M. Albert Carré. L'action se passe à Grenade. Le mur d'une forge est illuminé par les reflets du feu. En face se dresse la maison que la belle gitane Salud habite avec sa grand-mère. Salud aime Paco, un jeune et riche Andalou qui n'est pas de sa caste ; en vain l'oncle Sarvaor n'a pas confiance en la franchise du soupirent ; la grand-mère répand l'heureuse nouvelle des amours de Salud parmi les commères qui circulent sur la place. Hélas ! Paco — le vicieux oncle l'avait bien pressenti — va épouser le lendemain Carmela, une jeune fille de son rang et de fortune rondelette. Et voici la fête des fiançailles ; les patios circulent joyeux dans le patio éclatant de lumières. Les guitares, les chansons, les danses donnent une couleur tout à fait réaliste à cette scène. Salud apparaît ; elle regarde, elle voit que Paco n'est plus

à elle. Elle veut qu'il lui accorde un entretien, qu'il meure avec elle ou qu'il la tue, car elle ne peut pas vivre sans lui ; elle chante pour que Paco sache bien qu'elle est là. Vains efforts. Elle s'introduit parmi les invités ; elle raconte la trahison de Paco, qui est averti ; et, tuée par la douleur, elle tombe raide morte aux pieds de sa vieille grand-mère. C'est la vie brève !

C'est aussi la vie frémissante dans la musique qu'il faut louer dans cette partition, attachante au suprême degré par l'atmosphère locale qui s'en dégage avec une émouvante simplicité, par la chaleur et la couleur de son orchestration, par sa clarté évocatrice. Des bois et des cordes babillent dans les deux actes ; mais des plaintes et des sanglots chantent aussi, traduits par les cuivres au second acte. La scène dans laquelle Salud aperçoit du dehors la fête du mariage de celui qu'elle aime est poignante ; et pour se faire entendre, la gitane gémit sa douleur sur le chant de forgerons du premier acte, symbole de l'existence tranquille, du calme familial et qui maintenant clame la douleur. C'est par des trouvailles de ce genre que se recommande la partition de M. de Falla ; surtout s'y avère un remarquable sens du théâtre.

M. Albert Wolff a conduit cette partition avec cette intelligence et cette souplesse dont il décline le secret. La voix splendide de Mme Ninon Vallin chante à merveille la plainte énamourée de Salud ; c'est un fleuve d'or qui serpente en méandres gracieux ou heurtés ; mais précisément parce que Mme Ninon Vallin est notre artiste la plus glorieuse du chant français, j'eusse souhaité qu'elle articulât avec un peu plus de netteté ; la tragédienne a de l'énergie et de la puissance. A côté d'elle, MM. Vieuille (l'Oncle), Micheletti (Paco), Mary et Mlle Calvet (la Grand-mère) ont été excellents. La mise en scène n'a paru bien réglée ; et les danseuses, en tête desquelles se trouvait Mlle Granados, ont transporté sur la scène française la chaleur du tempérament espagnol.

Le ballet-pantomime *L'Amour sorcier*, lui aussi, nous était connu par les représentations que Mme Bériza en avait données au Trianon-Lyrique ou par des récitals de danse, ou par des transcriptions au piano partout exécutées. C'est une manière de petit chef-d'œuvre. En voici le scénario, tout empreint de poésie, dont M. Martinez Sierra est l'auteur :

Un abri rocheux creusé par la nature sert de demeure aux gitanes. L'une d'entre elles, Candelas, a aimé autrefois un gitano, maintenant mort, qui la rendit très

malheureuse. Ce souvenir la hante sans cesse ; elle a peur de ce spectre qui, précisément, intervient pour lui interdire d'aimer le beau Carmelo. Afin de conjurer le mauvais esprit, Carmelo use d'un stratagème. Le spectre était un amant volage. Lucia, une amie de la danseuse, se charge de le distraire au moment où les fiancés vont pouvoir échanger enfin le baiser qui éloigne désormais le maléfice.

La musique a tout le charme nostalgique qui convient à ce livret. Les thèmes sont tous empruntés au folklore. Il y a d'abord « la Veillée chez les gitanes » ; puis « la Danse de la frayeur » sur le rythme qui caractérise le spectre, rythme à peine modifié ; « la Danse du feu » pour chasser les mauvais esprits, que l'Argentina a fait hisser, présente un relief splendide ; la courte « Chanson du feu-follet » est un bijou de grâce ; et « la Danse du jeu d'amour », avec sa précision rythmique, sert de conclusion à cette suite. La partition comporte des interventions vocales que Mme Ninon Vallin a interprétées avec sa belle maîtrise vocale.

Triomphe du musicien, triomphe de la danseuse et de la réalisation chorégraphique, triomphe des décors et des costumes du peintre Bacarissas, ainsi peut se résumer cet *Amour sorcier*. Ah ! combien l'Argentina a été belle, je dirai parfaite dans sa danse ! Quels progrès elle a accomplis depuis le jour où elle nous apparut, il y a cinq ans, au concert Mayol ! Sa danse est d'une légèreté et d'une hardiesse inouïes ; il émane d'elle une volupté délicate, mélancolique, qui sont d'une grande artiste ; ses mains sont éloquentes et expressives ; il n'y a pas chez elle un geste de convention. Elle a été acclamée sans fin.

Il serait injuste d'oublier Mlle Ibanez, qui a fort gracieusement dansé le rôle de Lucia ; Mlle José-lito, M. Georges Wague, qui a mimé dramatiquement le rôle du spectre, ainsi que le danseur Marco. Les danseuses espagnoles et françaises encadrant l'Argentina ont ajouté au pittoresque de l'ensemble. Je ne critiquerai que l'éclairage du spectacle ; sa lampe portative verte manquait vraiment de mystère ; il y aura là un effet de mise en scène à modifier.

Les Tréteaux de Maître Pierre, dont la première audition avait eu lieu en 1923, dans les salons de la princesse Ed. de Polignac, terminent le spectacle. C'est l'adaptation musicale et scénique d'un épisode du *Don Quichotte* de Cervantès, la délivrance de la fille de Charlemagne, la belle Mélissandre, que son mari Gayferus arrache aux mains des Maures. Don Qui-

choffe, qui assiste à cette représentation jouée par les poupées de la boutique d'un bateleur, intervient dans l'action et agit de son épée tous les personnages.

Ce spectacle miniature évolue devant un public simulé par une assistance de carton-pâte qui tient une énorme place. Don Quichotte se promène là-dedans, immense, caricatural. Malheureusement, on ne comprend pas le boniment explicatif, sous forme de récitati, que dit Mlle Kamienska. Salignac montre de la netteté dans la diction de Maître Pierre et le baryton Dufrenne fait sonner sa belle voix dans Don Quichotte.

L'orchestre évoque, en teintes comme aquarellées, en tableaux ironiques, les diverses phases de l'épisode, et aussi les divers mouvements de la foire populaire. Mais combien je préfère les deux partitions qui ouvraient la séance !

La mise en scène des œuvres de M. de Falla est de M. Georges Ricou ; M. Louis Masson, l'autre directeur de l'Opéra-Comique, a conduit l'orchestre pour *L'Amour sorcier* et *Les Tréteaux de Maître Pierre* ; tous deux ont ainsi apporté leurs soins pieux à ce spectacle, un des meilleurs que depuis longtemps ait offerts l'Opéra-Comique.

Louis Schneider

LE PETIT NIÇOIS

Fondateur Politique : ALFRED BORRIGLIONE

TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE

Mardi 1^{er} Avril 1913

Six et huit pages Le Numéro 5 Co

Imprimerie, Salle de Dépêches
de la Gare, NICE
TELEPHONES:
Administration-Imprimerie 13-11

AGENCE PARISIENNE
DU "PETIT NIÇOIS"
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires

La publicité du "Petit Niçois" est exclusivement reçue:
à NICE à la Succursale de l'AGENCE HAVAS, 62 Rue Gioffredo
à PARIS, à l'AGENCE HAVAS 8 Place de la Bourse, 8
Tarif de la ligne : Annonces 0.50 Faits Divers 3 fr.
Réclames 1.50 Chroniques 5 fr.

ON DU SUD-EST POSSÉDANT UN FIL TÉLÉGRAPHIQUE SPÉCIAL PRIVÉ PARIS-NICE

Les Avant-Premières au Casino Municipal

"LA VIE BRÈVE"

Drame musical en 2 actes : Poème de Carlos Fernandez Shaw

Adaptation de M. Paul Milliet
Musique de M. Manuel de Falla

Le Casino Municipal nous convie demain à la création d'une œuvre autour de laquelle il a été fait bien peu de bruit : il est vrai que pour les œuvres lyriques il vaut mieux que le bruit se fasse avant qu'après et la Vie Brève — c'est le titre de la nouvelle pièce — me paraît à première vue être de celles qui enlèvent le succès et méritent qu'on en parle... après la création, longtemps après.



M. CARLOS-FERNANDEZ SHAW
auteur du livret

Il y a quelque témérité à entreprendre d'analyser le livret de la Vie Brève, ou plutôt de séparer l'idée de la musique avec qui elle fait corps. L'inspiration de ce drame lyrique est presque criminelle, car il n'y a pas là une action sur laquelle le compositeur ait écrit des motifs ; M. de Falla a fait une peinture dont le livret n'est que l'explication aussi réduite que possible.

En deux mots, la Vie Brève est l'histoire d'une fille séduite par un jeune homme qui la quitte pour se marier ; la jeune fille fait irruption dans la salle où se célèbrent les fiançailles ; folle de douleur, elle tombe morte ; le cas est très fréquent, sauf le dénouement, plutôt inattendu.

Ceci dit, voyons le détail des quatre tableaux :

PREMIER TABLEAU

La scène représente la cour d'une maison de gitanes donnant sur un chemin s'enfonçant dans la campagne ; à droite, une forge toute illuminée par les flammes du foyer ; la grand-mère se désole de voir sa petite-fille, Salud, amoureuse d'un jeune homme qui ne lui sera sûrement pas fidèle ; celle-ci s'impatiente parce que son amoureux, Paco, lui paraît être en retard pour le rendez-vous quotidien. Cependant, il arrive et les amoureux se disent les choses les plus tendres, lorsque Servaor, l'oncle de la jeune fille, arrive avec l'intention de tuer le jeune homme, car il a appris qu'il allait épouser une fille de son monde et riche. Salud se débarrasse de son monde et riche. Salud se débarrasse de son monde et riche. Salud se débarrasse de son monde et riche.

DEUXIEME TABLEAU

Le deuxième tableau est une rue de Grenade sur qui tombe le crépuscule ; point d'action, aucun personnage ; la seule action décrite d'une façon admirable par le compositeur est la vie que l'on devine dans cette ville qui s'illumine au déclin du jour, tandis que le fleuve coule tranquille et s'enfuit à travers la campagne toute radieuse d'une floraison puissante. La musique est la peinture des sensations que l'on doit éprouver devant un tableau d'ailleurs merveilleux, devant les diverses valeurs de ce tableau suivant les degrés de la nuit qui tombe.

TROISIEME TABLEAU

Au troisième tableau, nous sommes dans une rue, une petite rue sur laquelle donnent les fenêtres grillées de la maison où se célèbrent les fiançailles de Paco et de Carmela ; on chante, on danse en l'honneur des fiancés. Ceux qui sont tout à la joie sont épiés par une femme qui a paru dans la rue sombre ; c'est Salud qui a appris, elle aussi, l'infidélité de son amant et qui vient se rendre compte de la trahison déjà consommée. La grand-mère et l'oncle Servaor la rejoignent et voudraient l'entraîner, la ramener à la maison, mais elle ne veut rien entendre ; elle veut entrer dans la salle de la fête.

QUATRIEME TABLEAU

Servaor l'y suivra, et c'est le quatrième tableau ; l'entrée de Salud et de Servaor a interrompu les danses et les chants. Salud vient seulement reprocher à Paco sa trahison ; Paco a l'audace de nier et de ne pas reconnaître la jeune fille ; celle-ci, suffoquée de tant d'impudence et de froideur, tombe morte, tandis que Servaor, saisissant son poignard, fait mine de s'élançer sur Paco derrière lequel sont sa fiancée Carmela et le frère de celle-ci, Manuel.

Telle est l'action, très brève, je l'ai déjà dit, ou plutôt il n'y a pas d'action, juste ce qu'il faut pour mettre des personnages en face de deux ou au plus de trois situations différentes ; suffisamment pour que cela forme un tout très théâtral, et par suite très empoignant à la fin. D'ailleurs, le livret a été traduit de l'espagnol par M. Paul Milliet avec fidélité d'abord, avec en plus son élégance coutumière.

D'ailleurs, l'idée que l'action elle-même n'a été pour le compositeur qu'un prétexte à nous donner trois tableaux diversement traités et très vécus de l'Andalousie : tableaux riches de vie, de couleur, de passion et d'expression ; tableaux traités d'une façon lumineuse et claire comme les plaines andalouses éclairées au grand soleil, d'une façon vivante et vibrante comme l'âme des grandes amoureuses dont Salud est une.



M. PAUL MILLIET
qui a traduit et adapté le livret

Je ne devrais rien dire de la musique de M. de Falla, mais elle plaît tant au premier abord par sa richesse, son rythme, sa couleur, son mouvement, sa simplicité, que je ne puis m'empêcher de promettre à ceux qui l'entendront, deux heures d'un plaisir très vif, d'une émotion très prenante, agréable parfois, douloureuse plus souvent.

La Vie Brève sera représentée mercredi soir avec l'interprétation suivante : Salud, Mlle Lillian Granville ; la Grand-Mère, Mlle Fany ; Carmela, Mlle Gorbay ; Paco, M. Devriès ; Servaor, M. Cotreuil ; le Chanteur, M. Ravnal ; Manuel, M. Termany ; une voix, M. Rouziery.

Danses réglées par Mme Coschel et dansées par Mlle Scardovi et les dames du corps de ballet.

J.-A. MAY.

Avant-hier, à 11 heures 1/2, a été célébré, dans la cathédrale russe, un service funèbre à la mémoire de S. M. le roi de Grèce.

La cérémonie n'avait pas un caractère officiel, mais tous les membres de la colonie grecque et de la colonie russe s'y étaient rendus avec empressement.

LL. AA. II. le grand-duc et la grande-duchesse de Saxe-Meiningen étaient venus spécialement de Cannes pour prendre part à cette pieuse solennité. Ils ont été reçus sur le seuil de l'église par S. E. le prince Galitzine et la princesse Galitzine.

A l'issue de la cérémonie, M. Bonnefoy-Sibour, qui avait été délégué par M. le Maire de Nice, est allé saluer LL. AA. II. le grand-duc et la grande-duchesse de Saxe-Meiningen, qui l'ont prié de remercier le général Goiran de s'être fait représenter à cette cérémonie.

A l'Opéra.

Le Château de la Bretèche aura, ce soir, sa deuxième représentation et verra se renouveler le succès triomphal de la première, devant une assistance aussi nombreuse et aussi élégante. L'œuvre de M. Albert Dupuis, admirable de vie, de lyrisme et d'intensité dramatique, est dotée d'une interprétation tout à fait supérieure par le talent de Mlle Ixo, de M. Razavet et de M. Lafont, les trois protagonistes, excellentement entourés, d'ailleurs. Tout contribuera donc à donner au gala de ce soir, à l'Opéra, un éclat splendide et un grand intérêt artistique.

Parmi les nominations parues à l'officiel des élèves officiers de réserve promus sous-lieutenant, nous relevons le nom de M. Henri Moscio, affecté au 1^{er} régiment de génie, à Versailles.

Le jeune officier est le fils de M. Moscio, instituteur en notre ville (école Saint-François-de-Paul).

Nos félicitations au nouveau promu.

LE GALA DU "FIGARO"

C'est aujourd'hui qu'a lieu, au Grand Théâtre du Casino Municipal, la matinée annuelle offerte par le Figaro à ses abonnés.

Voici le programme de cette fête :

PREMIERE PARTIE

- Orchestre : Marche Solennelle, Paris.
- La Peur d'Aimer, saynète en vers de M. Emile Boucher ; Lubin, M. Vouthier ; Marinette, Mlle Cécile Didier.
- M. Dery : Histoire d'un Crime, Lecornu.
- Mlle Marie Leconte : Poésies.
- M. Maurice Renaud : Légende de la Sauge du Jongleur de Notre-Dame, Massenet.
- Mme Félia Litvinne : (a) Air d'Hérodiade, Massenet ; (b) Hopack, Moussorgski.
- M. Campagnola et M. Lestelly : Duo des Pêcheurs de Perles, G. Bizet.

DEUXIEME PARTIE

La Vie Brève, drame lyrique inédit en 2 actes et 4 tableaux ; poème de Carlos-Fernandez Shaw ; adaptation française de M. Paul Milliet ; musique de Manuel de Falla.

Mère, Mlle R. Fany ; Carmela, Mlle Gorbay ; Paco, M. David Devriès ; L'Oncle Servaor, M. Cotreuil ; Le Chanteur, M. Ravnal ; Manuel, M. Termany ; Une voix, M. Rouziery ; marchands : Mmes Bernard et Daurilly.

Danses réglées par Mme Coschel, exécutées par Mlle Scardovi et les dames du ballet. Chef d'orchestre : M. Jacques Miranne. Le piano d'accompagnement sera tenu par M. Kart.

Etant donné l'importance de ce programme, la représentation commencera très exactement à 2 heures 1/2.

Le roi de Suède à Nice.

En raison du mauvais temps, le Roi de Suède n'a pas quitté ses appartements hier.

Le concert de la maîtrise de la Cathédrale qui sera donné le 12 avril, dans la salle du nouvel évêché, sera une manifestation artistique de tout premier ordre.

Au programme sont inscrits les noms des maîtres les plus réputés, anciens et modernes : Vittoria, Handel, Haydn, Bach, Gounod, Massenet, etc.

Quatre-vingt-dix exécutants prendront part à cette manifestation ; ils seront accompagnés par un double quatuor à cordes et un quatuor de cuivres.

Les obsèques de Mme veuve Goiran, née Millo, veuve de l'ancien docteur, adjoint au maire de Nice, ont eu lieu hier matin à l'église du Port, au milieu d'une nombreuse assistance, parmi laquelle se trouvaient tous les représentants de la société niçoise.

Nous renouvelons à la famille de très sincères condoléances.

Croix-Rouge Française (Comité des dames de France).

Aujourd'hui, de 10 heures à 12 heures, au Grand Théâtre.

ESTRENO EN NIZA

NUESTRO ARTE EN EL EXTRANJERO

Un telegrama de Niza nos participa el gran éxito que en el Teatro de la Opera, de aquella ciudad, acaba de obtener una obra española.

Se ha repetido una vez más el lamentable caso de que á los españoles de talento les hagan justicia en el extranjero antes que en su patria.

El maestro Manuel Falla, no pudiendo estrenar en España, se marchó á París y en Francia había empezado ya á sonreírle la fortuna cuando ahora un éxito de importancia ha confirmado plenamente su triunfo, que alcanza también al poeta Fernández Shaw.

En 1905 y en un concurso de la Academia de Bellas Artes, fué premiada la ópera *La vida breve*, libro de Carlos Fernández Shaw, música de Falla. Había obligación de estrenarla en el Teatro Real, pero las condiciones ofrecidas para el estreno eran tan mezquinas que los autores no tuvieron más remedio que rechazarlas.

Después de siete años, la Opera de Niza ha dado hospitalidad al libro de nuestro inolvidable Fernández Shaw y á la música de Falla y el triunfo ha sido enorme.

La ópera, arreglada en dos actos por Paul Milliet, fué aplaudida anoche con entusiasmo y repetidos los principales números.

Según los periódicos, *La vida breve* está llamada á larga vida.

Nuestra enhorabuena á Falla y nuestras simpatías nuevamente á la distinguida familia de Carlos Fernández Shaw, cuya muerte lloran, desde hace dos años, las letras españolas.

ESTE DIARIO
NO PERTENECE
AL "TRUST"

Correspondencia de España

3 - Abril - 13

Ópera española en Niza

En el teatro de la Ópera, de Niza, ha obtenido un brillante éxito la ópera española, en dos actos, que lleva el título *La vida breve*, original el libro del ilustre y malogrado poeta Carlos Fernández Shaw, y la música del joven y notable maestro compositor Manuel Falla.

La ópera *La vida breve* fué premiada en el concurso organizado en 1905 por la Real Academia de Bellas Artes. Había obligación de estrenarla en el teatro Real; pero las condiciones ofrecidas para el estreno eran tan mezquinas, que los autores no tuvieron más remedio que rechazarlas.

El maestro Manuel Falla, no pudiendo estrenar en España, se marchó á París, y después de siete años, la Opera, de Niza, ha dado hospitalidad al libro de nuestro inolvidable Fernández Shaw y á la música de Falla, y el triunfo ha sido enorme.

La ópera, arreglada en dos actos por Paul Milliet, fué aplaudida con entusiasmo, y repetidos los principales números. Según los periódicos, *La vida breve* está llamada á larga vida.

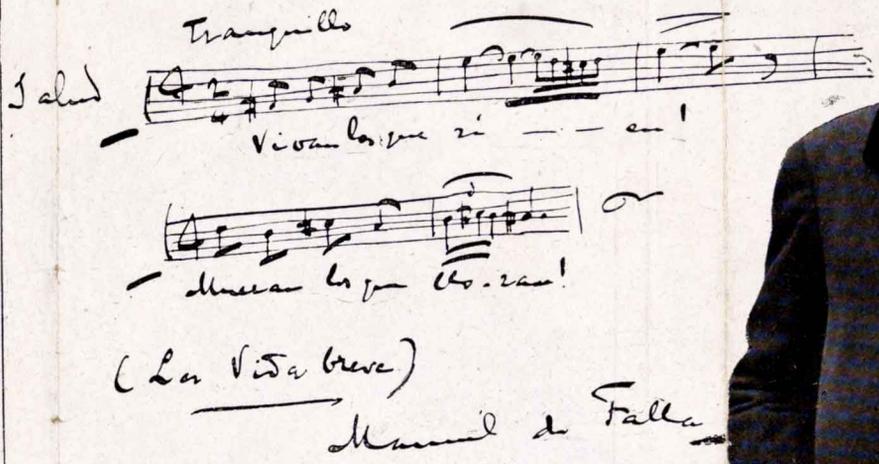
El libro de Fernández Shaw es un completo primer digno de aquel peregrino ingenio, y la partitura, de Falla, muy inspirada y notable.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

ESTRENO DE UNA ÓPERA ESPAÑOLA EN PARÍS

ESPAÑOLES
ILUSTRES



Autógrafo del señor Falla, dedicado especialmente á NUESTRO MUNDO

Paris 29. X. 1913



Nuestro corresponsal en París Antonio G. de Linares hablando con el compositor Falla en la puerta de la Ópera Cómica, durante un paréntesis de los ensayos de «La vida breve». Acerca del estreno de esta ópera española en París, publicaremos en nuestro número próximo una amplia información.

Don Manuel de Falla, ilustre compositor español, que es autor de la ópera «La vida breve», estrenada el día 30 de Diciembre pasado en la Ópera Cómica de París. La letra de «La vida breve» fué escrita por el malogrado Fernández Shaw, y esta ópera, que nunca pudo ser estrenada en España, lo ha sido, y con el mejor éxito, en la capital de Francia. Es la primera ópera española que se estrena en París



El gran poeta Carlos Fernández Shaw (†), autor del poema en dos actos, «La vida breve», al que ha puesto música Manuel Falla

LOS ESTRENOS DE ANOCHE

“LA VIDA BREVE”



HISTORIA

La ópera española estrenada anoche en el teatro de la Zarzuela, fué escrita hace unos diez años, presentada al Concurso de la Academia de Bellas Artes de 1906 y laureada con el primer premio.

A primera vista parecería lógico que los empresarios de teatros de entonces se habrían de disputar la bicoca de estrenar en su teatro la obra que tan alta recompensa había merecido de la más elevada Corporación artística. Nada de eso. En España se acostumbra á conceder una importancia demasiado relativa, tanto á esos premios de Academias como al título universitario. Sí, dan sanción oficial de validez; pero privadamente, esa validez todo el mundo la pone en cuarentena.

Por eso el maestro Manuel de Falla se vió obligado á buscar fuera de España lo que en España no podía hallar, dada la prevención que predomina siempre en nuestros actos hacia todo lo desconocido, hacia toda innovación.

«La vida breve» fué estrenada con un éxito clamoroso en el Casino Municipal de Niza, y después en el teatro Nacional de la Ópera Cómica, de París.

Ya con el marchamo extranjero, el estreno en España era cosa fácil, y la empresa del teatro de la Zarzuela, siempre dispuesta á contribuir con sus esfuerzos al engrandecimiento del ya resurgido arte lírico español, pidió la ópera al maestro, y anoche fué presentada ante el público madrileño, con todo el lujo á que nos tiene acostumbrados Arturo Serrano.

EL AUTOR

Manuel de Falla es andaluz, gaditano, como el autor de la letra, el nunca bastante llorado Fernández Shaw.

Los primeros compases los aprendió al lado de una pianista admirable, sor Eloísa Galluzzo, hoy profesora de piano del Noviciado de las Hermanas de la Caridad.

Después fué el gran maestro Tragó el que perfeccionó sus estudios de piano, y el ilustre Pedrell el que le enseñó á andar con toda soltura por los intrincados

NUMERO DEL TELEFONO DE LA TRIBUNA: 444

tocada corta y perpendicular.

Quarto.—Herrerín muletea movido. Es de llegar los mansos.

toro al corral; pero es apuntillado antes. El presidente ordena sea retirado el

ros pinchazos. Var un buen par, muletea movido. Va-

Tercero.—Trajimerite, después de la estocada caída y otra corta. (Palmas.)

Muletea deslucido. Un pinchazo, una buen par.

Segundo.—Herrerín Chico coloca un Un aviso. Mas pinchazos. Otro aviso.

mas y pitos.) fado. Un pinchazo y dos estocadas. (Pal

Primerio.—Trajimerite muletea descon rreín Chico.

villos de Sánchez, por Trajimerite y He-

ZARAGOZA. Se han lidiado cuatro no-

Novillada en Zaragoza

ción, D. Eduardo Serrano.

fallecimiento del presidente de la Diputa-

ha recibido esta tarde un telegrama del

gobernador de Oviedo dando cuenta del

Se ve abandonada de su novio, y al convencerse por sí misma de que se casa con otra, sufre un colapso que la mata.

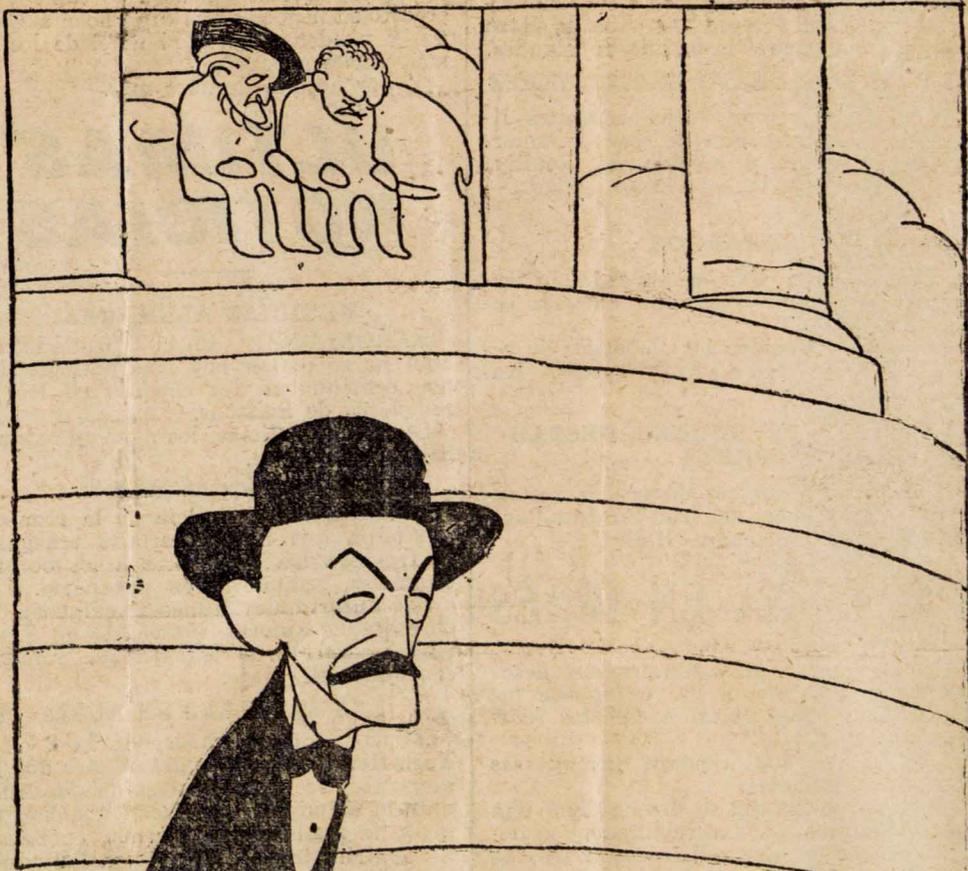
Fué escrito por Fernández Shaw, y sólo citar este nombre es el mayor elogio que del libreto puede hacerse.

LA INTERPRETACION

La señora Vela hizo una gitana admirable, cantando su «particella» con mucho gusto.

La señorita Tellache y los Sres. Meana, Sagi-Barba y López interpretaron sus papeles con extraordinaria justeza.

La orquesta, muy aumentada, se portó admirablemente, bajo la batuta del maes-



PRISIONEROS EN TSING-TAO

BURDEOS. Según comunican las autoridades de Tokio, los prisioneros hechos por los japoneses al tomar la plaza de

Las Bajas de los Ingleses

LONDRES. Mr. Asquith ha declarado en la Cámara de los Comunes que las ba-

tas de los Ingleses, según la última esta-

Sauhere.

TSING-TAO ascenden á más de cuatro mil.

ave», estrenada con ruidosos en el caricatura de BAGARIA)

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

11 15-01 noviembre de 1914.

CARLOS MANUEL FERNANDEZ-SHAW

ESTRENO EN NIZA

NUESTRO ARTE EN EL EXTRANJERO

Un telegrama de Niza nos participa el gran éxito que en el Teatro de la Opera, de aquella ciudad, acaba de obtener una obra española.

Se ha repetido una vez más el lamentable caso de que á los españoles de talento les hagan justicia en el extranjero antes que en su patria.

El maestro Manuel Falla, no pudiendo estrenar en España, se marchó á Paris y en Francia habia empezado ya á sonreírle la fortuna cuando ahora un éxito de importancia ha confirmado plenamente su triunfo, que alcanza también al poeta Fernández Shaw.

En 1905 y en un concurso de la Academia de Bellas Artes, fué premiada la ópera *La vida breve*, libro de Carlos Fernández Shaw, música de Falla. Había obligación de estrenarla en el Teatro Real, pero las condiciones ofrecidas para el estreno eran tan mezquinas que los autores no tuvieron más remedio que rechazarlas.

Después de siete años, la Opera de Niza ha dado hospitalidad al libro de nuestro inolvidable Fernández Shaw y á la música de Falla y el triunfo ha sido enorme.

La ópera, arreglada en dos actos por Paul Milliet, fué aplaudida anoche con entusiasmo y repetidos los principales números.

Segun los periódicos, *La vida breve* está llamada á larga vida.

Nuestra enhorabuena á Falla y nuestras simpatías nuevamente á la distinguida familia de Carlos Fernández Shaw, cuya muerte lloran, desde hace dos años, las letras españolas.

ESTE DIARIO
NO PERTENECE
AL "TRIST"

Correspondencia de España.
3 - Abril - 13

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

VIDA TEATRAL

ZARZUELA.—«La vida breve».

Desapareció de Madrid Manuel Falla hace años, después de habernos dicho ¡adiós! tristemente á los amigos. Al emigrar llevaba bajo el brazo una ópera que había merecido el premio de la

Quede el maestro Falla preso en España para trabajar, con el abrazo que le envío por su triunfo de ayer.

Confiada la obra á cantantes del mérito de Luisa Vela, Tellaeché, de Sagi, Rafael López, Meana y á la prestigiosa batuta de



Autores e intérpretes del poema dramático «La vida breve», estrenado anoche en la Zarzuela.

Fotografía de Alfonso.

Academia de San Fernando y que no pudo lograr fuese admitida por Empresas de teatros españoles.

Salió, pues, el compositor de su tierra como con un dardo clavado en el pecho y llena de amargura su alma de artista.

Nada supimos de la existencia del maestro hasta que á nosotros llegó el eco de los aplausos, que sonaron primero en Niza, luego en la Ópera Cómica, de París, y así, al asistir anoche á la primera representación de «La vida breve», ya nos habían enterado allende el Pirineo de que la partitura es magistral y vale la pena

maestro Luna, la ejecución resultó irrepachable.

Sin reservas elogio esta vez el trabajo de Martínez Gari, y le felicito por su nombramiento de escenógrafo del teatro Real.

Están bien de tonalidades y de disposición las decoraciones; muy acertado el fondo de la ciudad granadina y admirable el cambio de luces de pleno al crepúsculo y noche de luna. Corresponde, pues, un aplauso al electricista.

La obra se ha puesto en escena sin regateos.

El libro del inolvidable amigo y gran poeta Carlos Fernández Shaw ha ofrecido situaciones para que brillase el talento del compositor y para que resulte una partitura por la que hoy no dejará de unirse á los plácemes de millares de admiradores el de la virtuosísima superiora del colegio del Noviciado, primera profesora en el arte de Mozart que tuvo Falla.



El maestro Falla.

de arriesgarse por los empresarios á ponerla en escena.

De habernos retrasado un paso, y al permitirlo las terribles circunstancias que pesan sobre la vecina República del Norte, la obra de Falla vendría á nosotros con otra sanción más, con la del público de la Gran Ópera parisiense.

Pero no ha sido preciso acumular mayores pruebas, y gracias al buen gusto, á la excelente orientación artística y al españolismo del empresario de la Zarzuela, don Arturo Serrano, ayer quedó definitivamente importada de Francia, con éxito triunfal, la ópera española, de género andaluz, titulada «La vida breve».

Es el maestro Falla un compositor que sigue convencido los rumbos del modernismo sin entregarse á extravagancias, ni á los arranques agresivos, ni á nebulosas é interminables monsergas musicales.

Entre fastuosidades de la orquestación, con riqueza de timbres y de sonoridad, los temas se destacan transparentes, de modo que la percepción no quede reservada exclusivamente para los sabios ó los que asistan á la audición con la mirada fija en una partitura.

Se oyen las coplas andaluzas con sus cadencias tristonas, y el trabajo de Falla muestra constantemente una gran sinceridad.

El primer cuadro es prodigioso, con la variedad de acentos y timbres, por el eco de las voces del coro interno, del martilleo de los que golpean el yunque; por las canciones lejanas, los pregones y las carcajadas de las chicuelas que cruzan la calle.

Un dúo de amor y la parte orquestal del cuadro segundo son brillantísima muestra de la inspiración de Falla.

En el acto segundo, una zambra alegre, llena de vida y calor, después de ovación estruendosa fué repetida.

Los lamentos de la gitanilla abandonada, en la reja, desde donde contempla la boda del mocito que supo rendirla y engañarla, y la escena trágica del desenlace son dos bellísimas páginas de la partitura.

Y ya tenemos, con Falla, reintegrado á la patria otro campeón valeroso, puesto al servicio del renacimiento musical que se inicia en España.

Es posible que ya no necesite esperar para la representación de sus obras á que tengamos que traducirlas, y tal vez, de ahora en adelante, al oír sus partituras antes de haberlas paseado por otros países no tengamos resquemores de conciencia al pensar que algunas obras de arte, y no me refiero precisamente á «La vida breve», con idas y vueltas pueden perder en casta y sinceridad, aunque gamen mucho en procedimientos de oficio.

Las ovaciones al maestro revelaron vivísimo entusiasmo. La última manifestación en honor del artista victorioso tuvo de duración el tiempo que se tarda en recorrer el espacio que separa el teatro de la Zarzuela del café de Castilla.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJ.M.

DE TEATROS

ZARZUELA

«La vida breve»

Si Manuel de Falla era hasta ayer un desconocido para el gran público, no lo era, ni mucho menos, para cuantos siguen con atención el movimiento musical español.

Admirable pianista, obtuvo el primer premio en el Conservatorio Nacional y ganó también el primer concurso Ortiz y Cussó. En un recital de piano que dió en la Comedia poco antes de marchar á la capital francesa, fué reconocido como gran concertista.

Se trasladó á París, y allí, durante siete años, prosiguió con entusiasmo sus estudios y obtuvo grandes éxitos como compositor.

Lograda la estimación de los maestros franceses de más renombre y de los verdaderos aficionados, logró estrenar en Niza su ópera en dos actos «La vida breve», con éxito tan resonante que en el pasado Diciembre se puso en escena en la Opera Cómica, de París, donde el triunfo de Falla fué extraordinario.

Se aclamó al maestro con entusiasmo, y «La vida breve» llenó durante muchas, muchísimas noches la Opera Cómica.

«La vida breve» fué premiada en un concurso celebrado en 1906 por la Academia de San Fernando.

A pesar de llevar la obra de Falla ese «marchamo» de la Academia, no logró que ninguna empresa de Madrid se decidiera á estrenarla. Nadie le hizo caso.

Fué preciso que Falla se decidiera á ir á París en busca del triunfo á que aquí no podía aspirar en toda la extensión que él apetecía y á que tenía perfecto derecho.

Y, claro es, triunfó, como era de esperar, y su obra, pensada y escrita en España, premiada en España y de sabor esencialmente nacional, tuvo que ser estrenada, antes que en parte alguna, en el extranjero.

Ahora, la empresa de la Zarzuela, siguiendo el plausible derrotero que se ha trazado de dar impulso y vida á nuestro hasta hace poco decaído arte lírico, nos la ha dado á conocer, por lo cual merece sinceros plácemes.

Se comprende perfectamente que en el culto público que asiste á la Opera Cómica, de París, «La vida breve» produjese honda impresión y que sus representaciones fueran numerosas.

Se le ofrecía un cuadro exótico, de pura cepa española, á que los extranjeros son tan aficionados; pero presentado con sinceridad, sin las odiosas «españoladas» que nos desacreditan, con brillantez y originalidad grandes y con suma delicadeza.

Aquel público comprendió la importancia de la obra de Falla; vió en éste con cierto instinto un músico de cuerpo entero, que no se entregaba jamás al efectismo, sino que, con acierto singular, presentaba en toda su pureza y sencillez el trozo de vida andaluza, y se le aplaudió al maestro como merecía.

El éxito, pues, que en París obtuvo «La vida breve» no se debió, no, á su carácter español, sino á las exquisiteces de fondo y de forma, en que es pródiga la obra de Falla.

«La vida breve» constituye un cuadro de ambiente granadino del todo admirable.

El principio de la obra, en que se describe la pesadez de una calurosa tarde estival en el Albaicín, es una página descriptiva hermosísima. La primera impresión que la obra causa no puede, por consiguiente, ser más grata.

Aquello da una sensación completa de realidad.

La orquestación, siempre brillante, original y de una sobriedad encantadora, en la que domina siempre el tema popular, perfectamente entrelazado, unida á los lamentos de Salud y del coro interior, que casi constantemente glosa la partitura en el primer acto, hace aumentar el interés del auditorio, hasta la escena apasionadísima de tenor y tiple, fragmento inspiradísimo, vehemente y plétórico de vida, que produce profundo efecto.

El intermedio es también una preciosidad por todos estilos.

El baile andaluz del segundo acto gustó tanto, que hubo de ser repetido tras justísima ovación.

La variedad de sus motivos, lo típico de todos ellos y sus aciertos orquestales bastan para acreditar á Falla como maestro insigne.

Jamás el menor «latiguillo» asoma en la partitura, que, entre todas sus magníficas cualidades, tiene las inestimables de la sobriedad, la distinción y la sencillez.

Es «La vida breve» un cuadro de ambiente y de color maravillosos.

Se ajusta la música de «La vida breve» á los más rigurosos cánones del procedimiento moderno. Es decir, en ella se atiende, sobre todo, al conjunto; á la estrecha unión entre la orquesta y las voces, sin que jamás éstas dominen á aquella.

Por eso, quien espere oír en la ópera de Falla dúos y romanzas se sentirá defraudado.

Allí, la armonía entre todos los elementos, incluso los escenográficos, siguiendo el principio wagneriano, es el todo que hace admirable la obra. Si bien ese procedimiento está seguido, como hemos ya dicho, con la sencillez más deliciosa.

El público oyó religiosamente los dos actos, y en sus finales tributó prolongadísimas y unánimes ovaciones á Falla, nueva y muy legítima gloria de nuestro arte lírico nacional, y de quien hay derecho á esperar magníficas jornadas para la música patria.

El libro del inolvidable poeta Carlos Fernández Shaw no es sino un cuadro sencillísimo de la vida andaluza, un simple pretexto bien combinado para que la fantasía del músico pueda desarrollarse en toda su amplitud.

Luisa Vela, la excelente artista que sabe cantar como pocas, luchó valientemente con una parte comprometidísima y fatigosa, logrando vencer.

Muy bien la señorita Tellaeché en su papel de abuela, que dijo con hermosa voz y caracterizó bien.

El Sr. López es poco tenor para aquella parte.

Perfecto, como siempre, Meana, y bien Sagi Barba, el notable barítono, en su papel insignificante.

La orquesta, afortunadísima. El maestro Luna, que está dando constantes pruebas de su valía como director, tuvo que presentarse en escena al final de los actos, y muy justamente.

La escena, muy bien servida, así en lo que se refiere al decorado como en el jue-

go de luces. Merece un justo elogio el director de escena.

Falla triunfó, pues, anoche, y su triunfo fué tan sincero como entusiasta.

Tristán.

Ovaciones en la calle

Al finalizar la representación, y después de la estruendosa ovación de que fué objeto el maestro Falla dentro del teatro, multitud de gente quedó aguardando en las calles de Jovellanos y de Los Madrazo á que saliera el ovacionado autor, que deseoso de sustraerse á la manifestación que se le preparaba, tardó bastante tiempo en salir del teatro.

La gente, sin embargo, aguardó pacientemente á que saliera el Sr. Falla, y al verle aparecer en la calle sus admiradores prorrumpieron en un aplauso cerrado y en entusiastas vivas.

El autor de «La vida breve», con gran modestia, eludió el homenaje que se le preparaba, y en un coche se dirigió por la calle de Alcalá á la de las Infantas, acompañándole por todo el trayecto un numeroso grupo de admiradores, muchos de los cuales iban con hachas de viento.

Ante el café de Castilla se apeó el maestro Falla, entrando en aquel establecimiento con objeto de sustraerse á la manifestación.

Unos guardias invitaron á los que formaban los grupos á que se dispersaran, y les recogieron los hachones que llevaban encendidos.

CERVANTES

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Frente á la escena

ZARZUELA

"LA VIDA BREVE,"

La música.

El maestro Falla, afortunado compositor gaditano, se presentó ante un Jurado nombrado entre lo mejor del profesorado madrileño por la Academia de Bellas Artes de San Fernando.

Llevó al concurso artístico su única obra lírica, resumen de sus estudios y de sus afanes.

Alcanzó por unanimidad el primer premio. Los técnicos, los entendidos, los consagrados elogiaron su labor, pero los empresarios, que blasonan de protectores de arte y de los artistas, no tuvieron á bien llevar á escena "La vida breve", para ofrecer al público las primicias de un compositor que entraba en el mundo musical bajo los más favorables auspicios.

Falla, amargado, entristecido y desengañado del mercantilismo artístico español emigró á extranjeros países.

La empresa del Casino municipal de Niza al gante y aristocrático teatro, fué la primera entidad que dió á conocer al ilustre maestro.

El éxito enorme repercutió en París, y la Ópera Cómica le abrió de par en par sus puertas, alcanzando en la gran ciudad otro triunfo señalado.

Por fin, y vista la sanción del público de París, la empresa de la Zarzuela recabó de Falla la debida autorización para que España conociera la hermosa partitura.

Anoche un público numeroso y distinguido dió su fallo favorable y decisivo, al gran maestro que sufrió épocas de tortura y de adversidad.

"El Correo Español" - 15-Nov-1914.



EL MAESTRO FALLA

"La vida breve", obra vigorosa y original, descubre en su autor aptitudes extraordinarias de compositor á la moderna.

Profundos conocimientos de la ciencia musical, alardes de tecnicismo que encuadran muy bien en los momentos culminantes de la partitura, riqueza melódica que discurre pródigamente por las masas orquestales, sentidos cantos en modo menor que bañan de melancólicos tintes las tristezas del poema, arrogantes y valientes corales que turban la placidez y el encanto de una familia humilde donde el dolor y la amargura tienen su asiento; tonalidades avasalladoras que espantan por doquier alientos de esperanza, de juventud y de recia vida; ensayos de canon, intentos de fuga, no como alardes vacuos de sabiduría, sino empleados con una acertada é inspirada discreción artística, todos estos elementos forman la trama y constituyen el nervio de la obra del gran músico, del excelente compositor.

La sanción fué justa; los aplausos, llamadas á escena, vitores y felicitaciones, debieron servir al maestro Falla de reparación que, aunque tardía, llegó con todo el aparato de emociones que traen aparejados los grandes, los indiscutibles éxitos.

¡Luna, Meana! He aquí los otros héroes de la gloriosa jornada.

V. CONTRERAS

El libreto.

El célebre cantor de la sierra, Fernández Shaw, escribió un poema impregnado de melancolía y de tristeza. "La vida breve", una de las obras póstumas del poeta, ha sido ruidosamente aplaudida en teatros extranjeros, y, precedida de justa y legítima fama, llegó anoche al escenario de la Zarzuela.

La escena se desarrolla en Granada, entre gitanos. Salud es una muchacha del Albaicín, enamorada y enferma del corazón. Su pasión, su amor vehemente hacia Paco, es su eterna preocupación, el encanto de su vida, lo que la tiene apenada cuando llega tarde y ella le espera con anhelo. La Abuela le anuncia la llegada de Paco, y Salud trunca la pena en alegría.

El tío Sarvaor, hermano de la Abuela, se entera de que Paco tiene otra novia, á la que ha de llevar al altar, y el viejo, que adora á la chava'la, no puede consentir tal engaño. La Abuela consigue apartar á su hermano de la cueva, cuando éste intenta vengarse.

Paco se casa con Carmela, y Salud, con los dos añosos presenta las fiestas de la boda desde el exterior de las rejas de la habitación de su rival. Logra la infortunada penetrar en la casa, cuando todo es regocijo, cuando la alegría invade á los convidados, que entonan canciones de la tierra y bailan danzas de Andalucía.

Salud acusa á Paco de haberla abandonado, y la muchacha, víctima de un accidente cardíaco, cae desplomada, pronunciando el nombre de su ingrato amante, descendiendo el telón creyendo los dos añosos, ante el cadáver de Salud, maldicen á Paco con trágicos gritos.

Está admirablemente escrito el libreto. Fernández Shaw, el malogrado poeta, dejó en él unas hermosas páginas. No pudo saborear el triunfo, y anoche, cuando de todos los lados del teatro brotaban ruidosos aplausos, nosotros contemplábamos en un palco á los hijos y á la viuda del autor, recogiendo el tributo rendido al ser querido, pero que al evocar la memoria del muerto, sentirían el corazón lastimado...

C. ABANADES

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

“LA VIDA BREVE,,

Hay en España una región, allá donde Europa termina, en que los cielos y los mares son intensos y bruñidos, puros y serenos, como el fondo del friso en que danzan las blancas figuras áticas del Partenón. Bajo esos cielos y á la orilla de esos mares las casas son de nieve y las gentes son de bronce, y como de bronce vibran sus almas en largas quejas de amor y de muerte.

Estas gentes, sombrías y apasionadas, guardan, bajo una languidez moruna, la fiera melancolía de una tragedia oculta, tragedia de raza, tragedia de sangre, tragedia de ritos, de supersticiones, de creencias...

Y es allí, en Granada, en pleno Albaicín, á la luz cruda y dorada de la tarde, donde quiso llevarnos el poeta á contemplar la triste historia de «la pajarita que ha muerto de amores»; es allí donde, con una poesía infinita, ha ido un músico á recoger la esencia de los espacios azulados, y de las tardes desfallecientes, y de los crepúsculos sangrientos, é irlos luego vertiendo en nuestras almas en notas que son como lágrimas, lentas y resbaladizas y elocuentes, y acordes tenues, como aleteos lejanos y murmullos blandos, que parecen el aliento de toda una raza, de toda una historia.

Tan grande es la fuerza sugestiva del ambiente con que Manuel de Falla—el mago de todos estos prodigios—ha envuelto la acción de «La vida breve», que es casi mayor su fuerza artística y dramática que el mismo desenvolvimiento del drama.

Desde los primeros compases flota sobre la escena un velo de tristeza íntima, un sello de fatalidad inexplicable: lejanos y confusos llegan los rumores de Granada; unos herreros que trabajan en una fragua próxima, unas mozuclas que pasan riendo, constantemente el coro sonando á lo lejos como una fusión sublime de la polifonía vocal y la polifonía instrumental, constantemente el perfume de la copla popular manteniendo el ambiente; fondo tan luminoso, tan bellamente atractivo, que, lejos de presentar un marco sumiso á las figuras, las absorbe, se las asimila, llega á borrarlas y á convertirse en un todo sinfónico que se basta á sí mismo y al que como que le estorba la derivación escénica.

Sobre ese fondo aparece la abuelita de Salud cuidando unos pajarillos.

—Esta pajarita—dice con un acento que tiene una amargura profética,—esta pajarita se va á morir, como mi Salud, de amores.

Y dentro, como respondiéndola, se alza la voz de un herrero que entona una copla popular, una de esas coplas de celos y de muerte, donde parecen encerrarse las últimas gallardías morunas de la raza y á la que parece subrayar el golpeteo rítmico y rudo de los martillos.

Aparece Salud por una calleja próxima:

viene de mirar en todas direcciones, de interrogar todos los recodos, de escuchar ansiosamente todos los rumores y todas las voces; viene á preguntar á la abuela por qué su Paco se retrasa aquella tarde, y la abuela la mira con ansia, la besa con un cariño que es casi dolor, le pregunta á su vez por qué ya no ríe, por qué ya no canta, y Salud, enferma de amores como la pajarita, le responde: ¡Cuando venga él!

Hasta que él llega, todas las canciones de la gitanilla se arrastran en unas cadencias dolorosas y sombrías; pero cuando, al fin, Paco entra en escena, un aliento poderoso parece reanimar, vivificar las notas desfallecientes, y surge una frase de amor, sencilla y generosa, una frase que á veces se levanta soberbia como se abate acariciadora, y ruge y delira, ó languidece y solloza, como la misma tarde va languideciendo y llorando con fugitivas lágrimas de luz.

Llega el «tio Salvaor», el hermano de la abuela; llega como una sombra vengadora, espectro de todo un siglo de leyendas bravas. Paco las engaña; va á casarse con una mujer de su clase y de su casta; la abuela le contiene, le suplica, se lo lleva, y mientras, la gitana y su amante entran en la casa.

Cuando, después de hecha la mutación del fondo, la luz vuelve á encenderse, va la noche acercándose á Granada, suena de nuevo el coro como una invocación misteriosa; las casas van encendiendo poco á poco la luz rojiza sus ventanas, cae la oscuridad tan blandamente como una caricia, y en la música parecen suspirar anhelos vagos, flota una quietud de éxtasis, y como latidos de un corazón inmenso van pasando, cada vez más apagados y más distantes, los motivos populares, el leve aleteo de las canciones, palpitaciones de una vida que se extingue para resucitar en el misterio.

Salud y Paco salen de la casa; una divina embriaguez les inunda: para perder á la pobre gitana han hecho el amor y la noche un diabólico pacto.

Cuando Paco se pierde en las callejuelas que platea la luz sideral, la música también besa y se aleja.

*

El acto segundo es de acción dramática más viva, más precipitada y violenta; son las bodas de Paco, ante cuya casa viene á llorar Salud.

Dentro todo es fiesta y «jaleo»; ritmos bulliciosos, de un color local admirable; fuera, la gitana ante una copla desesperada, que al llegar á los oídos de Paco le inmuta, que aterra á la pobre abuela y hace arder la sangre del gitano bravío.

—Vamos dentro; quiero decirle á él mismo que me ha matado.

Y entran cuando la fiesta de las bodas es más animada y más brillante, y allí, delante de todos, la gitana sabe gritar, antes de que su corazón se rompa de dolor, la perfidia de aquel hombre, y la grita con el mismo desesperado piar de esos pobres gorriones, las aves vagabundas, cuando mueren en los esfuerzos de golpear con furia los hierros de sus jaulas.

Y lejano llega el alarido de la abuela, la maldición más abrumadora para Paco, maldición sin palabras y sin lágrimas, que desgarran en roncos gemidos su garganta, ante el cadáver de Salud, mientras la orquesta repite, en un fuerte apasionado y brioso, la frase con que esta misma anciana comienza la obra, síntesis de toda una vida:

—¡Esta pobre pajarilla va á morir de amor!...

*

Esta es la obra, que ha llegado á nosotros después de ser consagrada por los públicos de Europa, en el teatro de Niza y en la Opera Cómica, de París, y en donde fué pedida también para la Gran Opera. El primer acto es una labor definitiva; es imposible narrar la emoción, el encanto, la intensa poesía que nos hace sentir, el segundo acto dramático, hace decaer forzosamente el interés puramente sinfónico, la idealidad sublime del primero.

El público, que llenaba completamente el teatro, escuchó con una emoción, con un respeto, con un interés grandísimos, la producción genial, á veces—como en ese bellissimo acto primero—realmente portentosa, del músico español, y ovacionó cariñosamente, entusiasmado, convencido, el primoroso poema de Fernández Shaw, queja de un alma que vivió en el dolor; breve y sentimental, como esas poesías que en cuatro versos nos dan un compendio de penas ó placeres: las poesías del pueblo.

La interpretación, admirable por parte de Luisa Vela, perfecto tipo de expresión y de voz en la parte de protagonista, y Teresa Tellaeché en el de la «Abuela»; muy bien Rafael López y Francisco Meana, y justísimos los coros—un poco más lejos sonarían mejor—y la orquesta, dirigida magistralmente por el maestro Luna.

Al cabo de diez años de escrita la obra, después de haber paseado el fulgor de este sol nuestro, que en vez de hacernos ver claro nos ofusca y nos aturde, por tierras extranjeras, vuelve á nosotros «La vida breve», haciéndonos ver lo pernicioso de nuestra indiferente generosidad, que nos fuerza á prodigar tesoros por fuera de casa y nos tiene en la miseria dentro de ella.

Para lo sucesivo, vayamos aprendiendo. Eduardo MUÑOZ

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

DE TEATROS

EN LA ZARZUELA

"La vida breve", drama lírico en dos actos y cuatro cuadros, original la letra de Carlos Fernández Shaw, y la música de Manuel de Falla.

Confesamos que al empezar á escribir estas líneas, aún nos dura la impresión causada por las múltiples y contrarias emociones que nos hizo sentir la música inspirada de *La vida breve*, cuyos acordes son enérgicos y vibrantes á veces, á veces plácidos y suaves y otras de una sublimidad arrobadora.

Manuel de Falla inspiró su partitura en un ambiente tan puramente español y tan netamente andaluz, que sin que nos apercibamos de ello nos creemos transportados á Granada, en cuya capital puso el escenario en que se desarrolla el drama.

Allá, en la ciudad del desgraciado Boabdil, y en el clásico barrio de Albaicén, vive la abuela (señorita Tellaeche) en compañía de su nieta *Salud* (señora Vela), su hermano el tío *Sarvaor* (Sr. Meana) y de otros varios parientes, todos jóvenes y viejos.

Salud, la inocente chavallita, que padece una afección cardíaca, está locamente enamorada de *Paco* (Sr. López, R.), quien la prometió hacerla su esposa, lo que no ha sido obstáculo para que olvidando sus juramentos, la abandone para casarse con Carmela (señorita Raso), muchacha cuya posición correspondía á la del olvidadizo granadino.

Enterada *Salud* de la traición, corre á casa de *Paco* y llega en el preciso momento en que con gran jolgorio se celebra la boda del perjurio y *Carmen*.

Salud, acompañada del tío *Sarvaor*, penetra en la vivienda, recuerda á *Paco* sus juramentos y le apostrofa por su inicua conducta, pero él niega que sea cierto nada de lo que le culpan, y *Salud* sufre un ataque cardíaco, del que muere en la escena.

Aun cuando el argumento, como se ve, no puede ser más sencillo, Falla ha acertado á aprovechar la poética producción de Fernández Shaw para recoger en el pentágono toda la variedad de sentimientos del pueblo anda-

luz, impresionable como ninguno, con su rápida mutación de sensaciones, ora violentas, ora tranquilas; ya en las que rebosa el cariño y mansedumbre, ó bien en las que rugen la cólera más violenta.

Sentimos que la falta de espacio no nos permita ocuparnos con más extensión de esta inspirada página musical de Manuel de Falla, quien anoche se creó en Madrid un nombre de compositor envidiable, que en adelante figurará dignamente al lado de los de Urdizaga, Conrado del Campo, Turina y San Millán y otros varios que en la actualidad honran ya la música española.

Así se lo demostró campfidamente la numerosa concurrencia que llenaba el teatro, haciéndole salir al palco escénico ocho ó diez veces al final de cada acto.

La señora Vela, señoritas Tellaeche, Raso, Saavedra, Terán y Escuer, los Sres. López (R.), Meana y Satri-Barba, así como los coros, cantaron sus partituras con verdadero *amore*, y cosecharon muchos aplausos por su labor.

La orquesta, muy nutrida, había sido reforzada, fué dirigida magistralmente por el maestro Luna, quien compartió con Manuel de Falla las entusiastas ovaciones que el público tributó repetidas veces.

En resumen: una noche de primera para los aficionados á la buena música, y, sobre todo, para los partidarios de la música española, y un éxito grande, inmenso y muy merecido para Manuel de Falla, á quien al fin ha hecho justicia esta tierra, que tan ingrata le fué hace ocho años.—G. P. Q.

24.

El triunfo de Falla.—Hay que hacer algo. — ¿No creen los músicos españoles, ya que no otra cosa, que se encuentran obligados á hacer público de alguna manera el entusiasmo, que seguramente les sobra, producido por el éxito obtenido en Londres por el maestro Falla?

En uno de los principales teatros de la capital de Inglaterra un gaditano, con su arte, ha puesto en pie á lo más distinguido é intelectual de la monarquía inglesa, que aclamó á nuestro compatriota y dió entusiasmas vivas á España.

Falla malvivió en Madrid, y su arte, sino pasó inadvertido, le faltó muy poco.

Hoy nos dicen—siempre nos pasará igual—que el maestro español es una de las cuatro figuras cumbres de Europa. ¿Se enteran Conrado del Campo, Vives, Turina y demás señores consagrados en la Península Ibérica?

Falla lleva el nombre de España de triunfo en triunfo por Europa, y sería vergonzoso que sus compatriotas hiciéramos como que no nos enteramos de su marcha triunfal.

La Sociedad de Autores, la de Compositores, La Filarmónica y la Sociedad de Conciertos tienen la palabra.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

El País 15-11-14
Teatro de la Zarzuela

«La vida breve», drama lírico en dos actos y cuatro cuadros. Música de Falla, libro de Fernández Shaw.

El 29 de Diciembre de 1912 se estrenó en la Opera Cómica de París *La Vida Breve*, de Falla, con un éxito tan halagüeño como lo había sido antes, el 10 de Abril de 1911, en el Teatro Municipal de Niza. La crítica y el público franceses proclamaron a nuestro compatriota como un músico notable, al juzgar y aplaudir su obra, que había sido premiada hace unos diez años por la Academia de Bellas Artes. Ha costado más tiempo y más trabajo oír la obra de un músico español en su patria que en el extranjero.

Por fin, anoche tuvimos la fortuna de oírla en el teatro de la Zarzuela, después de su triunfal odisea por Francia, donde estaría representándose actualmente si la guerra no lo hubiera impedido.

Los lectores de EL PAÍS conocen la personalidad musical de Falla; sus triunfos como pianista, ganador del premio Ortiz y Cusso, en brillantes ejercicios celebrados en el Conservatorio en 1905; sus conciertos en París, sus relaciones artísticas con Dukas, Debussy y Ravel, amigos y consejeros de nuestro compatriota. También tienen noticia de la publicación de sus obras de piano, algunas tan interesantes como las piezas españolas: «Aragonesas», «Cubana» y «Montañesas»; y las «Tres melodías» sobre poesías de Teófilo Gautier: «Palomas», «Chinoserie», «Íntimo secreto» y «Eterna muralla», y de sus «Tres Nocturnos» sinfónicos para piano y orquesta, que figuran en todos los programas de concierto de Europa.

A pesar del tiempo transcurrido desde que Falla escribió su partitura para el libro de Fernández Shaw, no resulta anticuada. Es fresca, ligera, sentida, inspirada. El estilo, en general, como el de todas sus obras, es noble y distinguido, con inevitables influencias que no amenguan su mérito artístico.

Hay que elogiar en Falla la honradez, sobriedad y sinceridad de sus procedimientos, y si su partitura no se presta, por la pobreza del asunto, a alturas de concepción, de elevación de pensamiento, es, en cambio, una partitura colorista, en la que abundan lo pintoresco, servido por una armonía distinguida, y una factura correcta; dice lo que tiene que decir, y emplea los medios técnicos, siempre artísticamente en consonancia con su temperamento claro, transparente, sorteando, con habilidad, aquellos momentos del libro en que asoma lo vulgar y chocarrero.

Afortunadamente para Falla, no tenemos que recurrir, para elogiar su obra, a los tópicos de la consabida técnica; podemos prescindir de esos lugares comunes; hay bellezas melódicas, inspiración,

arte, finura, buen gusto, proporciones justas, y esto es lo esencial.

Algunos compositores suelen rebajarse cuando escriben para el teatro haciendo concesiones, claudicaciones, impropias de espíritus finos. Falla se ve casi siempre libre de este defecto, y si su obra se resiente de alguna monotonía en el conjunto, no obstante los contrastes del carácter andaluz fúnebre del primer acto, alegre y tumultuoso del segundo, salva estos lunares del libro con fortuna y acierto.

Es difícil hacer cosas nuevas en un género que agotó Chapi, cuya paleta musical, llena de luz y alegría, gracia y ligereza, no ha heredado, ni superado, nadie en el teatro más que en la envoltura, en la presentación sinfónica.

Ahora está de moda una Andalucía mixtificada por la técnica francesa moderna, la cual no da nunca la impresión de la Andalucía musical verdadera.

Falla se adapta al espíritu de los personajes, está en situación y se compenetra con su carácter. La música corresponde a las situaciones del libro y la artística labor orquestal está saturada de ambiente popular, entretrejida con los temas originales de la obra.

Todo el asunto del libro del malogrado Fernández Shaw, se reduce a que una muchacha se muere de pena al ser abandonada por su novio.

En la copla que entona el protagonista,

¡Vivan los que ríen!...

¡Mueran los que lloran!...

La vida del pobre que vive sufriendo

Debe ser muy corta.

se encierra la filosofía de la obra que su autor no desarrolla, contentándose con reducirla a una aventura entre el alma de los dos personajes principales: Salud y Paco.

Hay otro personaje invisible, semejante al coro de la tragedia griega, el coro de herreros, que interviene en todo el primer acto, personaje episódico que encarna el pensamiento de la fábula, sobre el que está contenida la obra, en la que en realidad no hay más que dos escenas culminantes; lo demás son rellenos episódicos, con objeto de dar ocasión al compositor para escribir algunos números de música.

Las principales páginas musicales son: el coro de herreros, escena admirable, por los contrastes, entre las canciones sombrías, acompañadas por el rítmico golpear de los martillos, los pregones de los vendedores de frutas y flores, de gran efecto; la segunda escena, dúo entre la Abuela y Salud, y la escena final, bulliciosa y alegre visión de Granada.

En el segundo acto hay un fragmento tan interesante como la fiesta típica de la boda de Carmela, rival de Salud, y «Paco», una fiesta andaluza muy castiza y bella, por la danza, que se repitió, y la intervención de la guitarra, que constituye el primer cuadro. El segundo cuadro contiene una de las páginas más afortunadas y hermosas de la partitura, página castiza (muerte de Salud) y otra danza muy brillante, que tiene algo de española, con que termina este drama entre gitanos granadinos, en el que entre las semejanzas de las situaciones y la prodigalidad episódica hay, evidentemente, un desequilibrio, un perjuicio de la unidad y de la musicalidad de la obra. Y es que la cuestión de los libros es un verdadero problema para el compositor español serio y moderno, que tiene que salvar, con el acierto y el arte, que Manuel de Falla lo hace en su hermosa partitura «La vida breve».

La obra de Falla produjo en el público excelente impresión, siendo ovacionado y calurosamente aplaudido al final de los dos actos, compartiendo los aplausos tributados al ilustre compositor malagueño, la señora Vela, y los demás intérpretes de la partitura de Falla, que llevó muy bien el maestro Luna.

Los demás personajes: Carmela, «la Abuela», «Salvador» y Manuel no tienen importancia, ni relieve.

La obra ha sido presentada con la propiedad y el lujo proverbial en la empresa de la Zarzuela.

Rogelio VILLAR

✓
Le Temps. 1. Enero 1914.

En estos dos actos de color, es la verdadera España, no una España ficticia y convencional, sino una España verdadera que vive y vibra delante de nosotros. La obra ha obtenido un gran éxito.

- Ad. Ad.

Le Figaro . 17. Enero 1914.

La Vida Breve no es ni mucho menos una parodia de Carmen, ni una grosera o legendaria imagen de España; es una obra de arte prestigiosa y refinada que evoca un paisaje luminoso y profundo de Zuloaga: lo pintoresco más sabroso uniendo a la Ciencia.

Es voluptuosa, delicada y del gusto
 mas puro: es una medicina suave,
 una medicina de motivos populares,
 de harmonias coloradas, de ritmos
 característicos arrebatados por un
 maestro de la infancia en el
 que la inspiracion no es fomentada
 vulgar y en el que la forma
 es siempre de grande y del mas
 puro clasicismo. - René Laro.

Le Temps

La partitura del Sr. Falla tiene
 cualidades preciosas y encantadoras
 es una de las cosas mas agradables
 que desde hace mucho tiempo he

3. Opera Comica nos ha hecho oír.

La impresión de la tierra de España, el sentimiento del paisaje, del cielo, del día, de la hora, rodean en todo momento a los personajes como en una atmósfera sutil; lo pintoresco está mezclado intrínsecamente a la vida del drama. Y este ambiente pintoresco y esta atmósfera tienen un encanto particularmente intenso.

Ningún exceso de color, ningún rebuscamiento de efectos brutales, una sobriedad fina, de matices delicados y precisos, de discreción, de lo escogido y del gusto. Las páginas

4/
 mas hay monjas de la partitura
 con sin duda aquellas por las que
 se aclara el primer cuadro, y
 que pintan el crepusculo de la
 tarde sobre Granada; pagina de
 una poesia fantásticamente tratada,
 que guarda en su sensibilidad y
 su melancolia algo de intimidad
 y de concentracion; paginas encan-
 tadoras, donde verdaderamente se
 respira el perfume del alma de
 España. ~~Pero es mejor que otras que~~
^{Superiores a}
 no estan menos llenas de la
 atmosfera española: tal el canto
 de los herreros del Albaicín, tales

5/ los pregones de las vendedoras de flores que pasan por la calle, tales los bailes del segundo y del tercer acto. Estos bailables, de la partitura entera, son orquestados con la misma discrecion que caracteriza la inspiracion de Manuel de Falla: nada de ruido, nada de trompetazos de feria; sino una orquestacion ligera y llena de color, donde los instrumentos se emplean con el mas justo sentido de su valor expresivo.

Es una alegre España, esta España a la vez viva y delicada, brillante y harmoniosa. La vida breve ha obtenido un éxito

6/
muy grande.

Pierre Lalo

La Revue de Deux Mondes

"Desde el principio" a dicho Goethe }
"no ve la acción". Desde el principio }
al fin, La Vida Breve ~~no~~ casi no }
es otra cosa. Pero la acción aquí }
no es externa y superficial, se siente }
el progreso, se la sigue delante de }
las almas: se revela por tramos }
sentimentales y de pasión, ~~abigarrados~~ }
mas energicos y hasta rudos, otros }
ingeniosos y delicados. En fin, y }
esto es lo mas importante, por }
rapida que sea, es universal y }

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Ópera española en Niza

En el teatro de la Ópera, de Niza, ha obtenido un brillante éxito la ópera española, en dos actos, que lleva el título *La vida breve*, original el libro del ilustre y malogrado poeta Carlos Fernández Shaw, y la música del joven y notable maestro compositor Manuel Falla.

La ópera *La vida breve* fué premiada en el concurso organizado en 1905 por la Real Academia de Bellas Artes. Había obligación de estrenarla en el teatro Real; pero las condiciones ofrecidas para el estreno eran tan mezquinas, que los autores no tuvieron más remedio que rechazarlas.

El maestro Manuel Falla, no pudiendo estrenar en España, se marchó á París, y después de siete años, la Ópera, de Niza, ha dado hospitalidad al libro de nuestro inolvidable Fernández Shaw y á la música de Falla, y el triunfo ha sido enorme.

La ópera, arreglada en dos actos por Paul Milliet, fué aplaudida con entusiasmo, y repetidos los principales números. Según los periódicos, *La vida breve* está llamada á larga vida.

El libro de Fernández Shaw es un completo primer digno de aquel peregrino ingenio, y la partitura, de Falla, muy inspirada y notable.

Y no cesa un momento de verlo.

Es en la música y por la música,
que el drama existe, que muere, que
vive. "La música ante todo"

Elle , una vez más, en
estos pequeños actos. Musicales con
los temas o las melodías.

Musical también la declamación
en la que el texto español, todavía
mejor que la traducción francesa,
manifiesta los dos caracteres, uno
verbal el otro sonoro. Lírico o
dramático, el parlamento se divide
igualmente entre las notas y las
palabras. La orquesta tiene una

8/ ~~una~~ rara cualidad: fluida y fina,
 melta, nerviosa, poderosa cuando
 es preciso, pero de una potencia
 igualmente alejada de la
 y de la brutalidad. La vida enfin,
 una vida abundante y caliente
 anima la obra, la lleva y

la empuja de una manera continuada
 Si; en esta organización bien
 constituida, cada célula sonora es
 vibrante, no es mas que un acorde,
 una modulación, el acento de
 un instrumento o de una voz.

Y todo aquello que se reconoce en
 las partituras, muy raras, que
 se llaman musicales.

2
 alrededor del drama; la música
 le abre camino. Ella se envuelve
 de cosas tan pronto invisibles tan
 pronto visibles y

~~apenas~~ los primeros planos, claros
 y precisos, se dan por un otro mar
 rados; crea una atmósfera un
 poco flotante, que brama ligeros
 y vapores horizontales. Son
 escenas de la fragua; al principio
 no tienen otro objeto que de extender
 no se este principio un tinte de
 melancolía; presagio de desgracia
 y de muerte.

El cuadro que vive de este acto
 sea evocación por las vistas y por

10 / el oído, de Granada de noche,
 es una ingeniosa rapsodia, bien
 compuesta y bien conducida entre
 la orquesta y las voces, con este
 pintoresco y descriptivo dero.

En una obra realista, y, por así
 decirlo concreta, de tales episodios

de algún modo los derechos
 de la poesía, del número y del
 misterio.

Camille Bellaigue

11/

Mercredi de France

No se trata de una partitura a semejanza de "Carmen" o de una explotación extranjera del folklore ibérico de que tanto gustan sobre todo los franceses y rusos. Es la expresión de una verdadera sensibilidad que nos trae enfín esta obra en su auténtica originalidad.

El drama de la Vida Breve está mezclado de gran número de bailes y ~~de~~ coros que la rodean de una atmósfera de ritmos esenciales y de intangibles. El que se crea se extiende exclusiva hasta la intransigencia.

12. Es un romancero cantado en el teatro, y en el que la epopeya se desarrolla en vision por nuestros ojos y por nuestros oidos en un rudo movimiento del baile.

En el primer acto de la Vida Breve, inspirandore en su folklore natal y ayudandore de una paleta orquestal calida y armoniosa, el Sr. Falla ha realizado asi, por medio de

15/ una extrema simplicidad, una serie de cuadros nuevos de la mas sabrosa e misma intensa poesia.

Jean Marolo

La France.

Se encuentra en La Vida Breve esta intensidad en el sufrimiento: como se encuentra en el delito brutal de la vida del pueblo español, en el segundo acto, la sugestión tan fuerte por del misterio y del horror a la muerte. En la musica del Sr. Falla tambien existe el de la expresion concisa y simple

14/

del sentimiento esencial. Esto, unido a una libretó de una riqueza completamente moderna, hace la originalidad y la belleza de mi obra, su novedad.

Y esta música resplandece de poesía, de movimiento y de pasión. Morotus conocíamos ya las "Piezas Españolas", entre otras la Montañesa, unidas a mi Fantasia (en preparación) para piano y orquesta, con el hecho de de un músico notable, - el más notable en España desde la pérdida de Albeniz - y de una sensibilidad profunda y sutil. La Vida Breve

15/ nos revela un fuerza al mismo
 tiempo que nos dota de orquestador
 imaginero y brillante. La danza
 lo pulso del segundo acto, entremes-
 clada de cors, mana con un
 no verbal preson, y es feliz de encorbar
 -entire! en un delirante, todo el
 andar, toda la venta lo cura de
 la juventud, el local despacio de
 prudencia rivales, de procedimientos
 -municales-

Florent Schmidt

PROGRAMA

PRIMERA PARTE

- Sonata, op. 7. Grieg.
- I. Allegro moderato. — Allegro molto.
 - II. Andante molto.
 - III. Alla Menuetto, ma poco piu lento.
 - IV. Finale. Molto Allegro.

SEGUNDA PARTE

- 1. Mirella (Canto V)
 - EL RÓDANO: A. *Muerte de Elzear.*
 - B. *Danza fantástica.*
 - (Transcripción para piano del autor.)
 - 2. Nocturno.
 - 3. Serenata andaluza.
 - 4. Vals-Capricho.
- } Falla.

TERCERA PARTE

- 1. El pájaro profeta. Schumann.
- 2. Allegro appassionato. Saint-Saens.
- 3. La Fileuse. Raff.
- 4. La Castagnette. Ketten.



Legado Carlos Fernández Shaw. I

Teatro de la Zarzuela

LA VIDA BREVE

DRAMA LIRICO

en dos actos y cuatro cuadros

POEMA ORIGINAL DE

Carlos Fernández Shaw

MÚSICA DE

Manuel de Falla

Estrenado con gran éxito en el Teatro del Casino Municipal de Niza y en el Teatro Nacional de la Opera Cómica de París

REPARTO

SALUD.....	Sra. Vela.
LA ABUELA.....	Srta. Tellaache.
CARMELA.....	Raso.
VENDEDORA 1. ^a	Saavedra,
IDEM 2. ^a	Terán.
IDEM 3. ^a	Escuer.
PACO.....	Sr. López (R.)
EL TIO SARVAOR.....	Meana.
MANUEL.....	Sagi-Barba.

Handwritten notes in left margin:
 Una vez con la...
 una vez con la...
 k/50p

Handwritten notes in right margin:
 LVISA
 Teresa
 Carola
 Terán

Voces interiores, invitados é invitadas á una fiesta
 La acción en Granada.—Epoca actual

14. Nov 1914

LA VIDA BREVE

El argumento de *La Vida breve* no puede ser más sencillo.

El primer cuadro del primer acto se desarrolla en el corral de una casa de gitanos en el Albaicín. Viven en ella La Abuela y el tío Sarvaor, gitanos viejos, hermanos, y una chavala, Salud, nieta de la primera.

Salud, enferma del corazón, está locamente enamorada de Paco—mozo perteneciente a una familia bien acomodada—que le ha jurado repetidas veces eterno amor.

Al comenzar la obra, Salud se muestra muy triste por la tardanza del novio; La Abuela intenta consolarla, aunque inútilmente, y, á ruegos de la nieta, va á la azotea de la casa para poder avisarla en cuanto él aparezca por el camino.

Se oyen en tanto los cantos de los herreros que trabajan en la fragua.

Salud, cada vez más desolada, quiere tranquilizarse y, para ello, canta, pero nada consigue. Por momentos aumenta su inquietud.

La Abuela al fin, la anuncia la llegada de Paco y entra este jovialmente. Toda la tristeza de la chavala se torna en felicidad. Los dos amantes cantan su cariño, prometiéndose venturas sin cuento.

Cuando la vieja contempla embobada el cuadro de los dos enamorados, aparece en actitud amenazadora el tío Sarvaor. La Abuela le detiene. «¿Dónde vas?»—le dice.—«¡A matarlo!»—responde él.

Paco y Salud no se dan cuenta de la presencia de los viejos.

El tío Sarvaor dice á su hermana que se han confirmado sus temores; Paco se casa «el próximo domingo» con una muchacha de su misma posición. Y el viejo, que adora á la chavala como si fuera su hija, no puede consentir tal engaño.

La Abuela logra llevárselo hacia la fragua, mientras que los amantes, abstraídos de todo, siguen jurándose eterna felicidad.

Y el canto de los herreros vuelve á oírse más doloroso cada vez.

El cuadro segundo del mismo acto es puramente descriptivo. La decoración en las laterales es la misma. En el fondo se ha descornado una cortina y aparece la vista panorámica de Granada en todo su esplendor. Se oyen voces distantes. A poco comienza á anochecer, Salud y Paco salen de la casa solos y se despiden. El marcha hacia Granada y ella queda siguiéndole con la mirada hasta que desaparece de su vista.

De la fragua salen la Abuela y el tío Sarvaor. Este, queriendo marchar detrás de Paco; ella, conteniéndole.

Llega la noche y las voces van cesando poco á poco.

El primer cuadro del acto segundo representa una calle de Granada. En el telón del fondo aparece la fachada de un edificio con dos anchas ventanas, á través de las cuales se ve un patio andaluz, en el que se celebra la boda de Paco y de Carmela en la casa de esta y de su hermano Manuel.

Dentro hay baile y gran bullicio. Por la calle sale de pronto desolada Salud, que ha logrado saber toda la triste verdad. Tras ella llegan los dos viejos, que han venido siguiéndola. La chavala cae en brazos de la Abuela y los dos gitanos maldicen á Paco.

Crece dentro el jaleo. Entonces Salud, reponiéndose, entona, acercándose á las ventanas, dos coplas, en las que pone toda su emoción.

Se escuchan las voces de Carmela, preguntando á Paco qué le pasa. Este se excusa. Salud, por fin, en un súbito arranque, decide entrar en el patio y acompañada del gitano, marcha en busca de la puerta de la casa.

La Abuela queda aterrada...

La fiesta vuelve á animarse y tornan los cantos y los bailes.

El último cuadro es el patio de la casa de Manuel, donde se celebra el casorio.

El baile está en todo su apogeo. Cuando termina Paco, explica que sólo ha sufrido un mareo., «No ha sido nada»—dice.—Carmela, sin embargo, no deja de observarle.

De pronto, entre los grupos de invitados, aparece por la puerta de la calle el tío Sarvaor, llevando de la mano á Salud. La presencia de los gitanos hace gracia á todos menos á Paco, que reniega de su suerte. El viejo quiere explicar su visita, pero Salud se adelanta y acusa á Paco de haberla abandonado, después de engañarla y perderla.

Paco niega todo, y no sabiendo ya qué decir, ordena que expulsen del patio á la gitana. Estas palabras producen en Salud enorme impresión. Ella, «flor marchita», enferma de «mal de amor», se ve tratada así por el hombre á quien ha entregado toda su alma. No puede más. Se ahoga. Va hacia Paco, vacilante, y cae á tierra rápidamente, pronunciando su nombre, víctima de un accidente cardíaco.

Momento de horror. El tío Sarvaor la reconoce muerta. Se oyen dentro las voces desoladas de La Abuela, y á poco, aparece ésta como una loca, yendo á abrazarse al cadáver de su nieta.

Los dos gitanos maldicen de nuevo á Paco con grandes y trágicas voces.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

TRIUNFO DE UN ESPAÑOL

El estreno de «La vida breve»

PARIS. Anoche, ante un público selecto se efectuó en la Opera Cómica la repetición general de la ópera en un acto *La vida breve*, letra del malogrado Carlos Fernández Shaw, traducción de Paul Milliet, y música del joven é ilustre compositor español Manuel de Falla.

Ha sido el éxito obtenido en Paris por *La vida breve* más resonante y más entusiasta que el que obtuvo en la primavera última al estrenarse en Niza.

Honor grande, pocas veces dispensado á extranjeros, si no son los maestros más reputados del mundo, es estrenar en la Opera Cómica de Paris. Y ese honor se ha dispensado á Falla, con justicia.

Albert Carré, el que hoy cesa en la dirección de la Opera Cómica, y que conocía los grandes méritos artísticos de *La vida breve*, no ha querido despedirse del teatro de sus éxitos sin que se estrenase la ópera de Falla, que juzgaba una obra de méritos extraordinarios.

Sus augurios se han realizado.

El público selecto que asistió anoche á la repetición general de *La vida breve* ha aplaudido con caluroso entusiasmo la obra de Manuel Falla, proclamando los talentos singulares del ilustre músico español.

Los periódicos hacen grandes elogios de la partitura de *La vida b.*

Las decoraciones han sido dirigidas por el insigne pintor Ignacio de Zuloaga.

ESTE DIARIO
NO PERTENECE
AL "TRUST"

Estreno de "La vida breve" en el Teatro de la Zarzuela, el 14 noviembre 1914

Fotografía: Manuel Falla en medio, dos hijos de Carlos Fernández Shaw (Carlos y Guillermo) e intérpretes.

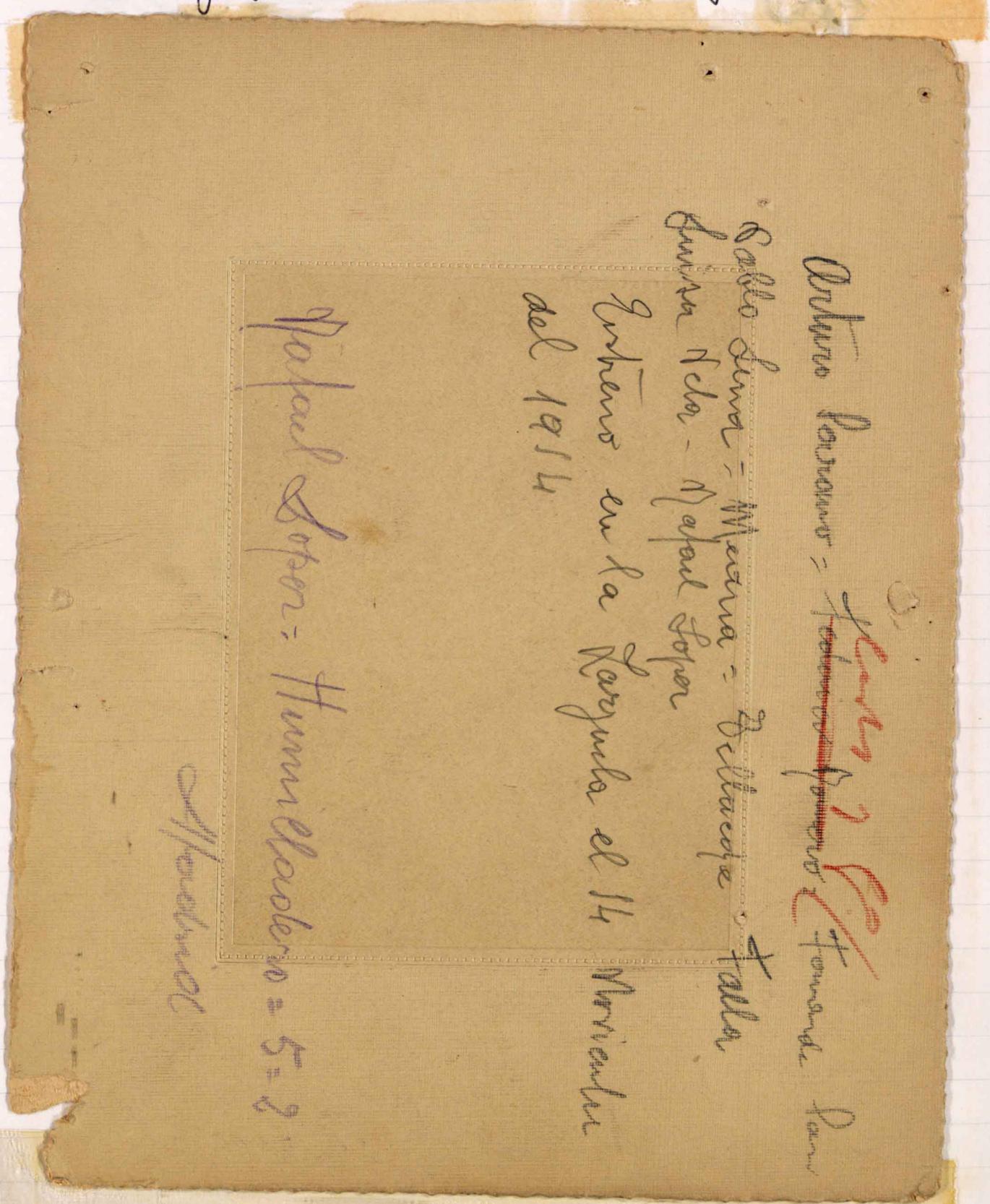


Opera
Nieta
Barré

Estreno de "La vida breve" en el Teatro de la Zarzuela, el 14 Noviembre 1914

Fotografía: Manuel Falla en medio, dos hijos de Carlos Fernández Shaw (Carlos y Guillermo) é intérpretes.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.



Arturo Pomares = ~~Fernando~~ ~~Pomares~~ ~~Fernando~~ Pomares

Carlos Silva = Mariana = Schaefer Falla
Guillermo Nola = Manuel Sopena

Estrenos en la Zarzuela el 14 Noviembre del 1914

Manuel Sopena = Humildebruno = 5-8

Manuel

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.



EL TEATRO

CRONICA DE LA SEMANA



Caracteres de acontecimiento revistió el estreno de *La vida breve*, obra postuma de Carlos Fernández Shaw, para la cual ha escrito una hermosísima partitura el joven nuestro Falla.

La vida breve fue premiada en un concurso organizado por la Academia de Bellas Artes; fue rechazada por las empresas de los teatros de Madrid, y después del calvario que puede suponerse, después de mil contradicciones que no le desalentaron, logró el ilustre músico Falla verla representada en París, donde el público aplaudió entusiastamente las muchas bellezas de la partitura.



EL MAGNÍFICO POETA CARLOS FERNÁNDEZ SHAW, AUTOR DEL LIBRO DE "LA VIDA BREVE"

Entre nosotros y como nosotros había despertado gran interés el anuncio del estreno en nuestro teatro de la Zarzuela; y como el público estaba interesado también, la sala del teatro de la calle de Jovellanos ofrecía brillantísimo aspecto el día de la primera representación. Echando mano de una frase hecha, diremos que el éxito superó a las esperanzas más halagüeñas; Falla tuvo que salir a escena repetidas veces, y al acabar el espectáculo fue acompañado hasta su domicilio por un grupo numeroso de admiradores, que le aplaudían y le aclamaban.

Entre los intérpretes



EN EL TEATRO DE LA ZARZUELA

EL MAESTRO FALLA: 1 Y 2. LOS HIJOS DEL POETA FERNÁNDEZ SHAW. SOBRECENOS DE LOS PRINCIPALES INTERPRETES DE "LA VIDA BREVE". (FOTO BERNI)



"LA VIDA BREVE"

LA ESCENA DE LA REJA EN LA OBRA ORIGINAL DE FERNANDEZ SHAW, MUSICA DEL MAESTRO FALLA, ESTRENADA CON GRAN EXITO EN EL TEATRO DE LA ZARZUELA

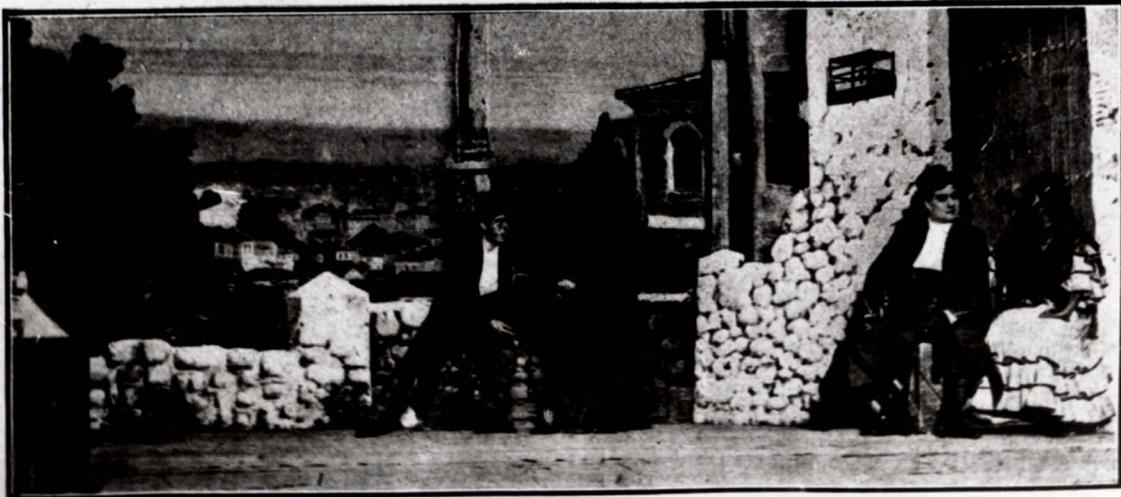
se destacó Luisa Vela, que cantó de un modo admirable y fué mercedamente ovacionada. También merecieron los aplausos que se les tributó la señorita Tellaeche, Rafael López, Sagi-Barba y Meana.

La comedia de Flers y Caillavet *Papa*, ya había sido representada en Madrid y aplaudida. La hizo en italiano la compañía de Lyda Borelli.

El arreglo de la obra, hecho con una discreción extraordinaria, con una habilidad indiscutible y con absoluto decoro, la ha dejado mucho más á propósito para nuestro público que como estaba en el original, y esto sin que perdiera su fino humorismo, el ingenio de las frases y la gracia de las situaciones. Por todo lo cual... debía esperarse que la obra gustara

mucho; pero no gustó como debiera. El público de Eslava esperaba otra cosa, se atenia á las tradiciones de aquel teatro, y se creyó defraudado, dicho sea en elogio de la obra de Flers y Caillavet.

Entre los éxitos teatrales en lo que va de temporada, el de la obra de Federico Oliver *Los semidioses*, de cuyo estreno en el Español dimos noticia en nuestro último número, ha sido de los de primer orden. La sátira, que sátira dramática es y admirablemente hecha, contra la exarcebación de la afición á los toreros, encontró el público que necesitaba, mucho más numeroso de lo que los *fulanistas* suponían, y el triunfo de Oliver fué completo. A él contribuyeron, ¡y cómo!, el insigne Borrás, la señora Lahe-



OTRA ESCENA DE "LA VIDA BREVE". (FOTOS ZEGRA)

HEMEROTECA MUNICIPAL DE MADRID

SERVICIO DE MICROFILM

1971

Varios.-

Encargo núm. H.T.-9029

r. Iturralde, 16/I

COPENHAGUE 14. Por crisis un ataque de reumatismo a una rodilla, ha abandonado el teatro de la guerra el Príncipe heredero de Dinamarca...

En el suceso han marchado a Burdeos el coronel Echagüe y el Sr. García Ventosa, que van a incorporarse al Cuartel general del Ejército francés.

DOCUMENTOS OFICIALES

NOTA OFICIAL DE LA EMBAJADA DE AUSTRIA-HUNGRÍA

En algunos periódicos de Madrid se ha reproducido la carta de un oficial húngaro, publicada por la Prensa rusa, en la cual se habla de las relaciones entre tropas austro-húngaras y alemanas.

Además de esta invención, un periódico local ha publicado a renglón seguido un comentario malévolo respecto al alto mando del Ejército austro-húngaro, que es tan perfectamente injustificado, como, sobre todo, falto de tauto de parte de un periódico español.

La Embajada austro-húngara estima que su dignidad no le permite entrar en los detalles de la mencionada carta, ni ocuparse de la noticia añadida; tan sólo hace constar que en el teatro de la guerra del Este, no hay tropas austro-húngaras que estén bajo el mando de oficiales alemanes.

UN VICECONSUL AUSTRO-HUNGARO ATROPELLADO

COMUNICADO OFICIAL DEL GOBIERNO DE AUSTRIA-HUNGRÍA

Extracto del informe del viceconsul de Austria-Hungría en el Africa oriental inglesa y Uganda, con residencia en Mombasa.

El día 13 de Agosto se presentó el cónsul de Mombasa, Mr. Hensted, en el despacho del Viceconsul de Austria-Hungría, comunicándome que había recibido la orden de detenerme a mí y a todos los súbditos austro-húngaros, porque entre Austria-Hungría e Inglaterra existe el estado de guerra.

los esfuerzos de la guerra deben concentrarse en destruir la flota alemana, con toda la posible rapidez, y después firmar una paz provechosa.

Nos apresuraremos a reconocer que, con gran disgusto de los ministros Grey y Churchill, el Gabinete inglés no estuvo unánime al apreciar el estado de la declaración de la guerra, y que el ministro del Interior, el jefe del partido obrero, John Burns, antes que firmarla presentó su dimisión.

Poco tiempo después, dicho hombre público pronunció un discurso, en el que presentaba a sir Edward Grey como el instigador de una guerra en la que comprometía hasta la existencia de Inglaterra, y que cometía un error crasísimo al figurarse que por medio de sus monstruosas alanzas iba a conseguir destruir a Alemania.

Pero, ¿por qué no ha pronunciado en los Johns Burns este discurso? ¿Por qué lo pronunció ahora, después de que las esperadas triunfos de las armas británicas se han convertido en numerosos derrotas? ¿y por qué desde hace años no ha protestado de la deserción alemana en Rusia? ¿Por qué no ha dado la voz de mando a sus huérfanos obreros para que todos, como un solo hombre, protestaran contra la guerra?

No lo ha hecho porque estaba seguro de que su voz se perdería en el vacío. La opinión pública en el Reino Unido estaba a favor de la guerra, por voluntad propia, pues es imposible en un país que tales inmundidades oiga, que haya ningún Gobierno que le obligue a marchar a una guerra en contra de su voluntad.

Cuando hace varios años cedieron el puesto los conservadores al actual ministerio liberal, formaban parte de él el señor Winston Churchill, el presente ministro de Marina, y sir Edward Grey, que siguieron prestando su concurso al nuevo Gabinete. Respecto al extranjero, y sobre todo a Alemania, no hay en Inglaterra distinción de partidos, y el mismo criterio tiene la inmensa mayoría de la nación dentro del Parlamento; esto es así, que si algunos miembros aislados no participan de esta opinión, no se atreven a levantar la voz, ni a oponerse a la corriente general. Hubo un nombre en la Gran Bretaña que, desde el primer instante, hubiese dejado oír su poderosa y autorizada voz en contra de la guerra; pero ese hombre, cuyo recuerdo venera toda Alemania, ya no se halla entre los vivos: Thomas Carlyle.

GUILLERMO WURDE.

CONTRABANDO DE GUERRA

4.º El oro y la plata amonedada de un kilogramo, el papel representativo de la moneda.

5.º Los vehículos de toda especie (excepto los vehículos automotores) que puedan servir en la guerra, así como sus piezas sueltas.

6.º Los navios, barcos y embarcaciones de todo género, los diques flotantes, los elementos del fondeadero o capitan, así como las piezas sueltas de ellos.

7.º El material fijo y circulante de ferrocarriles, el material de telegrafía, radiotelegrafía y telegrafía.

8.º Los combustibles (excepto los aceites minerales), las materias lubricantes.

9.º Las pólvoras y los explosivos que no estén especialmente afectos a la guerra.

- 10. El ambar.
11. La glicerina.
12. Las herraduras de talabartería.
13. Las pieles de todas clases, secas o frescas; las pieles de cerdo, en bruto o manufacturadas; el cuero curtido sin curtir, utilizable para la salabartería ni para otros usos militares.
14. Los gemelos de campo, telescopios, cronómetros y todo género de instrumentos náuticos.

III. El buque neutro cuya documentación indique destino neutral, y que a pesar del destino que resulte de sus documentos se dirija a un puerto enemigo quedará sujeto a captura y confiscación; si se encontrara antes del término de su próximo viaje.

IV. Se presumirá el destino de que habla el art. 33 de la Declaración de Londres (en adición a las pronunciamientos establecidos en el art. 34), si las mercancías están consignadas a ó por un agente del Estado enemigo.

No obstante lo establecido en el artículo 35 de la Declaración de Londres, el contrabando condicional estará sujeta a captura a bordo de un navío con rumbo a un puerto neutral, si las mercancías están consignadas a la orden ó si los papeles de bordo no determinan quién es el consignatario de las mercancías, ó si se determinan un consignatario en territorio perteneciente a ó ocupado por el enemigo.

En los casos previstos en el párrafo anterior corresponderá a los propietarios de las mercancías el probar que su destino es inocente.

VI. Cuando se pruebe al Gobierno de la República que un Gobierno enemigo importa de ó a través de un país neutral aprovisionamientos para sus fuerzas armadas, se tomarán las medidas necesarias respecto a los navios con rumbo a dicho país neutral para que el artículo 35 de la Declaración de Londres no sea aplicado. Esta disposición se notificará en el Journal Officiel y permanecerá en vigor hasta que sea derogada. Durante el tiempo que se halle en vigor esta disposición...

FUNERALES

En un funeral por el alma del excelentísimo señor D. Mariano Ramírez Saavedra y Cueto, duque de Baza, se celebrará mañana lunes, a las diez y media de la mañana, en una sala anexa a la Iglesia parroquial de San Andrés.

VIAJES

Ha salido para Roma, el reverendísimo padre General de los Mercedarios, fray Lorenzo López, acompañado de su secretario fray Alberto Barrios; para Séria, el Provincial de Castilla de dicha Orden, fray Guillermo Vázquez.

Se ha trasladado de París a Londres, la señora de Bécenas. Han regresado de Salamanca, el marqués de Albaladejo; de su viaje a Canarias, el general D. Justo Martínez y Martínez; de su viaje de Brestalaga, los jóvenes marqueses de Vidal.

UNA NUEVA IGLESIA

La gran y sencilla de la tarde de ayer tuvo lugar el último acto de bendición y colocación de la primera (y única) de la nueva iglesia de San Buenaventura.

Señaló esta ocasión el momento en el que se fijó, con nave central, crucero y estilo capillas, y contará con seis bóvedas; obra toda ella proyectada por el arquitecto señor Claudio Noya, y que se levantará en el solar donde existió la antigua capilla de la Hermandad de la Misericordia de Nuestra Señora de la Concepción, situado en la calle de Elva, entre las casas números 37 y 41.

En el acto de ayer ofició el excelentísimo e ilustrísimo señor Obispo de Madrid-Alcalá, asistido por D. Ismael L. Martínez, abad del Cabildo de Señores Párrocos de Madrid y párroco de San Martín, y por el Cero de la mencionada parroquia.

Como padrinos actuaron los señores marqueses de Hinojara.

La primera piedra, que así como las demás piedras de la nueva iglesia, bendijo el señor Obispo, fue colocada en el lugar que ha de ocupar el altar mayor, teniendo las oraciones que fue bendijo, el señor Obispo de la diócesis, los señores marqueses de Hinojara, el párroco de San Martín, padre Victor, padre Inocencio y los señores Malvarado, Asensio de Guzmán, general Lasso de la Vega, Pineda Alón y Barrio.

Entre los concurrentes hemos visto los señores y señoras marqueses de Hinojara, Pineda Alón, Ruiz, Cao, Rodríguez, Pineda, Pineda de Castro, G. Calvo, G. Noya, Carrero Mita, Solano, Hinojara, Iglesias, Tello, Corbiel, Pardo, Cajal, Terán, Corvalán, y Lasso de la Vega, entre señores de Hinojara, Lasso de la Vega, entre señores de los Arzobispos y padre Cuervo, padre general de los Mercedarios y padre Miguel Parón, Bisco, Novales, Alón, González (D. M.), Calvo, Cao, Yegorov, Novas, Ruiz de Salazar, padre Vilanova, Medina, Cabreriza, Pozo, G. de Terán (D. A. y D. M.), La Torre, Cejudo, Ruiz Marín, Ruiz Ponsal, Hinojara, Pineda, Gracia, López (D. F.), Montero, Fernández, Malvarado, Adán, Arroya, García, Vera, Curado, Barrio, Cajal, Guzmán y Majo.

En un momento como ninguno, con un ruido inusitado de sacudidas, ora violentas, ora tranquilas; ya en las que rebosa el castillo y monedabanco, ó bien en las que ruge la ciera más violenta.

Después que la falta de espacio no nos permitía ocuparnos con más extensión de esta aspiración página número de Manuel de Falla, quien anoche se creó en Madrid un nombre de compositor considerable, que en adelante figurará discretamente al lado de los de Urtiaga, Cuervo del Campo, Turiso y San Millán y otros varios que en la actualidad honran ya la música española.

Además de lo que ya mencionamos en la numerosa concurrencia que llenó el teatro, hubo al salir al palco céntrico ocho ó diez voces al final de esta acto.

La señora Vela, señoritas Tellechea, Raso, Saavedra, Terán y Escener, los Sres. López (R.), Mora y Sarr-Barba, así como los coros, cantaron sus partituras con verdadero amor, y concluyeron muchas aplausos por su labor.

La orquesta, muy nutrida, habiéndose reformado, fue dirigida magistralmente por el maestro Lasa, quien compartió con Manuel de Falla las entusiastas ovaciones que el público tribuyó repetidas veces.

En resumen: una noche de primera para los aficionados a la buena música, y, sobre todo, para los partidarios de la música española, y un éxito grande, nuevo y muy merecido para Manuel de Falla, a quien al fin ha hecho justicia esta tierra, que tan ingrata le fué hace ocho años.—O. P. Q.

EN CERVANTES

“El remedio”, asistió en un acto, de D. Jesús Lecuago Combe.

Se trata de una obra sin pretensiones, con algunos defectos a conservar, y sin crudezas ni chistes reprobables. Ni en el asunto ni en los tipos brilla la originalidad, pero la elevación y la viveza en el diálogo suplen en gran parte este defecto. El Sr. Luengo sólo ha pretendido hacer una quincena breve y entretenida, sin equiparar con ella a don Ramón de la Cruz... Su modestia limitó a las proporciones el empeño del que salió triunfante en absoluto.

El público del teatro de Simó Bazo aplaudió anoche “El remedio”, que allegado en las primeras escenas, pasó a ser poco y permanecer en las últimas hasta que la batalla de Floridablanca... Allí para 1950, según las tropas.

Los intérpretes de la obra, muy en situación y defendidos del éxito. ¿Qué más?

DIPUTACIÓN PROVINCIAL

Presidiendo el Sr. Díaz Agero, se abrió la sesión de ayer a las once y media de la mañana.

Se lee y aprueba el acta de la anterior. El Sr. Martín Pineda señala las palabras que pronunció en la sesión última, diciendo que sus tareas fueron dirigidas a la organización de los servicios; pero nunca al Cuerpo facultativo de Beneficencia provincial.

El Sr. Fernández Mora se invita al Sr. Botín a que cite los nombres de los médicos autores de los abusos que denunció en la pasada sesión.

El presidente hace observar al Sr. Fernández Mora que para ello sería preciso ir a la sesión secreta.

El Sr. Botín dice que esta consideración fué la que le hizo no dar el nombre de autor a quien quería referirse.

El Sr. De Carlos interviene en el debate, refiriéndose en todo cuanto anteriormente

VI. Discurso leído, de D. Enrique González Carrillo, presbítero, sobre Las Escuelas del Ave María en el orden benéfico.

VII. Poné Angélica.

VIII. Resumen por el señor cura párroco.

IX. Exposición menor, Te Denn y bendición.

X. Himno del Congreso Eucarístico.

UN BANQUETE

EN HONOR DE LLASERA

Ayer se celebró en el Círculo de la Juventud liberal-conservadora el banquete en honor de Emilio Llasera, con motivo de su triunfo en la elección de diputado provincial por el distrito Universidad-Hospital.

De los asistentes recordamos al ministro de la Gobernación, que llegó a las postres; el subsecretario de dicho ministerio, el director general de Administración, el presidente de la Diputación provincial de Madrid, los diputados a Cortes señores de Santa Ercilla, marqués de Valdeña, Ga. de D. Juan, Alencar y Anón del Olmet, y diputados provinciales Sres. De Carlos y Sena.

Al descomparse el “chamagne” brindaron muy abundantemente, el Sr. Buitón, de la Juventud liberal-conservadora; los señores De Carlos, Díaz Agero, Santa Encarnación, Valdeña (que se reveló como consumado orador), Enciso, Sena, y el acaudalado señor Llasera, poniendo fin al acto un discurso del ministro de la Gobernación, exaltando a la Juventud, a la Patria y al Rey.

EL DÍA EN EL AYUNTAMIENTO

La Gran Via.

Ayer conferenciaron con el alcalde el hermano mayor y el arquitecto del Oratorio de la calle del Caballero de Gracia, para convenir y planear la nueva situación de dicho Oratorio en la Gran Via.

Enfermos asistidos.

En la Clínica Médico-Quirúrgica Municipal para el tratamiento de los enfermos de la garganta, nariz y oídos, establecida en la Casa de Recuerdo del Centro, bajo la dirección del doctor R. García Vicente, se han asistido durante el mes de Octubre 65 enfermos, en los cuales se han realizado 14 intervenciones quirúrgicas.

Inspección general de Carreteras.

El guardia Municipal núm. 42, Vicente Pérez Gálvez, afecto a su división de Carreteras, que prestaba sus servicios la noche del 12, en la Puerta del Sol, fué requerido por D. Miguel Póez Carreras, para que se hiciera cargo de un mozo de Estero con fuerza de tela esterada, que dicho señor encontró dentro del coche de plaza núm. 114, al ocupar éste.

El mozo contiene algunos objetos de uso doméstico, alfileres y dinero, y queda depositado en la Inspección general de Carreteras, donde será entregado a la persona que justifique ser su dueño.

ACADEMIAS Y SOCIEDADES

En la Casa de Galicia.

El Ilustrado sacerdote Sr. Benito Urujo Toranzo inauguró ayer. Abiertamente sobre “El terremoto de la costa” la serie de conferencias que han de celebrarse en la Casa de Galicia.

Poco de relieve el Sr. Urujo los notifica varias que, no sólo para Galicia y Asturias, sino para España entera, representando el progreso de la Península.

44. Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJ.M.

VIDA ESCENICA

Esta semana de la República...

Estafeta taurina.

La de las Americas...

Retiros obreros

El Congreso Internacional...

La Gaceta

Contiene las siguientes...

Polémica del mesurado

El editor se da un hombre...

Nuestra detención en Mombasa no duró mucho; al día siguiente fuimos enviados a la estación y salimos de Mombasa con dirección a Nairobi. En cada departamento había entre 6 cinco prisioneros bajo la guardia de un legionario de frontiersmen, con el fusil cargado. Una vez llegados a Nairobi, fuimos llevados a la prisión con escolta armada. Allí nos esperó otra sorpresa: en la cárcel nos metieron juntos con criminales indígenas, de los cuales algunos estaban condenados a veinte y treinta años de prisión. Nuestras celdas eran un tablado de madera; ni ruego de facilitarlas mantas y almohadas fué rechazado. Tengo que añadir que Nairobi está a una altura de 5.000 pies sobre el nivel del mar, y que por las noches hace allí mucho frío en comparación con la temperatura tropical de Mombasa.

El día antes de entrar yo con mis compañeros en la celda de la cárcel había todavía prisioneros indígenas en ella; si cualquiera se había limpiado, á pesar de que estaba el suelo lleno de inmundicias.

Como último detalle digno de mención, puedo añadir que en la prisión de indígenas se había internado también á una señora alemana, con carácter de prisionera de guerra.

INDUSTRIAS Y AGRICULTURA

LA OPINIÓN INGLESA CONTRA ALEMANIA

Por muy grande que sea la culpa de Sir Grey y de su colega de ministerio en la presente guerra, ésta no habría llegado á estallar sin el concurso de toda la nación inglesa; porque Inglaterra no se gobierna, como la tiránica Rusia, por medio de un régimen absoluto. Muy al contrario, Inglaterra es un país eminentemente constitucional; más aún, un país que goza de amplia libertad para expresar el pensamiento, sea con la palabra ó con la pluma.

Ahora bien, ¿cómo están los hombres que han protestado en la Gran Bretaña contra esta guerra? ¿Dónde los que se hayan manifestado adversarios de esta alianza que sea un país libre y de refinada cultura con la bárbara y deploable Rusia, bárbara repetimos, á pesar de sus grandes poetas y escritores? No era fácil prever, desde largo tiempo atrás, que «siempre tan poco hábiles nunca podría dar buenos frutos».

No sé si de consuelo que algunos, muy pocos, pero ilustres hombres de ciencia, á quienes Alemania admira, han unido sus voces para protestar enfáticamente contra la guerra. Pero ¿qué importancia tiene este grupo de profesores, en su mayoría de las Universidades de Cambridge y Oxford, en la opinión de toda la intelectual Inglesa? No son más que una insignificante minoría entre su propio pueblo.

Pídesen un poco la atención en la opinión que la Prensa, órganos libres de la opinión británica, ha adoptado en las presentes circunstancias. Una vez en el terreno de la fuerza (opina el Daily News),

ha de del corriente, el siguiente decreto:

"Artículo 1.º La declaración firmada en Londres de 25 de Febrero de 1909, relativa al derecho de la guerra marítima, será publicada durante la guerra actual, á reserva de las adiciones y modificaciones siguientes:

I

Son consideradas contrabando absoluto los objetos siguientes:

- 1.º Las armas de todas clases, incluyendo las de casa, y las piezas sueltas de las mismas.
- 2.º Los proyectiles, cubiertas de cartuchos y cartuchos de todas clases y sus piezas sueltas características.
- 3.º Las pólvoras y los explosivos especialmente afectos á la guerra.
- 4.º El ácido sulfúrico.
- 5.º Las cureñas, arcas, aviones, furgones, herrería de campaña y sus piezas sueltas características.
- 6.º Los telégrafos y sus piezas sueltas características.
- 7.º Los efectos de vestuario y equipos militares característicos.
- 8.º Los animales de silla, tiro y carga utilizables en la guerra.
- 9.º Las armas militares característicos de todas clases.
10. El material de campamento y las piezas sueltas características.
11. Las planchas de blindaje.
12. La hematita de hierro en mineral y lingotes.
13. Las piritas de hierro.
14. El mineral de níquel y el níquel.
15. El ferrocromo y el mineral de cromó.
16. El cobre en bruto.
17. El plomo en lingotes, planchas ó tubos.
18. El aluminio.
19. El silicato de hierro.
20. Los alambres de puntas, así como los instrumentos que sirven para fijarlos ó montarlos.
21. Los navíos y embarcaciones de guerra y las piezas sueltas, tan características que no pueden ser empleadas sino en navíos de guerra.
22. Los aeroplanos, dirigibles, globos y todo aparato de aviación, así como las piezas sueltas, características y los accesorios, objetos y materiales característicos que puedan servir á la aeronautica ó á la aviación.
23. Los vehículos automóviles de todas clases y las piezas sueltas de los mismos.
24. Los neumáticos; el caucho.
25. Los aceites minerales y las cureñas para motores, excepto los aceites lubricantes.
26. Los instrumentos y aparatos destinados exclusivamente á la fabricación de municiones de guerra ó á la fabricación y reparación de las armas y el material militar terrestre y naval.

II

Son consideradas contrabando condicional:

- 1.º Los víveres.
- 2.º Los forrajes y granos idénticos para alimentar á los animales.
- 3.º Las prendas de vestir, los tejidos que se emplean en ellas, el calzado idéntico para usos militares.

ULTIMA HORA

SERVICIO TELEGRÁFICO COMUNICADO OFICIAL DE RUSIA

PARIS 14.

En la Frasia oriental, los rusos progresan.

En dirección á Cracovia, los rusos han pasado el río Scharniow y ocuparon Karnot en la Galitzia.

INTERESES Y PRISIONEROS

PARIS 14.

El embajador de España en Berlín ha sido asegurado de los intereses de los franceses, y ha sido autorizado para visitar los depósitos de prisioneros de guerra en toda Alemania.

El ministro de la Guerra francés, en reciprocidad, ha autorizado al embajador de los Estados Unidos para visitar todos los depósitos de prisioneros alemanes en Francia.

CONGRAGACIÓN EPISCOPAL

El próximo día 22 será coronado Obispo el alce de Ciudad Real, Príncipe de los Ordenes Militares, ilustrísimo señor Duque de Istoria.

La coronación tendrá lugar en la iglesia del Buen Pastor, y la hará el Núncio, monseñor Ragonetti.

Apariciará al nuevo Prelado el duque del Infantado, presidente del Consejo de los Ordenes Militares.

Notas de sociedad

Se trata muy mejorada de un entusiasmo en la vivienda, recuerda á Pico sus pensamientos y le apostrofa por su intensa conducta, pero él niega que sea cierto nada de lo que le culpan, y Salud ofrece un ataque epiléptico, del que muere en la escena.

Aun cuando el espectáculo, como se vé, no puede ser más perfecto. Falla la oportuna á presentar la sencilla producción de Fernández Shaw para recoger en el postigón no la variedad de sentimientos del pueblo andaluz.

DE LA CASA REAL

CACERIA REGIA

A las diez y media de la mañana de ayer salió S. M. el Rey en automóvil con dirección á la finca El Rincón para asistir á la escuela organizada allí en su honor.

En el saloneo anterior del Monarca marchaban también el Infante Don Alfonso, el marqués de Viana y el conde de Moreda.

Su Majestad fué recibido á la entrada de la citada finca por la marquesa de Marnano, el duque de Santofía, los condes de El Rincón y amerosos invitados.

En la casita se robaron numerosas piezas representando al Monarca á Madrid y a Andalucía.

LA INFANTA DOÑA ISABEL

Ayer por la mañana estuvo en el Real Alcázar la Infanta Doña Isabel, visitando á Su Majestad.

Después trasladóse á un palacio de la calle de Quintana, donde está á su mesa á la Reina Doña María Cristina y la Princesa Doña Beatriz.

Por la tarde marchó Doña Isabel á El Pardo, donde está en unión de varias ilustres personas.

INFANTES QUE LLEGAN

Probablemente mañana llegará á Madrid el infante Don Fernando y su esposa la duquesa de Talavera de la Reina.

DE TEATROS

EN LA BARBENA

"La vida breve", drama lirico en dos actos y cuatro cuadros, original de los señores Carlos Fernández Shaw, la música de Manuel de Falla.

Confesamos que al empezar á escribir estas líneas, aún nos dura la impresión causada por las múltiples y contrarias emociones que nos hizo sentir la música inspirada de La vida breve, cuyos acentos son energicos y vibrantes á veces, á veces plácidos y suaves y otras de una sublimidad arrebatadora.

Manuel de Falla imprimió su partitura en un ambiente tan puramente español y tan altamente español, que sin que nos apercibamos de él, nos creamos transportados á Granada; en cuyo capullo puso el comienzo en que se desarrolla el drama.

Allí, en la ciudad del degredado Boudú, y en el clásico barrio de Albalein, vive la abuela (señorita Yellache) en compañía de su nieta Salud (señora Vela), su hermano el tío Salvador (Sr. Menau) y de otros varios parientes, todos jóvenes y viejos.

Salud, la inocente chavallita, que padeció una afección cardíaca, está levemente enamorada de Pico (Sr. López, R.), quien la prometió después su esposa, lo que no le hizo olvidar para que olvidando sus juramentos, le abandona por casarse con Carmela (señorita Bazo), muchacha cuya posición corresponde á la del olvidado grandino.

Entrada Salud de la traidora, corre á casa de Pico y llega en el preciso momento en que con gran jolgorio se celebra la boda del perjurio y Carmela.

Salud, acompañada del tío Salvador, penetra en la vivienda, recuerda á Pico sus juramentos y le apostrofa por su intensa conducta, pero él niega que sea cierto nada de lo que le culpan, y Salud ofrece un ataque epiléptico, del que muere en la escena.

ASAMBLA PARROQUIAL

Esta tarde, á las tres, celebrará su Asamblea en la Junta parroquial de los Santos Julios y Pastor, la Junta de Acción Católica.

He aquí el programa del acto:

- I. Veni creator.
- II. Memoria general de los trabajos, por D. Santiago Granizo.
- III. Discurso leído, de D. Antonio Cremadas Bernal. Algunas consideraciones sobre la Iglesia, en sus relaciones con la enseñanza.
- IV. Bone Pastor.
- V. Poesía al Santísimo Sacramento, por D. José Devolz.

De acuerdo que el Sr. Soría forme parte de la Comisión que está instruyendo el expediente para depurar cuentas responsabilidades puedan deducirse de los hechos denunciados.

El Sr. Díaz Agero da cuenta de la visita que le hizo días pasados una Comisión de médicos de la Beneficencia provincial, para pedir que con todo rigor se aclarasen los hechos que fueran objeto de censuras y acusaciones por parte de varios señores diputados.

EL DOCTOR OLAVIDE

La presidencia da cuenta á continuación del fallecimiento del doctor Olavide.

El Sr. Soría pide que se amortice la vacante, sino que se asienda al número uno de los médicos de guardia, acordándose que en esta sesión se redacte y presente una moción.

OTROS ASUNTOS

El Sr. Soría muestra poco satisfecho de un oficio del gobernador civil, en que se contesta á las manifestaciones que él hizo durante la pasada sesión, sobre la conducta negligente del jefe de la Sección de Cuentas.

El Sr. Díaz Agero ofrece al Sr. Soría por esta denuncia en conocimiento del gobernador.

Dada cuenta á continuación de una moción de la presidencia, para que se reclame judicialmente del Monte de Piedad, el reintegro de las cartillas abiertas con posterioridad al 23 de Octubre de 1906, y cuyo pago ha sido decretado por el Consejo del Monte en 29 de Mayo de 1913.

LOS SOLARES DE SAN JUAN DE DIOS

Después de discutidos y aprobados varios acuerdos de las Comisiones de Beneficencia y provincial, se puso á discusión el asunto referente á la subrogación de derechos de los solares de San Juan de Dios, solicitada por el arrendatario.

La discusión duró casi dos horas, quedando pendiente la subrogación de derechos á favor de Clemente Díaz.

PROPOSICIONES

Se da cuenta de tres proposiciones que presenta el Sr. Soría.

Una pidiendo una subvención para el alumbramiento de aguas en el pueblo de Extremadura.

Otra solicitando la matrícula en el Centro de Enseñanza internacional, de un determinado número de asilados.

Otra sobre la reglamentación para el alojamiento interno en toda la provincia de Madrid de los niños del Hospicio.

PREGUNTAS Y PREGUNTAS

El Sr. Largo pregunta cómo están atendidas las asiladas del Asilo de las Mercedes, en el que hay 97 recogidas más que camas.

La distinguida y numerosa concurrencia que llenaba los salones salones de la Casa de Galicia, presidiendo con estímulos alabados la alocución y patriótico labor del ilustrado savadota.

El acto fué presidido por los Sres. Llaneros Rivas, Boto Reguero y Lomba, presidentes, vicepresidente y secretario, respectivamente, de la Casa de Galicia.

FUEGO A BORDO

Desde Port-Saïd dicen que, según cablegrama allí recibido, el magnífico transatlántico italiano Città di Salona, hilase á 900 millas de Catania, con gran fuego á bordo.

Salieron en su auxilio el torpedero Safo y el Valparaiso.

EN EL ATENEO

Con motivo de inaugurarse ayer en el Ateneo de Madrid el curso de 1914 á 1915, se reunió en su sesión de actos la sesión de apertura de los estudios, en la cual leyó un trabajo acerca del tema "La crisis de nuestra civilización", el ex ministro señor marqués de Figueroa.

Repetidos votos, durante su discurso, así el actor marqués las manifestaciones de aprobación del numeroso auditorio que le escuchaba, y que al final le rindió nutridos aplausos.

"GACETA"

MINISTERIO DE LA GUERRA.—Real orden disponiendo se devuelvan á los individuos que se mencionan las cantidades que se indican, las cuales ingresaron para reducir el tiempo de servicio en filas.

INSTRUCCIÓN PÚBLICA Y BELLAS ARTES.—Real orden desestimando lo solicitado por don Antonio Valiente Laguna, Jofa María Vázquez Arce y doña Antonia María García, maestras de las escuelas referidas, reclamando contra la Real orden de 1.º de Agosto último, que anuló sus sueldos á 5.000 pesetas.

Otra ídem ídem por D. Manuel Gil Domínguez y otros, maestros de Madrid, así citando mejora de puesto en el escalafón.

Otra resolviendo instancia del maestro D. Gonzalo Pans García, interesado en la colocación en el escalafón, con arreglo al tiempo de servicios reconocidos por Real orden de 11 de Junio último, delante de D. José López Rodríguez, y que se anule el ascenso á 2.900 pesetas del referido maestro.

Otra disponiendo que D. Antonio Sánchez Viledo cese en el cargo de profesor especial intrínseco de Taquígrafía y Memoria gráfica de la Escuela Superior de Comercio de Alicante.

Otra resolviendo instancia de varios directores propietarios de Colegios privados de segunda enseñanza, incorporados á los respectivos Institutos, en solicitud de que se modifique la Real orden de 11 de Septiembre último, que exige que el Director y varios profesores de los referidos Colegios privados presenten el título académico correspondiente y se hallen adscritos al Colegio de Doctores y Licenciados del distrito universitario.

Otra disponiendo se continúen á cargo de los señores de profesiones numeradas de las Escuelas Normales de Maestros de Alumnos, Almería, Cáceres, Cádiz, Ciudad Real, Guadalajara, Orense, Sevilla, Soria y Zamora, y de Madrid de León, Alicante, Orense, Logroño y Borja.

CHRONIQUE MUSICALE

MANUEL DE FALLA

L'OPÉRA-COMIQUE : « la Vie brève » (« la Vida breve »), drame lyrique en deux actes et quatre tableaux, poème de Carlos Fernández Shaw, adaptation de Paul Milliet, musique de M. Manuel de Falla; « l'Amour sorcier » (« el Amor brujo »), scène gitane de l'Andalousie, ballet en un acte, de G. Martínez Sierra, musique de M. Manuel de Falla; « les Tréteaux de maître Pierre » (« el Retablo de maese Pedro »), adaptation musicale et scénique d'un épisode de « l'Ingénieux cavalier don Quichotte de la Manche », de Miguel de Cervantes, version française de G.-J. Aubry, poème et musique de M. Manuel de Falla.

L'Opéra-Comique vient de donner un spectacle de musique et de danse espagnoles qui prend davantage sur nos sens que sur notre esprit. C'est d'une illusion brûlante, directe et qui agit à la manière d'un alcool. On y gagne l'ivresse et la fièvre. Dans une surexcitation morbide, on croit voir la vieille Andalousie à travers un feu de bengale rouge. Des images intenses, sommaires et contradictoires, se heurtent ainsi qu'en un rêve rapide. On sort de la fête épuisé comme d'un surmenage nerveux. Longtemps on garde le souvenir des rythmes bruyants et obstinés, des chants aigus, des mélodies barbares, des jeux lascifs.

Le programme est fait uniquement des œuvres de M. Manuel de Falla. Le musicien est digne d'un tel hommage rendu à un étranger par le théâtre national de l'Opéra-Comique. Il mérite les grâces qu'il en reçoit et n'a que trop de quoi se faire considérer. Il tient en son temps le premier poste dans la musique espagnole. L'admirable artiste qu'était Felipe Pedrell, encore peu connu à la foule française, s'est éteint il y a six ans. Il avait formé trois disciples qui sont devenus plus célèbres que leur maître : Albeniz, Granados et M. Manuel de Falla. Les deux premiers sont morts, comme on sait. Le plus jeune, M. Manuel de Falla, ne vit que pour propager l'essence précieuse de la doctrine pedrellienne et la maintenir dans sa pureté. « C'est aux leçons de Pedrell, a écrit M. de Falla, et à la puissante stimulation exercée sur moi par ses œuvres que je dois ma voie artistique et cette initiation indispensable à tout apprenti de bonne volonté et de noble intention. »

Les trois œuvres de M. de Falla représentées

sur la scène de la salle Favart nous font entrer dans le secret du musicien espagnol et nous donnent les plus vives lumières sur son cas. Nous voici pleinement informés des transformations que son travail subit avec le cours des années. Nous suivons l'évolution de sa pensée et, à chaque étape, prenons une confiance plus ferme en son talent. Ces trois œuvres si caractéristiques de ses manières successives composent pour ainsi dire trois portraits de M. de Falla par lui-même aux trois époques décisives de sa vie : la jeunesse, l'adolescence et la maturité.

La *Vie brève*, qui date de 1905, a été créée à l'Opéra-Comique, le 6 janvier 1914, sous la direction de MM. Gheusi et Isola. C'est un drame vériste, à la façon de *Cavalleria rusticana* et de la *Navarraise*. L'auteur du livret, M. Carlos Fernandez Shaw, avait déjà écrit pour Albeniz le scénario en deux actes de *Pepita Jimenez*.

L'action de la *Vie brève* se déroule chez les gitanes dans l'Albaicin de Grenade. La pauvre gitane Salud attend son amant Paco, riche et élégant Grenadin, dont elle est passionnément éprise. Qu'il est en retard, ce soir! Le voici enfin. Au cours de l'entretien amoureux, Paco jure à la gitane Salud qu'il n'aime qu'elle seule. Mais l'oncle Sarvaor veut tuer le galant. En effet, le lendemain, Paco doit épouser une riche héritière de sa caste. La grand-mère arrête le bras de Sarvaor et pleure sur le sort de Salud. Quelques heures plus tard, Salud, inquiète, est descendue jusqu'à la demeure de Paco. A travers les grilles du patio, elle assiste, torturée, aux noces de Paco et de Carmela. Elle entre, en compagnie de son oncle Sarvaor, dans la maison en fête et crie aux assistants la trahison dont elle est victime. Paco menace de la chasser. Salud elle-même, ne cessant de clamer, en leitmotiv, cette plainte mélancolique assez surprenante : « Malheur à qui naît enclume, au lieu d'être né marteau. » Sans doute, est-ce là une traduction textuelle du manuscrit de M. Carlos Fernandez Shaw. Il semble pourtant que Paul Milliet eût pu en faire une version mieux adaptée à notre goût et qui prêtât moins à l'ironie.

M. Manuel de Falla en écrivant la *Vie brève* était encore imprégné d'influences diverses, alors à la mode. Le chœur du début fait songer à la forêt du premier acte de *Pelléas*. Plus loin, l'agitato est assez semblable à un passage du troisième acte de *Werther*, et les triolets ont un faux air des Filles du Rhin. Le duo d'amour est d'allure très italienne. Tour à tour, *Tristan*, la *Walkyrie*, *Hérodiade* même, nous parviennent par bouffées de sonorités non équivoques. Et au début du deuxième acte, l'*Andalusa* est scandée par les accords familiers du *Capriccio spagnolo* de Rimsky-Korsakof. De plus, M. Ma-

nuel de Falla est encore assujéti aux vieilles règles. Il construit classiquement certaines pages et s'attarde aux modulations complaisantes. Il n'est pas encore maître de ses moyens.

Mais déjà, sous l'écheveau d'imitations insensibles, se dessine cette chose si rare au théâtre lyrique : une personnalité naissante. Tout le second tableau de la *Vie brève* est une vision pittoresque de Grenade, d'une couleur pénétrante. Les motifs des chants et des danses populaires pris et traités dans leurs figures natales nous révèlent le folkloriste passionné qu'est M. de Falla. Le soir et l'aube sur Grenade sont décrits par un paysagiste symphonique aussi raffiné que puissant. Les danses du second acte, si troublantes, si animées, annoncent le musicien du *Tricorne* et de l'*Amour sorcier*. Les battements du cœur de Salud, l'envol d'un oiseau sont dépeints à l'orchestre avec des moyens sobres, légers, délicatement évocateurs. M. de Falla nous entraîne peu à peu dans un monde de sensations neuves.

Avec l'*Amour sorcier*, M. de Falla prend conscience de son destin. Il vient d'écrire le *Tricorne*, d'une fougue malicieuse, les *Sept chansons espagnoles* et les *Nuits dans les jardins d'Espagne*, où règnent le plaisir et la volupté. Il se moque de l'érudition pesante et se joue des doctrines éteintes. Il suit toujours le mouvement que la nature lui inspire. Il s'en tient à une sorte de simplicité rustique, barbare. Il met le feu aux traités de composition et d'harmonie, comme s'il s'agissait de romans de chevalerie. La passion l'emporte et non plus la théorie. Il dédaigne les musiques étrangères et ne garde de fidélité qu'à celle de sa patrie, dont il donne enfin la pleine image, avec un zèle inquiet et furieux à la fois.

Le scénario de l'*Amour sorcier* nous fait plonger dans le mystère de l'âme superstitieuse des gitanes. La belle Candelas a aimé un gitane féroce et jaloux. Le fâcheux est mort. Candelas, au printemps, a pris un nouveau galant, Carmelo. Mais chaque fois qu'elle veut étreindre Carmelo le spectre du mort s'interpose entre les amants. Comment chasser le fantôme? Et par quels sortilèges? Lucia, jeune amie de Candelas, s'en chargera. Par sa danse, elle séduit le revenant. L'infidèle n'obsédera plus Candelas qui pourra s'ébattre en toute liberté avec Carmelo.

Ce livret de M. G. Martínez Sierra, directeur de théâtre fort estimé en Espagne, donnerait à sourire à nos esprits. La musique brusque et dégagée, svelte et agile de M. de Falla grave durement dans notre mémoire la fable puérite. L'art ne met et ne retranche plus rien à ses grâces sauvages. Le compositeur renonce à un plan tonal, aux modulations, aux harmonies convenues. Chaque morceau se termine dans un ton qui paraît pris au hasard. L'accompagnement se fait sur des pédales naïvement tenaces. Aucune résolution. Les notes affolées

n'ont pas de lien entre elles. Elles grouillent sur les portées comme des gouttelettes d'argent vif. C'est contraire à tout notre système harmonique. Il n'importe. Il y a là une couleur, un rythme, un mouvement incomparables. La volonté inflexible du musicien nous a soumis.

Il ne s'agit plus de développer polyphoniquement un motif selon quelques recettes connues et également valables. Car plusieurs méthodes aussi vénérables les unes que les autres s'offrent au compositeur. C'est là qu'on mesure la vanité de la critique musicale scientifique. D'après quels édités juger? On peut adopter ou violer à son gré les codes en vigueur, pourvu qu'on ait de l'inspiration et de l'autorité. En matière de composition musicale, trop de lois différentes règlent les mêmes sujets. On a toute licence pour les enfreindre ou en augmenter le nombre. M. de Falla se défend de choisir entre les doctrines régnantes. Il a un système à lui qu'il élit en toute liberté d'humeur et dont la nouveauté surprend les pédants que, plus tard, elle enchantera.

La nature a fait présent au musicien de l'*Amour sorcier* d'un instinct lyrique admirable. C'est un créateur véritablement original et qui a sa grammaire d'art propre. Son cœur est plein des chants populaires fleuris du passé. Avec les rythmes ancestraux tant de fois gâchés, il a su combiner de saisissantes improvisations, à la fois modernes et essentielles à sa race. Le fameux *Cancionero popular español* de Felipe Pedrell n'a jamais plus ingénieusement aidé à l'inspiration d'un compositeur ibérique.

M. de Falla a le culte des chansons populaires anciennes très simples. Il a même un faible pour les plus vulgaires. Il se complait à leur canaillerie désuète. Il les ramasse aux sources misérables et oubliées du génie de sa nation. Il fait l'usage le plus subtil de ces biens dédaignés. Il en tire mille raretés. Et cela confère à sa personnalité je ne sais quelle audace intellectuelle. Ainsi Murillo a peint un mendiant s'épouillant, Velasquez ses nains et Goya a gravé les sorcières monstrueuses de ses *Caprices*.

Il y a peu de musique dans l'*Amour sorcier*. Tout juste ce qu'il en faut. Mais cette mince substance est mise en valeur avec tant de fierté provocante, de frénétique ardeur, de cruelle rigueur que les auditeurs les plus retenus se laissent aller à l'admiration. On y discerne pour ainsi dire les traces de l'âpre orgueil dont s'est toujours parée la pauvreté castillane.

L'introduction rapide nous restitue l'atmosphère mystérieuse de la grotte où se tiennent les gitanes. Aussitôt éclatent les perçants appels de trompettes qui décrivent les exigences du spectre jaloux. Après une sorte de seconde introduction pour la veillée des vannières gitanes et l'amorce de deux motifs fuse, sur une pédale de *do*, l'halefante *Chanson du cha-*

grin d'amour. Suit, sur pédales de *sol* et de *mi*, la *Danse de la frayeur*, d'une vie et d'une couleur prodigieuses. Les sortilèges se déploient en cercles magiques tracés par l'orchestre. Les cloches de minuit sonnent lugubrement, en accords de *ré* avec adjonction de *do* dièse puis de *sol* dièse pour finir par une appoggiature non résolue. Et c'est la *Danse du feu*, actuellement au répertoire de la plupart des pianistes. Le thème principal y est répété deux fois, sur un accompagnement où alternent le mode majeur et le mode mineur avant la conclusion brillante.

Les appels du spectre encadrent le court motif de la veillée des vannières entendu au début. La *Chanson du feu follet* enfin unilatérale est faite d'une formule de deux mesures sans cesse reprises sans aucune modulation. Les appels du spectre de nouveau crépitants précèdent une sorte de tango d'une mélancolie exquise et où se découvre toute la douleur amoureuse de Candelas. Le spectre glapit encore ses appels. Lucia séduit le fantôme sur la *Danse du jeu d'amour* qui ressemble par endroits à la *Chanson du feu follet*. Le revenant disparaît. Les clochettes cristallines du matin tintent gaiement. L'andantino de l'amour douloureux de Candelas termine la partition. M. de Falla ne craint pas de se répéter ni de faire songer aux immortelles danses du *Prince Igor*.

Comme pour le *Tricorne*, M. de Falla a réduit le nombre des instrumentistes pour l'*Amour sorcier*. Chaque instrument prend une valeur expressive intense. M. de Falla sait tirer de plus éclatants effets d'un petit que d'un grand orchestre. Il parle ainsi avec une franchise plus brutale et une plus tragique simplicité. Il n'emprisonne pas sa rêverie passionnée dans une langue savante et nombreuse. Sans aucune atténuation, il peint orchestralement d'un gros trait et d'une teinte vive. Chaque danse, chaque chanson, coupées comme au couteau de la musique voisine, se tortillent ainsi que des êtres hybrides et fantastiques, dans leur caractère modal particulier. Malgré son apparente improvisation, l'*Amour sorcier* semble une pièce de maîtrise complète.

Par les *Tréteaux de maître Pierre*, M. de Falla développe encore son originalité. Le musicien s'est adressé cette fois au grand écrivain national, Michel Cervantes. Il a relu, dans la seconde partie du véritable *Don Quichotte*, le chapitre XXV « où l'on rapporte l'aventure du braiment et la gracieuse histoire du joueur de marionnettes ainsi que la mémorable divination du singe devin » et le chapitre XXVI « où se continue la gracieuse aventure du joueur de marionnettes, avec d'autres choses fort bonnes en vérité ». Il y a trouvé la confirmation de sa doctrine esthétique.

J'imagine que M. de Falla a moins traité cet épisode, d'un sujet ressassé, pour sa valeur scénique que pour nous fournir l'explication de son art par un écrivain illustre. Au cours de

l'œuvre, don Quichotte interrompt la représentation des pupazzi pour crier au jeune bonimenteur. « Ah! de grâce, poursuis ton récit en ligne droite, n'y mêle pas de digressions inutiles... » Et maître Pierre ajoute : « Laisse-moi ces fioritures... que ton plain-chant se suive, sans que s'y mêlent ornements vides, contrepoints qui ne font que tout brouiller. » N'est-ce pas toute la démonstration des principes que M. de Falla entend appliquer dans ses ouvrages? D'ailleurs, pour les besoins de la cause, la version de M. G.-J. Aubry est légèrement arrangée. La traduction exacte de la réplique de maître Pierre est celle-ci : « Continue de chanter en plain-chant sans te mettre dans le contrepoint, car le fil casse par le menu. » Il n'est question nulle part « d'ornements vides, de contrepoints qui ne font que tout brouiller ».

Il vous souvient peut-être de ce passage de la seconde partie de *Don Quichotte*. Le Chevalier de la Triste Figure et Sancho Pança sont descendus dans une hôtellerie que don Quichotte prend, enfin pour une véritable hôtellerie et non plus pour un château. Après avoir entendu d'un bonhomme le récit du braiment de l'âne, don Quichotte voit arriver le montreur de marionnettes, maître Pierre, accompagné d'un gamin et d'un singe devin. Ce maître Pierre n'est que le galérien Ginés de Passamont qui, délivré par don Quichotte, n'a songé qu'à lapider son sauveur et à voler l'âne de Sancho. Ni don Quichotte, ni Sancho ne reconnaissent l'impudent personnage qui, de son côté, sait parfaitement à quels interlocuteurs il a affaire. Le singe devin n'a donc nulle peine à faire dévoiler par son maître le passé et l'identité de don Quichotte et de Sancho émerveillés.

Bientôt on dresse le théâtre de marionnettes « garni d'une infinité de petits cierges allumés qui le rendaient pompeux et resplendissant ». Don Quichotte et Sancho prennent place au premier rang. Le petit valet de maître Pierre, une baguette à la main pour désigner les personnages qui paraissent sur la scène, interprète et explique le drame de la *Délivrance de Mélisandre*.

La partition des *Tréteaux de maître Pierre*, est d'une trop grande importance, dans la musique présente, pour qu'on l'étudie légèrement. Après beaucoup d'art et d'étude, M. de Falla s'y élève à sa perfection personnelle. J'ai dit au début de cette chronique que M. de Falla s'est, pour ainsi dire, peint lui-même, à des périodes variées de sa carrière, dans les trois œuvres représentées par l'Opéra-Comique. Dans les *Tréteaux de maître Pierre*, il s'est révélé dans son vif. Son dernier portrait par lui-même paraît le plus osé, sur ce fond de paysage ancien, stérile et torride. La confession lyrique devient de plus en plus suggestive et originale. On me permettra d'examiner sans précipitation cette œuvre dans le prochain feuilleton musical.

HENRY MALHERBE.

Legado Carlos Fernandez Shaw. Biblioteca. FJM.

DESDE PARIS

(DE NUESTRO REDACTOR)

La ópera de Falla.

Con solicitud muy digna de ser alabada, el teatro de la Ópera Cómica ha acogido una ópera de un compositor español, pudiendo asegurarse que á estas horas, en este teatro, no estarán arrepentidos á su bienhechora amabilidad, pues el compositor ha correspondido, proporcionando un caluroso éxito á los artistas y unas horas de complacencia al público.

No es tarea muy fácil conseguir que en Francia, es decir, en París, atiendan á los que nacieron fuera del país. Hay aquí exagerado proteccionismo, que no puede romperse más que imponiéndose por el genio. No me llevarán mi entusiasmo y mi admiración hacia Falla hasta asegurar que este es su caso. No. Falla es un joven músico que ha triunfado ayer y del que puede esperarse aun mucho, pues no es aventurado predecir que quien así comienza por el camino duro, aunque glorioso, del arte, ha de proporcionar á éste días esplendorosos.

Falla, entrando en el teatro francés por la puerta de la Ópera Cómica, señala una fecha memorable, y afirma lo que venimos señalando en estos últimos tiempos: que la redención de España y su colocación en el rango general de las naciones ha de venir, precisamente, por los artistas y por sus manifestaciones.

Este joven músico—creo que lo es, pues así lo pregonan unos retratos suyos que he visto publicados—goza ya de estimación en el mundo musical de París. En España es, quizás, menos conocido que aquí. ¡Es el ambiente de ahí tan estrecho que apenas si queda sitio para los que de continuo bullen y se agitan en él! Luchando y trabajando lleva en París varios años, procurando continuar, en cierto modo, la herencia artística de aquel gran músico, castizamente español, que se llamó Albéniz.

Al estrenar ahora *La vida breve* en la Ópera Cómica ha conseguido lo que á muchos cuesta largos años, quizás para no alcanzarlo. Ha sido aplaudido, celebrado, y su nombre suena desde hoy como cosa conocida y meritisima. ¿Es trabajador? ¿Es perezoso? ¿Se dormirá en sus laureles ó seguirá produciendo y aspirando cada vez á más y á afirmar su personalidad? Lo ignoro. No conozco á Falla. Aquí, en París, poca gente me ha hablado de él. Creo que es amigo de mi querido compañero *Angel Guerra*, y éste no me refirió nunca nada del compositor español. Mi impresión sobre él es, sencillamente, la de un espectador sincero y la de un informador verídico. La obra de Falla, que acabo de ver en la Ópera Cómica, me ha gustado mucho.

Como digo, el éxito de *La vida breve* fue definitivo, y el público demostró su complacencia y agrado durante toda la representación, atraído primero por la sinceridad del ambiente y dominado después por la meritisima labor del músico.

A mi juicio, la compenetración de la música con la poesía ha sido realizada por Falla de una manera tan absoluta y tan completa, que cualquiera otro autor que hubiera intentado realizar labor distinta, su fracaso sería evidente. Falla ha triunfado, porque ha escrito la partitura sintiendo lo que quiere expresar, y como es natural, visto el resultado, consiguiéndolo. Obra de pasión y de fiereza, no vemos en ella, ni por un momento, el menor desmayo, y sus valientes notas recorren los sentimientos humanos que movilizan la acción. ¡Es tan frecuente encontrar en estos modernos tiempos, en que los compositores andan tan despistados, ridículos alardes de fantasía, rebuscados efectos completamente huecos y otras zarandajas que sólo sirven para encubrir la falta de recursos melódicos! Falla ha conducido su inspiración por el camino lógico de la verdad, ha escrito sincera y honradamente su música, pensando que el amor, los celos, la alegría y el terror deben describirse como él lo ha hecho ¡y ha acertado!

El ambiente poético que flota en todo el primer acto de *La vida breve* no podía pasar inadvertido para él, y de este modo le vemos tierno y sentimental, alegre y amando la vida, para conseguir una manifestación externa, que es la realidad misma, expresada por el sonido.

Viene en el segundo acto la tragedia, surge el conflicto; los personajes son seres humanos que, como todos, están sujetos á pasiones, y entonces lo sentimental tiene que trocarse en fiero, en terrorífico, en doloroso. La musa de Falla explota con sin par energía, y en la orquesta rugen los instrumentos, sirviendo así al conflicto que se produce en el escenario. ¿Lo ven ustedes? Falla no se ha enamorado de ningún trozo de su música y ha querido imponerlo en la obra, aunque no fuese del todo apropiado. Este es un gran mérito que no todos tienen. ¡Cuántos compositores de los modernos creen que bien puede sacrificarse la unidad musical, con tal de conseguir un efecto de galería!

Su técnica es sencilla, pero admirable, produciendo la impresión de que el joven músico posee el dominio absoluto de su *metier*. Nada se le escapa ni se le oculta, viéndosele acudir seguro á los efectos, allí donde deben producirse; pero despreciándolos por innecesarios, cuando efectivamente lo son. ¡Oh, Puccini: por esta vez, un joven compositor español se ha escapado á tu influencia!

Creo que en el Real se ha de hacer en la

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

TRIUNFO DE UN ESPAÑOL

El estreno de «La vida breve»

PARIS. Anoche, ante un público selecto se efectuó en la Opera Cómica la repetición general de la ópera en un acto *La vida breve*, letra del malogrado Carlos Fernández Shaw, traducción de Paul Milliet, y música del joven e ilustre compositor español Manuel de Falla.

Ha sido el éxito obtenido en París por *La vida breve* más resonante y más entusiasta que el que obtuvo en la primavera última al estrenarse en Niza.

Honor grande, pocas veces dispensado á extranjeros, si no son los maestros más reputados del mundo, es estrenar en la Opera Cómica de París. Y ese honor se ha dispensado á Falla, con justicia.

Albert Carré, el que hoy cesa en la dirección de la Opera Cómica, y que conocía los grandes méritos artísticos de *La vida breve*, no ha querido despedirse del teatro de sus éxitos sin que se estrenase la ópera de Falla, que juzgaba una obra de méritos extraordinarios.

Sus augurios se han realizado.

El público selecto que asistió anoche á la repetición general de *La vida breve* ha aplaudido con caluroso entusiasmo la obra de Manuel Falla, proclamando los talentos singulares del ilustre músico español.

Los periódicos hacen grandes elogios de la partitura de *La vida breve*.

Las decoraciones han sido dirigidas por el insigne pintor Ignacio de Zuloaga.

**ESTE DIARIO
NO PERTENECE
AL "TRUST"**

DESDE PARIS

Falla, en la Opera Cómica

PARIS Y MARZO. (De nuestro redactor-corresponsal.)—Sería más justo titular "Falla y "la Argentina" en la Opera Cómica", pues el triunfo ha sido de los dos. Pero un título debe sugerir la actualidad, y hoy la actualidad de París es Falla, mientras "la Argentina" es ya de París y del Mundo, y está, sin prodigarse, en todas partes: en el teatro de los Campos Elíseos, en la sala Pleyel, en los cinco a siete polítoliterarios de "Le Journal", donde bailó ayer ante el Gobierno, la diplomacia y el Parlamento... Ahora está en la Opera Cómica, donde ha llevado a Falla a remolque de sus castañuelas.

Falla, con sus violetas y su sonrisa, parecía una estampa de primera comunión, en donde Antonia, el ángel de la guarda, le tendía un ala protectora. A los que le felicitábamos en español, el maestro nos decía un "merci" de Berlitz, mientras respondía con un "se agradece" a los que le abrazaban con un "bravó, maître". Para pasar de Falla a "la Argentina", se necesitaba media hora de juego de codos y perdones.

El telón del teatro se había alzado para la "repetition generale" a esa hora en que en Madrid se citan los amigos en el "bar" para decidir la comida. A la una y media, la sala del segundo teatro oficial francés estaba repleta. En el palco del Presidente de la República, el embajador de España, con sus secretarios; Zuloaga, Picasso, Ricardo Viñes y dos Marias: una camino de la celebridad—María d'Albaicin, la gitana parisina—y la otra ya de vuelta: María Barrientos. En butacas, toda la crítica musical y dramática, y esas gentes vagas que componen "el todo París".

Los dos actos de "La vida breve", escuchados con gran atención, eran luego comentados diversamente en esos temibles pasillos de ensayo general. Pero el público aplaudió mucho, no tanto, sin embargo, como en "El amor brujo", conocido ya aquí, que fué el éxito de la tarde. "La Argentina" tuvo que repetir "la danza del fuego" y saludar doce veces al alzarse el telón al final. La gente quería aclamar a la bailarina y al músico juntos; pero se conformó con la danzadera, que buscaba inútilmente a Falla entre las bambalinas y volvía a la rampa como a excusarse de su soledad. En lo único que el maestro ha defraudado a París ha sido en no salir a recoger los aplausos.

"El retablo de Maese Pedro", puesto en escena por Zuloaga, interesó al público, sin entusiasmarlo como "El amor brujo". Las siluetas de Don Quijote y Sancho, muy bien logradas; pero la música, menos colorida, menos española y "más difícil", no suscitó los aplausos que en realidad merece. La crítica le hará mañana su lugar.

En suma: una jornada triunfal para España; para "la Argentina", la inteligente artista, cuya ascensión lenta y difícil ha tenido esta tarde la consagración definitiva, y para Falla, que, sin ser una revelación para el público francés, necesitaba este entorchado oficial para incorporarse definitivamente al escogido grupo de los grandes músicos contemporáneos a quienes París rinde fervoroso culto.

Fernando ORTIZ ECHAGÜE

(Prohibida la reproducción.)

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

DESDE PARIS

(DE NUESTRO REDACTOR)

La ópera de Falla.

Con solicitud muy digna de ser alabada, el teatro de la Opera Cómica ha acogido una ópera de un compositor español, pudiendo asegurarse que á estas horas, en este teatro, no estarán arrepentidos á su bienhechora amabilidad, pues el compositor ha correspondido, proporcionando un caluroso éxito á los artistas y unas horas de complacencia al público.

No es tarea muy fácil conseguir que en Francia, es decir, en París, atiendan á los que nacieron fuera del país. Hay aquí exagerado proteccionismo, que no puede romperse más que imponiéndose por el genio. No me llevarán mi entusiasmo y mi admiración hacia Falla hasta asegurar que este es su caso. No. Falla es un joven músico que ha triunfado ayer y del que puede esperarse aún mucho, y pues no es aventurado predecir que quien así comienza por el camino duro, aunque glorioso, del arte, ha de proporcionar á éste días esplendorosos.

Falla, entrando en el teatro francés por la puerta de la Opera Cómica, señala una fecha memorable, y afirma lo que venimos señalando en estos últimos tiempos: que la redención de España y su colocación en el rango general de las naciones ha de venir, precisamente, por los artistas y por sus manifestaciones.

Este joven músico—creo que lo es, pues así lo pregonan unos retratos suyos que he visto publicados—goza ya de estimación en el mundo musical de París. En España es, quizás, menos conocido que aquí. ¡Es el ambiente de ahí tan estrecho que apenas si queda sitio para los que de continuo bullen y se agitan en él! Luchando y trabajando lleva en París varios años, procurando continuar, en cierto modo, la herencia artística de aquel gran músico, castizamente español, que se llamó Albéniz.

Al estrenar ahora *La vida breve* en la Opera Cómica ha conseguido lo que á muchos cuesta largos años, quizás para no alcanzarlo. Ha sido aplaudido, celebrado, y su nombre suena desde hoy como cosa conocida y meritísima. ¿Es trabajador? ¿Es perezoso? ¿Se dormirá en sus laureles ó seguirá produciendo y aspirando cada vez á más y á afirmar su personalidad? Lo ignoro. No conozco á Falla. Aquí, en París, poca gente me ha hablado de él. Creo que es amigo de mi querido compañero *Angel Guerra*, y éste no me refirió nunca nada del compositor español. Mi impresión sobre él es, sencillamente, la de un espectador sincero y la de un acobardado verídico. La obra de Falla, que acabo de ver en la Opera Cómica, me ha gustado mucho.

*

Como digo, el éxito de *La vida breve* fue definitivo, y el público demostró su complacencia, y agrado durante toda la representación, atraído primero por la sinceridad del ambiente y dominado después por la meritísima labor del músico.

A mi juicio, la compenetración de la música con la poesía ha sido realizada por Falla de una manera tan absoluta y tan completa, que cualquiera otro autor que hubiera intentado realizar labor distinta, su fracaso sería evidente. Falla ha triunfado, porque ha escrito la partitura sintiendo lo que quiere expresar, y como es natural, visto el resultado, consiguiendo. Es obra de pasión y de fiereza, no vemos en ella, ni por un momento, el menor desmayo, y sus valientes notas recorren los sentimientos humanos que movilizan la acción. ¡Es tan frecuente encontrar en éstos modernos tiempos, en que los compositores andan tan despistados, ridículos alardes de fantasía, rebuscados efectos completamente huecos y otras zarandajas que sólo sirven para encubrir la falta de recursos melódicos! Falla ha conducido su inspiración por el camino lógico de la verdad, ha escrito sincera y honradamente su música, pensando que el amor, los celos, la alegría y el terror deben describirse como él lo ha hecho ¡y ha acertado!

El ambiente poético que flota en todo el primer acto de *La vida breve* no podía pasar inadvertido para él, y de este modo le vemos tierno y sentimental, alegre y amando la vida, para conseguir una manifestación externa, que es la realidad misma, expresada por el sonido.

Viene en el segundo acto la tragedia; surge el conflicto; los personajes son seres humanos que, como todos, están sujetos á pasiones, y entonces lo sentimental tiene que trocarse en fiero, en terrorífico, en doloroso. La musa de Falla explota con sin par energía, y en la orquesta rugen los instrumentos, sirviendo así al conflicto que se produce en el escenario. ¿Lo ven ustedes? Falla no se ha enamorado de ningún trozo de su música y ha querido imponerlo en la obra, aunque no fuese del todo apropiado. Este es un gran mérito que no todos tienen. ¡Cuántos compositores de los modernos creen que bien puede sacrificarse la unidad musical, con tal de conseguir un efecto de galería!

Su técnica es sencilla, pero admirable, produciendo la impresión de que el joven músico posee el dominio absoluto de su *metier*. Nada se le escapa ni se le oculta, viéndosele acudir seguro á los efectos, allí donde deben producirse; pero despreciándolos por innecesarios, cuando efectivamente lo son. ¡Oh, Puccini: por esta vez, un joven compositor español se ha escapado á tu influencia!

*

Creo que en el Real se ha de hacer en la

Les Premières

OPÉRA-COMIQUE. — *La Vie brève*, drame lyrique en deux actes et quatre tableaux, en poème de Carlos Fernandez-Shaw, adaptation de Paul Milliet, musique de M. Manuel de Falla. — *L'Amour sorcier*, ballet-pantomime en un acte, de M. G. Martinez Sierra, musique de M. Manuel de Falla. — *Les Tréteaux de Maître Pierre*, en un acte, tiré d'un épisode de *Don Quijotte*, version française de G.-J. Aubry, poème et musique de M. Manuel de Falla.

Le spectacle tout entier appartient à l'Espagne, à M. de Falla. Ne nous en plaignons pas; M. de Falla est un maître. Espagnol, il a étudié dans son pays sous la direction de Pedrell et d'Albeniz; puis il est venu demander à Paris, à la Schola cantorum, la consécration de son art. Mais il a su garder sa personnalité. L'Espagne qu'il nous montre dans les trois partitions que vient de représenter l'Opéra-Comique n'est point cette Espagne de convention, crépitante de castagnettes, tintinnabulante de sonnailles, bariolée de manteaux rouges ou bleus et fanfreluchée de dorures pour toréadors de gala. Non, c'est une Espagne triste ou tendre, passionnée ou joyeuse, palpitante ou ironique, selon les péripéties du drame auquel elle est mêlée ou de la comédie qu'elle vit.

** 1928

Nous connaissons déjà *La Vie brève*, qui avait été donnée en 1914 sous la direction de M. Albert Carré. L'action se passe à Grenade. Le mur d'une forge est illuminé par les reflets du feu. En face se dresse la maison que la belle gitane Salud habite avec sa grand'mère. Salud aime Paco, un jeune et riche Andalou qui n'est pas de sa caste; en vain l'oncle Sarvaor n'a pas confiance en la franchise du soupirant; la grand'mère répand l'heureuse nouvelle des amours de Salud parmi les commères qui circulent sur la place. Hélas! Paco — le vieil oncle l'avait bien pressenti — va épouser le lendemain Carmela, une jeune fille de son rang et de fortune rondelette. Et voici la fête des fiançailles; les patios éclatent joyeux dans le patio éclatant de lumières. Les guitares, les chansons, les danses donnent une couleur tout à fait réaliste à cette scène. Salud apparaît; elle regarde, elle voit que Paco n'est plus

à elle. Elle veut qu'il lui accorde un entretien, qu'il meure avec elle ou qu'il la tue, car elle ne peut pas vivre sans lui; elle chante pour que Paco sache bien qu'elle est là. Vains efforts. Elle s'introduit parmi les invités; elle raconte la trahison de Paco, qui est atterré; et, tuée par la douleur, elle tombe raide morte aux pieds de sa vieille grand'mère. C'est la vie brève!

C'est aussi la vie frémissante dans la musique qu'il faut louer dans cette partition, attachante au suprême degré par l'atmosphère locale qui s'en dégage avec une émouvante simplicité, par la chaleur et la couleur de son orchestration, par sa clarté évocatrice. Des bois et des cordes vocatrics dans les deux actes; mais des plaintes et des sanglots chantent aussi, traduits par les cuivres au second acte. La scène dans laquelle Salud aperçoit du dehors la fête du mariage de celui qu'elle aime est poignante; et pour se faire entendre, la gitane gémit sa douleur sur le chant de forgerons du premier acte, symbole de l'existence tranquille, du calme familial et qui maintenant clame la douleur. C'est par des trouvailles de ce genre que se recommande la partition de M. de Falla: partout s'y avère un remarquable sens du théâtre.

M. Albert Wolff a conduit cette partition avec cette intelligence et cette souplesse dont il détient le secret. La voix splendide de Mme Ninon Vallin chante de merveilleuse la plainte énamourée de Salud; c'est un fleuve d'or qui serpente en méandres gracieux ou heurtés; mais précisément parce que Mme Ninon Vallin est notre artiste la plus glorieuse du chant français, j'eusse souhaité qu'elle articulât avec un peu plus de netteté; la tragédienne a de l'énergie et de la puissance. A côté d'elle, MM. Vieuille (l'Oncle), Micheletti (Paco) et Mlle Calvet (la Grand'mère) ont été excellents. La mise en scène m'a paru bien réglée; et les danseuses, en tête desquelles se trouvait Mlle Granados, ont transporté sur la scène française la chaleur du tempérament espagnol.

Las obras de MANUEL DE FALLA

Manuel de Falla nació en Cádiz el 23 de noviembre de 1876. Después de estudiar, en sus primeros años, con maestros locales, continuó en Madrid sus estudios de composición con D. Felipe Pedrell—el glorioso iniciador del Renacimiento musical español—, y con D. José Tragó los de piano. El Conservatorio de Madrid le otorgó un primer premio y un premio extraordinario de piano.

En 1905 la Academia de Bellas Artes de San Fernando, que había abierto un concurso para premiar una ópera española, concedió el premio a «La vida breve», de Manuel de Falla, libro de Carlos Fernández Shaw. Esta ópera no fué representada, sin embargo, en el teatro oficial de la ópera, en España, sino en Francia, en Niza y en París en el año 1913, y después nuevamente en París, en Burdeos, en Bruselas, en Alemania, en Buenos Aires, en Nueva York y en Madrid en el teatro de la Zarzuela.

Antes de la guerra, Falla residió varios años en París. De ese momento datan sus «Tres poemas de Teófilo Gautier» y sus «Cuatro piezas españolas» para piano. Varias obras estrenadas posteriormente en Madrid fueron escritas casi totalmente en París durante esa larga estancia de Falla en la capital francesa. Entre ellas las «Siete canciones populares», tan conocidas de todos los públicos, y los «Nocturnos» para piano y orquesta.

Instalado en España comienza a dar a conocer una serie de grandes obras líricas y sinfónicas que se incluyen en el programa de hoy: son «El amor brujo», las «Noches en los jardines de España» y el «Ballet», «El sombrero de tres picos».

«El amor brujo» es una pantomima mezclada con danzas, alguna de las cuales, como la «Danza del fuego», se ha hecho famosísima en su versión de piano. El argumento de esta obra, trazado por G. Martínez Sierra, describe episodios sentimentales y de hechicerías gitanas. «El amor brujo», que en su versión de concierto ha recorrido todas las orquestas del mundo, se estrenó en Madrid, en el teatro de Lara, en 1915; en París en 1925, y este año se representará, con otras obras de Falla, en la Ópera Cómica, alternando con «La vida breve».

Los «Nocturnos» para piano y orquesta, que llevan el título general de «Noches en los jardines de España», se estrenaron en el teatro Real, de Madrid, al comenzar el año 1906, por la Orquesta Sinfónica, bajo la dirección del maestro Arbós, tocando José Cubiles la parte de piano solista.

La viva poesía de esta obra, su admirable colorido orquestal, envuelto en la suave gama del «nocturno», el perfume de esa música profundamente española, hace de esta obra una de las favoritas de los grandes pianistas mundiales y una de las preferidas entre las de su autor por todos los públicos.

El segundo «ballet» de Falla, basado en la novela de Alarcón «El sombrero de tres picos», adaptada al teatro por G. Martínez Sierra, se estrenó en el teatro de Eslava bajo el título de «El Corregidor y la molinera» en una forma donde la pantomima predominaba. Modificado poco después, fué estrenado por la Compañía de Bailes Rusos de Diaghilef, en Londres, en julio de 1919. Esta obra, para la que Picasso pintó las decoraciones y dibujó los figurines, fué uno de los más

resonantes éxitos de la famosa Compañía, juntamente con los bailetes de Igor Strawinsky.

Algunas de sus danzas son interpretadas por todos los pianistas contemporáneos en su versión para este instrumento.

A partir de este momento Falla traslada su residencia a Granada, donde actualmente vive gran parte del año (viajando durante los meses restantes). Su deseo de que la música fundamentalmente española nutra sus inspiraciones, le lleva en su nueva obra «El Retablo de Maese Pedro» al estudio de los viejos clásicos españoles y a nuestra música religioso-primitiva. La vieja música castellana interviene, en esencia, de un modo predominante en esa obra basada en un episodio de «Don Quijote de la Mancha», que Falla adaptó a la forma escénica bajo el aspecto de una farsa para teatro de marionetas, y de esta manera se estrenó en París en el teatro particular de la Princesa de Polignac, en junio de 1923. Estrenado en Sevilla, poco antes, en su versión de concierto, esta audición dió origen al nacimiento de la «Orquesta Bética de Cámara», cuya estructura instrumental fué minuciosamente establecida por Falla para realizar, con la exactitud posible, la interpretación de la música de los clásicos anteriores al siglo XIX y de los autores modernos que escriben para orquestas de cámara, nombrando como director de esa orquesta a su discípulo Ernesto Halffter. El «Retablo de Maese Pedro» ha sido dado a conocer en gran número de ciudades españolas por esa «Orquesta», y se ha representado en Inglaterra, en Colonia, Berlín, en Nueva York y Amsterdam, bajo la dirección de Mengelberg, y el año último en Zurich, en los festivales de la Asociación Internacional de Música Contemporánea.

Bajo la dirección del autor, en Barcelona, y en seguida en Andalucía bajo la dirección de Halffter, se estrenó el año pasado el «Concerto de Clavicembalo», en sesiones dedicadas al maestro español por las ciudades respectivas. En la audición celebrada en Barcelona interpretó la parte de «Clavicembalo» (clavecín) la ilustre concertista Wanda Landowska, a quien Falla dedica su obra. En las audiciones restantes, ese instrumento o el piano, en lugar suyo, fué tocado por el propio autor. Estrenado en París esta primavera con un éxito sin precedentes, Falla asume el doble papel de director e intérprete de la parte concertante; así, en el concierto de hoy. En su nueva obra, Falla acentúa el deseo iniciado en el «Retablo» de basar su música en la substancia de la música general hispánica, cuya más alta representación está condensada en las obras de nuestros primeros clásicos en la música religioso-primitiva y en algunas reliquias conservadas por tradición popular. El arte de Falla llega en el «Concerto de Clavicembalo» a un punto máximo de depuración, de laconismo, en su intensa expresividad. La crítica europea considera esta obra como culminante entre la producción actual y como uno de los puntos más altos del arte español contemporáneo.

Entre «El Retablo de Maese Pedro» y el «Concerto de Clavicembalo», Falla ha escrito el poema «Psyché» para canto e instrumentos, y el «Soneto a Córdoba», de Góngora, para canto y arpa, obras aún no conocidas en Madrid.

ORQUESTA DEL PALACIO DE LA MUSICA

DIRECCIÓN:

MAESTRO LASSALLE

1927-28

AÑO II

HOY 5 DE NOVIEMBRE DE 1927 :-: A LAS SEIS EN PUNTO DE LA TARDE

CONCIERTO EXTRAORDINARIO Y FUERA DE ABONO

FESTIVAL FALLA

DIRECTOR: MANUEL DE FALLA

SOLISTAS: Sra. G. Galatti, Sr. Barend-Boss, Sr. Domínguez, Sr. Franco, Sr. Garrote, Sr. Iglesias, Sr. Marshall, Sr. Martí, Sr. Menéndez, Sr. Vela

PROGRAMA

PRIMERA PARTE

EL AMOR BRUJO:

- 1.º a) Introducción y escena. En la cueva (la noche).—
b) Canción del amor dolido.— c) El aparecido.—
d) Danza del miedo.
- 2.º El círculo mágico (romance del pescador).
- 3.º A media noche (los sortilegios). Danza ritual del fuego para ahuyentar los malos espíritus.
- 4.º Escena y canción del fuego fatuo.
- 5.º a) Pantomima.— b) Danza del juego de amor.—
c) Final (las campanas del amanecer). Canto: Crisena GALATTI.

SEGUNDA PARTE

CONCIERTO per Clavicembalo, Flauto, Oboe, Clarinete, Violino e Violoncello.

- 1) Allegro.
- 2) Lento.
- 3) Vivace.

SOLISTAS: Clavicembalo, el autor. Flauta, señor G. IGLESIAS.— Oboe, Sr. A. GARROTE.— Clarinete, Sr. A. MENENDEZ.— Violín, Sr. TELMO VELA.— Violoncello, Sr. BAREND-BOSS.

TERCERA PARTE

NOCHES EN LOS JARDINES DE ESPAÑA (Impresiones sinfónicas para piano y orquesta).

- 1) Allegretto tranquillo e misterioso (en el Generalife).
- 2) Allegretto giusto (danza lejana).
- 3) Vivo (en los jardines de la Sierra de Córdoba). (Los tiempos 2.º y 3.º se ejecutan sin interrupción)

Piano: FRANK MARSHALL

CUARTA PARTE

EL RETABLO DE MAESE PEDRO. (Adaptación musical de un episodio de «El ingenioso caballero don Quixote de la Mancha», de Miguel de Cervantes.)

- 1) El pregón (la sinfonia de maese Pedro).
- 2) Historia de la libertad de Melisendra: a) La corte de Carlo Magno.— b) Melisendra.— c) El suplicio del moro.— d) Los pirineos — e) La huida — f) La persecución.
- 3) Final.

(Audición completa sin representación.)

SOLISTAS: Voz del «Trujamán», Crisena GALATTI.— Voz de «Maese Pedro», Vicente MARTÍ.— Voz de «Don Quixote», Enrique DOMÍNGUEZ.

Cembalo: José María FRANCO (La obra se ejecuta sin interrupción.)

Piano: Gran cola BESCHTEIN, Casa HAZEN

DESCANSOS DE DIEZ MINUTOS

Queda prohibida la entrada en la Sala durante la ejecución de las obras.

El próximo sábado 19 de noviembre de 1927, a las seis en punto de la tarde

TENDRÁ LUGAR EL

PRIMER CONCIERTO DE ABONO

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

LOS TEATROS

LICEO. — Inauguración de la temporada y estreno de "La vida breve" y "El amor brujo".

Con el estreno del drama lírico "La vida breve" y el "ballet" "El amor brujo", obras del maestro Falla, inauguró anoche la temporada oficial el Gran Teatro del Liceo.

La sala presentaba brillante aspecto, viéndose ocupadas la mayoría de las localidades de platea y palcos, notándose la asistencia de numerosas y bellas señoritas y distinguidas damas.

Entre la concurrencia figuraban destacadas personalidades de nuestro mundo artístico y político, entre las que recordamos a los consejeros de la Generalidad señores Gassol y Corominas y al alcalde Dr. Aguadé.

Al finalizar el primer acto de "La vida breve", entró en el palco presidencial el señor Maciá, que fué recibido a los acordes de "Els Segadors".

El público aplaudió con gran entusiasmo a los intérpretes de ambas obras que obtuvieron un rotundo éxito.

Por esos teatros

LICEO. — Inauguración de la temporada.

Espectáculo dedicado al gran Falla, con sus dos obras "Vida breve" y "El amor brujo", ambas de la primera época del maestro y que alcanzaron anoche un éxito supremo.

El drama lírico "La vida breve" produjo honda emoción por sus páginas, de un alto dramatismo. Gustó especialmente el segundo acto, repleto de color en la paleta orquestal y con vibrantes acentos en las frases vocales.

Como la presentación fué espléndida y el cuadro coreográfico cuidadísimo, el público subrayó la magnífica danza del segundo acto, con numerosos aplausos, obligando la repetición del fragmento.

Cabe decir que el ilustre Falla, además de manifestar una inspiración abundante, cuida la parte técnica magistralmente. El auditorio entregóse por completo en las escenas del segundo acto, claro que la interpretación estuvo irreprochable.

Los artistas señoras Spani y Callao portáronse magníficamente y lo propio cabe decir de los señores Civil, Morelli y Alsina.

El decorado de Junyent espléndido.

Los coros por su parte también correctísimos.

El maestro Lamote de Grignon concertó y dirigió la obra con toda pureza, cuidó los más mínimos detalles, obteniendo brillantes matices. Fué llamado a la escena, juntamente con los artistas, y largamente aplaudido.

Rafael Moragas cuidó de la dirección escénica como él sabe y, como es un enamorado de Falla, ni que decir tiene que puso sus circo sentidos.

El "ballet" "El amor brujo", que dió término al espectáculo, obtuvo asimismo otro éxito de interpretación, así musical como escénica.

Laur de Santelmo bailó estupendamente y escenificó la obra con todo acierto. Fué aplaudidísima.

Asimismo el maestro Lamote obtuvo el aplauso unánime por su espléndida labor al frente de los bravos músicos de la orquesta.

Todos muy bien y el público encantado.

Asistió al espectáculo el presidente de la Generalidad.

ALARD

SILUETAS

Fernández Shaw.

El éxito de *La vida breve* en el teatro de la Zarzuela ha hecho revivir en nuestra memoria el recuerdo de un gran poeta: Carlos Fernández Shaw.

Alma siempre abierta á todo lo generoso y noble; poeta de corazón; espíritu delicado, Fernández Shaw poseía toda la sutilidad de los elegidos para sugestionar con notas de intensa emoción, de arte supremo.

Recorriendo la obra poética de Fernández Shaw se ve en ella al apasionado del Arte, al sacerdote de lo Bello. Sus composiciones son de las que no se piden con insistencia á las Musas. Son brotes espontáneos de un poeta de nacimiento, de un enamorado de la Naturaleza, de un alma delicada.

Uñas veces nos cantó á la Patria, otras á la obra magistral del Creador, ya en los picachos de la sierra que atalayau extenso horizonte, ya en las olas embravecidas del mar. Fernández Shaw sintióse atraído insensiblemente por todo lo grande y por todo lo tierno. Por eso compuso poemas del mar y de la sierra, pero cantó también al niño, al amor y al beso.

Siempre fué el artista inspirado que esculpió el lenguaje; siempre del estilo hizo un sacerdocio. Así pudo no sólo escribir versos originales, sino traducir á Coppée y á Juan Segundo. Fernández Shaw fué siempre español neto, pensando y escribiendo. ¡No en balde fué el cantor de «La Patria grande!»

Su poema *La vida breve*, estrenado anoche en la Zarzuela, es una bella página. Esa chavalía de Albalcín, víctima del amor, es una poesía más del gran libro humano.

Ya que España tuvo la desgracia de perder á Fernández Shaw, cuando tan pocos poetas la quedan, y cuando aún hubiera podido producir tanto bueno y bello, sobreponiendo á sus dolores la fe en el ideal, tenemos una esperanza.

Fernández Shaw dejó un hijo, Guillermo Fernández Iturralde, hoy obrero de las Letras y del periodismo que trabaja en silencio, que nutre su espíritu con la obra poética del progenitor, y con el estudio de los clásicos, pero que lleva en sí el germen de un poeta, también como su padre, idealista, sentimental, apasionado por lo bello.

En todos los triunfos póstumos de Fernández Shaw su hijo ha laborado silenciosamente. Sólo una vez leyó en público versos de su padre, y cuantos conocieron á éste creyeron verle representado hasta en voz y en gesto, en el hijo.

¡Ojalá sea así, que harto lo necesita la Poesía española! ¡Esta pobre Poesía de Jorge Manrique y Luis de León, que tan maltratada se ve por frustrados dependientes de ultramarinos!

M. MARFIL

"La vida breve" Nueva York.

1926.

NUESTROS REDACTORES EN EL EXTRANJERO

Opera española en el Metropolitan DESDE NUEVA YORK

A los diez años de haberse estrenado en el Metropolitan Opera House de esta ciudad la ópera "Goyescas", de Enrique Granados, se ha dado la primera representación de "La vida breve", de Manuel de Falla, con un éxito tan franco y definitivo, que puede compensarnos de la ausencia de tantos años de nuestra música en el recinto de este gran teatro lírico.

Se ha hablado menos del estreno de "La vida breve" que se habló del de "Goyescas", pero la vida artística de la ópera de Falla será más duradera que la fugaz y rápida de la de Granados, que duró cuatro noches en los carteles del Metropolitan.

La personalidad artística de Manuel de Falla ha entrado con honores de soberano en la admiración del selectísimo público del Metropolitan, que se entregó de lleno y confiadamente a las nuevas emociones que le brindaba la exquisita partitura del maestro gaditano. Los escenarios del Metropolitan, del Casino Municipal de Niza, de la Opera Cómica de París y del Real de Madrid, constituyen el cuadrilátero de la consagración de su fama y la sólida base de su reputación dentro de la escuela nacionalista española. Frescos aún y bien olientes los laureles del triunfo que Falla obtuvo hace poco con "El retablo de Maese Pedro", representado en New York, puede asegurarse que en torno de su prestigio musical se ha abatido ahora un bosque de laureles que perfumarán para siempre el recuerdo de la solemnidad artística de ayer, 6 de marzo, cuya fecha en los anales del arte recordará un nuevo triunfo de la música española ante el público de New York.

Lucrecia Bori fué la heroína de esa jornada lírica. Ella, que no pudo estrenar "Goyescas", ha ofrecido a este público, que la admira y quiere con simpatía no igualada, las primicias de "La vida breve" en América, y como dice uno de los más importantes diarios de la ciudad, "la Bori fué la gran triunfadora de la ópera, amorosa, apasionada, vibrante y lánguida, derrochando toda la riqueza emotiva de su temperamento privilegiado, que halló en la partitura de Falla cien ocasiones para exteriorizarse libremente".

Nuestra eminente paisana, gaya flor de la huerta de Valencia, recordará el éxito de "La vida breve" como una de las más profundas emociones de su vida artística, y el público, que llenaba el gran teatro como en las solemnidades más importantes, guardará de la ópera de Falla y de su eximia e incomparable intérprete memoria gratísima. Lucrecia Bori, en el papel de Salud fué, además de la cantatriz subyu-

gadora, la artista perfecta de inagotables recursos escénicos; y según se desarrollaba el comprimido drama pasional que escribiera Fernández Shaw, así era la armónica gradación de la parte interpretativa que la Bori ponía al lado de la parte musical. Inquieta y vivaz en la primera escena, se adormece en un ensueño de felicidad bajo la esperanza de un amor jurado que se extinguirá pronto al fuego de otra pasión, y cuando la sospecha prende en su alma y los celos la torturan y la humillación la sume en desconocida angustia, y el amor violentamente la derriba muerta a los pies del que le mintió amor, Lucrecia Bori daba a esos distintos y complicados aspectos del sentimiento pasional tales vivientes matices y tan suprema fuerza de expresión, que la cantatriz y la trágica se fundían plenamente en una síntesis de arte y de belleza que acaparaba con su personal atracción el inmenso escenario del Metropolitan Opera House.

La presentación escénica fué digna del mérito musical y de su gentilísima intérprete. La decoración del Albaicín del primer acto, que es como la interpretación luminosa del "intermezzo", honda sinfonía rosa que se esfuma en azul, es tan maravillosa y de tan mágicos efectos, que las tenues transiciones de la luz del ocaso y del amanecer roban atención a los primeros de esa página musical que con orgullo firmarían los más grandes compositores. La repentina y brusca conclusión de la obra exige dos nuevas decoraciones, que son copia fidelísima del ambiente granadino, llenas de luz, de visualidad, alegres, floridas, digno marco de la tragedia de amores que ronda en torno de un alma fieramente apasionada, y que con la artística combinación de los elementos de un patio enrejado, en plena fiesta de ilusiones y de engaños, evocan con propiedad magistral el escenario de la dramática muerte de Salud, la confiada gitana que creyó en el amor de Paco, el señorito que pasó riendo a la vera de su vida primaveral.

Tal ha sido el triple éxito musical interpretativo y escénico de "La vida breve", de Falla, en el primer teatro de los Estados Unidos, y ha servido para que nuestra música españolista recibiera otro fallo favorable de este público, y para que los innumerables admiradores de Lucrecia Bori tuviesen ocasión de aplaudirla bajo un aspecto para ellos desconocido en el escenario del Metropolitan: como auténtica gitana del Albaicín, cantando en español y amando en "cañí"...

MARCIAL ROSSELL

UN GRANDIOSO TRIUNFO DE LUCRECIA BORI EN «LA VIDA BREVE», DEL MAESTRO FALLA

Catorce o quince veces había sido llamada a escena, y el público no se cansaba de aplaudir. Los infatuados acompañantes de la excelsa diva agarrábanse desesperadamente a las manos de ella, ¡como pobres náufragos del arte que se vieran en peligro de desaparecer ya para siempre!, y en modo alguno la dejaban quedarse sola... Pero seis mil espectadores se impusieron, en aclamación unánime, y la estrella, nuestra encantadora Lucrecia Bori, pudo, al fin, desprenderse de aquel molesto lastre y avanzar sin adlátere alguno hacia el proscenio para recibir uno de los más entruendosos aplausos que en su carrera artística escuchara.

El triunfo de Lucrecia Bori al encarnar a la Salud de *La vida breve* sobre la escena del Metropolitan fué la consagración de nuestra compatriota insigne como gloria mundial insuperable. Ni cantando ni representando se puede llegar a más. Lucrecia Bori, en la triple y gloriosa plenitud de su voz, de su arte y de su belleza, es hoy la más augusta intérprete del teatro lírico.

¡Y es española! Aunque en España, la Patria por ella tan amada y en la que a todas horas sueña, no haya cantado nunca... Cuando, al acabar ella de saborear la miel dulcísima del éxito, me acerqué, orgulloso, a saludarla, me la encontré llorando. Lloraba de alegría. Se acordaba de España, y temblaba de emoción al decirme:

—Esta es la vez primera que canto en español, ¡y lo hice en



LUCRECIA BORI

el máximo coliseo del mundo! Pero, créame, hubiera preferido hacerlo en nuestra España.

—España está ahora aquí —la contesté, consolándola—. España, en un rincón de Andalucía, trasplantóse aquí, sobre este escenario extranjero, al solo conjuro mago de una valenciana ideal...

Para que así fuese no omitió esfuerzo económico alguno la Administración del Metropolitan. ¡Lástima que, como de costumbre, la ignorancia de sus directores artísticos no se preocupase de la mayor o menor exactitud del vestuario! Y algo análogo pudiera decirse de las decoraciones, aunque éstas, desde el simple punto de vista escenográfico, son magníficas. Lo único verdaderamente característico es el panorama de Granada, visto desde el Sacro Monte.

De los bailables, valiera más no hablar. Para los que no vieron nunca bailar a los andaluces, ¡estupendos! Un derroche de luces y de colores. Pero el Metropolitan se desprestigia al pretender que bailen "sevillanas" o "jotas" (¡en Granada!) la Florence Rudolph y el Giuseppe Bonfiglio, monopolizadores de la danza en su escenario.

María Montero —la creadora aquí de *El amor brujo*— fué nostálgicamente recordada por cuantos tantas veces la admiramos. Ella, con su arte castizo y supremo, hubiera contribuido deslumbradoramente a la de todos modos tan brillante representación de *La vida breve*. Sin ella, los deliciosos bailables de Falla perdieron su principal encanto. ¡Como si la Salud hubiera sido encarnada por la Jeritza... o por la Schumann-Heink, que ahora ha vuelto a ponerse en moda con motivo de celebrar muy en breve su septuagésimo aniversario!

Por fortuna, Lucrecia Bori se bastó para hacer que triunfase rotundamente la sugestiva ópera de Falla, que ya en esta misma ciudad de Nueva York obtuvo otra halagadora victoria al cantarse, en el Town Hall, su divertido *Retablo de Maese Pedro*.

El público del Metropolitan se deleitó oyendo *La vida breve*.

MIGUEL DE ZARRAGA.



LUCRECIA BORI EN «LA VIDA BREVE»

Fernández Shaw, Biblioteca FIM, Legado Carlos

Boni hār estōi cūantīlōd tōbe

"ha vide meli" pro Guillermo Temonidel-
shaw

(Ynam de Cuiel)

da vieta breve es-la pri-
mera otra leasial de qua-
runt de Galia. Se entremō-
ta Francia en 19... y fue-
ta que abrió los puertos
deca bonna et compūit
epous, hūy minors al-
mente acumirato. ha
hizōnia de ha vieta breve
es curiosa y ejemplar, fue-
do curiosa y ejemplar, fue-
de en en co capens as-
lentes publicas en ha
resein de Buenos Aires
por franc. G. Shaw, Kyō
dece enir de Shaw

3) Forêtierum Cumbus &
 can. paricula, Genovates
 Shaws (1865) aventa, a la
 en cada a Falla (1874)
 en unoi de enue omg.
 Falla habia ~~seu~~ ^{acuerdo} a ma-
 -atic, estpues de enrgsar
 con riuquamente eciu-
 -dis, pñimero en Sroucia
 y luego en catãcia, en
 el maritõ Pedree. En
 thachies dñimo en de
 Bñones, en pñicia opti-
 -cisa, se pñimo Dstis y
 Consseant, de fiane; y
 habia gualize es agun
 ritentõ de meom suon-
 -lia de musica parãca-
 -to. Pero. Ca gran ãltimim

4) del conjunto geográfico
 se está braco en los otros
 Si bien se trata gran
~~de la historia~~ local, por
 su parte, Genovés y Stouff,
 entre de los bracos, la
 persona, la vida de un
 puñal, un puñal, etc.
 Una puñal de otros?
 - no sé, - a parte de los
 otros puñal, - etc. et primer
 a otros puñal de otros puñal.
 - sí, puñal de otros, que ha-
 bía de otros a puñal en
 puñal de otros puñal
 - ¿cuando?
 Tra Real de otros de
 de otros de otros de
 de, de otros de otros de

ESTRENO DE UNA ÓPERA ESPAÑOLA EN PARÍS

ESPAÑOLES
ILUSTRES

Tranquillo

Salud

Viva la república!

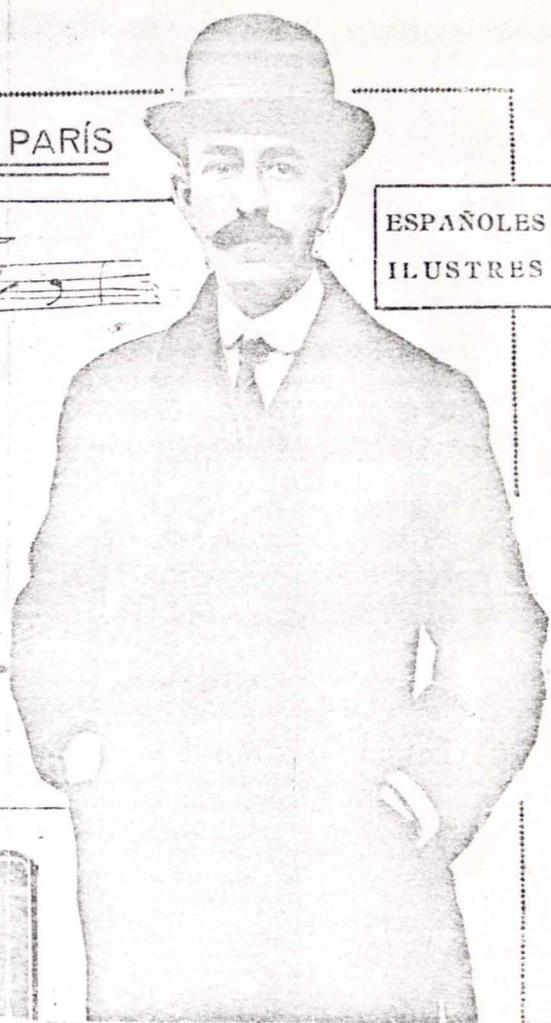
Mucha gloria a los reyes!

(La vida breve)

Manuel de Falla

Autógrafo del señor Falla, dedicado especialmente a NUESTRO MUNDO

Paris 29. X. 1913



Don Manuel de Falla, ilustre compositor español, que es autor de la ópera «La vida breve», estrenada el día 30 de Diciembre pasado en la Ópera Cómica de París. La letra de «La vida breve» fué escrita por el malogrado Fernández Shaw, y esta ópera, que nunca pudo ser estrenada en España, lo ha sido, y con el mejor éxito, en la capital de Francia. Es la primera ópera española que se estrena en París



Nuestro corresponsal en París Antonio G. de Linares hablando con el compositor Falla en la puerta de la Ópera Cómica, durante un paréntesis de los ensayos de «La vida breve». Acerca del estreno de esta ópera española en París, publicaremos en nuestro número próximo una amplia información.



El gran poeta Carlos Fernández Shaw (77), autor del poema en dos actos, «La vida breve», al que ha puesto música Manuel Falla

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

57/ forzamiento de un gé-
 nero para el que pedían
 protección - los amision es-
 perinales, convocó un con-
 curso para premiar en
 2.500 pesetas la mejor
 ópera española, que se
 presentase. Fernando de Shon
 y Falla no dudaron:
 - uno se presentarian con
 alguna obra que los dos
~~se~~ llevaran muy dentro:
 algo muy andaluz, entie-
 rramente andaluz.
 Y surgió La vida breve,
 granadina, apasionada
 y dramática, entido el
 color y el fuego de aque-
 lla tierra de amor y
 de misterio.

6) Presentada, - en otras
 obras de distintos autores,
 al concurso, - la Academia,
 en ~~su~~ sesión del 13 de
 noviembre de 1905, ~~estudió~~
~~se~~ por unanimidad el
 premio a la que ~~se~~ ^{se} tentaba
 el tema San Fernando y
 no era otra que haviendo
 breve, con relación a las
 necesidades o otras ~~de~~ ope-
 ras, de cuyas partituras
 eran autores los señores
 de la Viana (don Fernando)
 y el piñero de los duques.
 La ~~concesión~~ ^{concesión} del premio
 fue comunicada a los
 señores, en el mes mismo
 mes por el Secretario general
 de la Real Academia don

7/ Siempre he oído Fati-
 fati, quien pasó a pabo
 al teatro que podía pa-
 sarse por Secretaria pa-
 ra hacer de pabo. La ex-
 presada conidad, "en
 unión del señor don
 Manuel María Falla,
 que es autor de la mui-
 zica".

En aquel punto, bajo tan
 buenos auspicios, comenza-
 ron las esperanzadas ges-
 tiones de subsidio y de-
 rraio para estrenar. La
 ópera premiada en el
 Teatro Real, entonces, co-
 mo entablan en la de-
 cisi6n próxima de la
 Academia.

¿Pero pronto justicaron con
 reversos de que se reali-
 zaron los intentos contra el
 Brasil y de que, si querian
 estropear su obra en su vida y
 haberla de ser ignorada a
 demas en la vida de infan-
 -tosi coligados. No eran
 los autores propiis de
 el batimiento y en ma-
 -ria temporales, y en ma-
 -ria sus intentos, siempre-
 -buenos, habia que ima-
 -gine, un insubstancial pre-
 -sco de los sus católicos de-
 -nos por de parte de los
 católicos de la -marcha,
 Anonimo Galia se presento

9/ ¿quisiera salir en bre-
 -lomas? ¿quiero irte a las
 -tas? ¿te gustaría ir a
 -Montana a Paris, en bre-
 -vista breve de los días del
 -trabajo y algunas cosas
 -de los chicos.

Y se fue, ¡qué lindo! con
 -una enorme hucha de
 -para la semana en la
 -Bolsa, deudas y otros
 -de las cosas buenas;
 -y así me iré a la
 -casa de los chicos,
 -donde voy a la escuela,
 -y voy a la escuela en
 -la casa de los chicos.
 -Y voy a la escuela en
 -la casa de los chicos.
 -Y voy a la escuela en
 -la casa de los chicos.

10) Ser de propósito o sea
forma que esperaba a su
muerte.

Para tener la obra
en Francia había de ser
su libro traducido al
francés. Fénelon y Flourens
estaban su opinión a la
definición. Pero este es
muerto, de M. Paul
Auriant, el brótina de
varias obras de Marse-
llas y otros de otros ti-
pos. Los de los de Feul-
y Auriant hay en mi-
mos y presentando la tra-
ducción, -segundo hora
deuda podría ser por el
-incluso pretas los otros
"cayes" de Salmol, - la

11.) infeliz Chavallita,
que muere de mal de
amores.

Cuando Milliet y Falla
lo gravaron en Francia colo-
car la vida grave a una
empresa solvente, ya habia
fallecido su marido el
(-1911) Carlos Fernández Shaw.
Murió con la seguridad del
triunfo de su amigo y paí-
sano. Y no se equivocó
el poeta; porque la ópera
de Falla estrenada en
Niza, ~~en~~ ^{el 10 de abril de} 1913, alcanzó tal
Triunfo, - tan claro y tan
legítimo, - que desde aquel
dia fue unánimemente
consagrado el nombre del
músico español, que en

12) seguida. Lograba ho-
 -lores de consagración
 en sus páginas burloni-
 -cas de las Noches en los
jardines de Espérite.
 i quienes fueron las princi-
 -pales figuras del primer
 reparto de La vida breve.
 La parte de "Salud", la
 protagonista, recayó en la
 deliciosa hilián gran-
 -ville, que poseía una de
 las más bellas de soma-
 -no de Francia; el papel
 de "Paco" fue encomen-
 -do al tenor David de-
 -vries; el del "Oncle Sar-
 -vart", al bajo Cotrenil;
 el de "Mameel" al bantón
 Roynal; la "grand' mère",
 a Mlle. Fauty, excelente

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJML

13) contraltos, y los tres son -
 de otras, si Mules fer-
 rados, Burreley y Ber-
 nard. ¡ Tu que alegría,
 engeñi a ella por el trece
 de del amigo el momento
 de repente, estaba el empujón
 - la noticia del tiempo
 a la vista de F. Strang!
~~debe su nombre a~~
~~debe a los tres~~
 del de David Payne
 el resto fue trivial.
 "Ha sido superior, - en
 bía es propio Falca, - a
 cuando yo podía esperar"
 y, si el público tu sus
 - siones, tú burla a la obra
 es repisual aespisera, la

1/4 France de Nige }
 de Monte Carlo } tu es.
 -respondez aux vœux } pour si-
 en de Paris } pour l'amban-
 la apaisée en et finna-
 ments musical se un.
 pour l'impératrice dramatisée,
 'elle se transforme en estro-
 de de l'œuvre de Nige } et
 relier les deux événements
 musiques. "

Un ouvrage sur l'art-
 de, et de la littérature de
 tous les 1913, de NIGÉ BRETT
 se trouve en la Opéra Com-
 de de Paris, l'œuvre de Nige
 dans l'œuvre de Nige
 " pour l'art de Nige
 de la de Nige. } no
 se de Nige de

LOS ESTRENOS DE ANOCHE

"LA VIDA BREVE"

HISTORIA

La ópera española estrenada anoche en el teatro de la Zarzuela, fué escrita hace unos diez años, presentada al Concurso de la Academia de Bellas Artes de 1906 y laureada con el primer premio.

A primera vista parecería lógico que los empresarios de teatros de entonces se habrían de disputar la bicoca de estrenar en su teatro la obra que tan alta recompensa había merecido de la más elevada Corporación artística. Nada de eso. En España se acostumbra á conceder una importancia demasiado relativa, tanto á esos premios de Academias como al título universitario. Sí, dan sanción oficial de validez; pero privadamente, esa validez todo el mundo la pone en cuarentena.

Por eso el maestro Manuel de Falla se vió obligado á buscar fuera de España lo que en España no podía hallar, dada la prevención que predomina siempre en nuestros actos hacia todo lo desconocido, hacia toda innovación.

«La vida breve» fué estrenada con un éxito clamoroso en el Casino Municipal de Niza, y después en el teatro Nacional de la Ópera Cómica, de París.

Ya con el marchamo extranjero, el estreno en España era cosa fácil, y la empresa del teatro de la Zarzuela, siempre dispuesta á contribuir con sus esfuerzos al engrandecimiento del ya resurgido arte lírico español, pidió la ópera al maestro, y anoche fué presentada ante el público madrileño, con todo el lujo á que nos tiene acostumbrados Arturo Serrano.

EL AUTOR

Manuel de Falla es andaluz, gaditano, como el autor de la letra, el nunca bastante llorado Fernández Shaw.

Los primeros compases los aprendió al lado de una pianista admirable, sor Eloísa Galluzzo, hoy profesora de piano del Noviciado de las Hermanas de la Caridad.

Después fué el gran maestro Tragó el que perfeccionó sus estudios de piano, y el ilustre Pedrell el que le enseñó á andar con toda soltura por los intrincados laberintos de la Composición.

Falla es un formidable concertista de piano, y lo tiene bien acreditado, no sólo por haber ganado el premio Ortiz y Cussó, sino en innumerables conciertos que dió en España y en París.

En la capital francesa, el ya ilustre maestro ha frecuentado la amistad y obtenido los consejos de compositores tan eminentes como Albéniz, Debussy, Ravel, Dukas y Schmitt.

Sus composiciones son numerosas y delicadas de forma y de fondo. Recordamos tres melodías sobre poesías de Teófilo Gautier; tres nocturnos sinfónicos para orquesta y piano; la «Eterna muralla», «Paloma», «Aragonesa», «Montañesa», etcétera.

Manuel de Falla tiene treinta y seis años.

LA MUSICA

La técnica musical seguida por el autor de «La vida breve» es de un modernismo exquisito y elegante, sin fanfarronear ni fatigarnos. Sobre ella descuelga poderosa la inspiración pura, la melodía clara, diáfana, inspirada en la musa popular. La sobriedad de la frase y el conjunto armónico entre la orquesta, las voces y los efectos escénicos, han sido, seguramente, el punto de mira del autor al escribir su partitura.

Se nota en ella la sana influencia del arte refinado de los compositores rusos, y es que Falla siente casi idolatría por algunos de ellos, como Glinka, Rimsky-Korsakoff, etc.

En el primer acto hay un coro de herreros, en el que se mezclan, con arte magistral, los pregones de los vendedores y el golpeteo rítmico de los martillos sobre el yunque; un dúo de contralto y soprano, otro de soprano y tenor y, sobre todo, el segundo cuadro, francamente sinfónico y sencillamente formidable.

En el segundo acto, los bailables del primer cuadro, las solistas con intervención de la guitarra, los cantares de la tiple y la escena de la muerte, en el segundo cuadro, han sido expresados por la orquesta con frase sobria é inspiradísima.

EL LIBRO

En síntesis, el libro de «La vida breve» no es más que un aforismo médico que dice: «En la vida, el corazón orgánico es el responsable de todos los traumatismos que recibe el corazón moral».

Es una chavalilla del Albaicín, que padece una enfermedad cardíaca, enamorada de un granadino de buena posición.

Se ve abandonada de su novio, y al convencerse por sí misma de que se casa con otra, sufre un colapso que la mata.

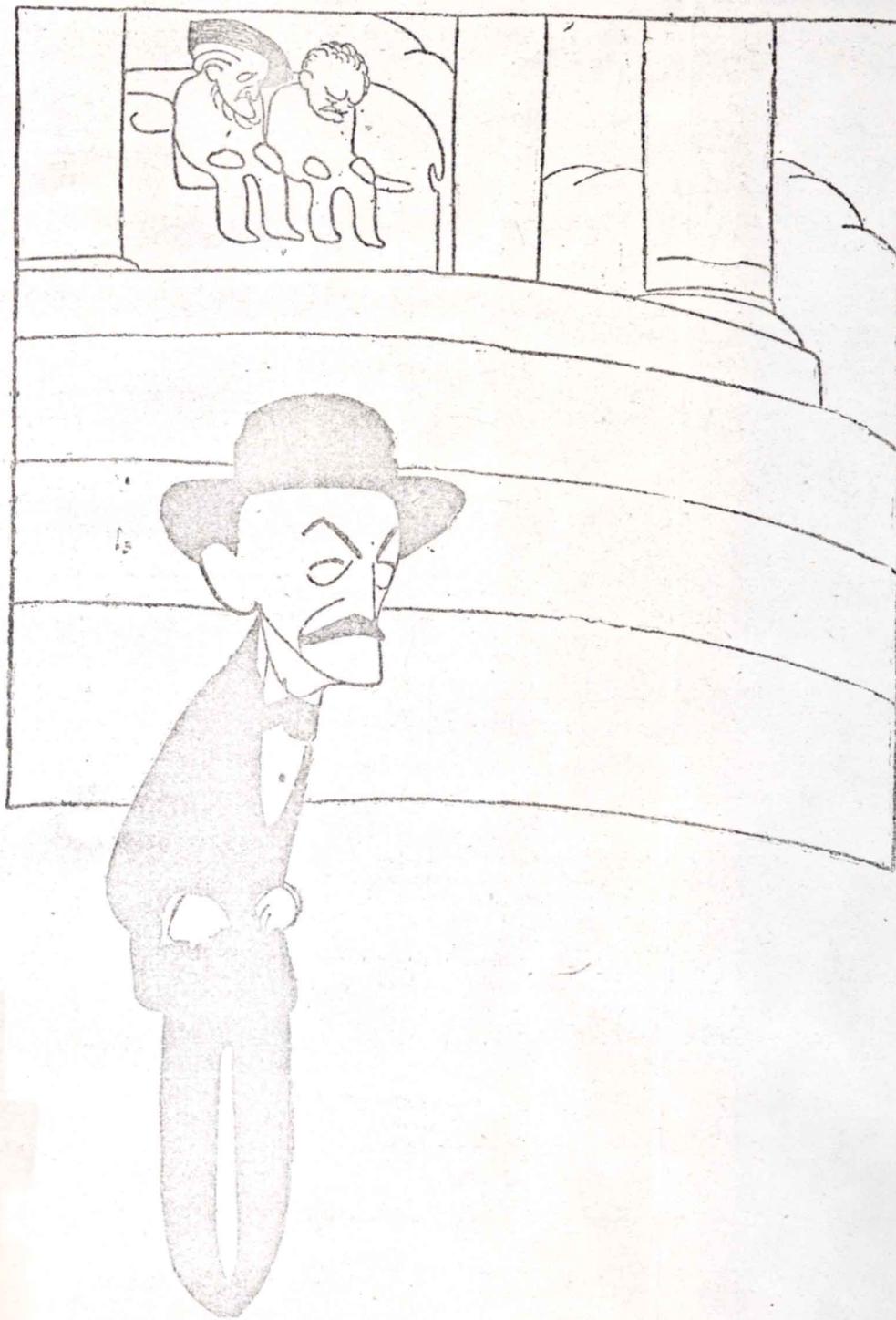
Fuó escrito por Fernández Shaw, y sólo citar este nombre es el mayor elogio que del libreto puede hacerse.

LA INTERPRETACION

La señora Vela hizo una gitana admirable, cantando su «particella» con mucho gusto.

La señorita Tellaeché y los Sres. Meana, Sagi-Barba y López interpretaron sus papeles con extraordinaria justeza.

La orquesta, muy aumentada, se portó admirablemente, bajo la batuta del maes-



El maestro FALLA, autor de «La vida breve», estrenada con ruidoso éxito en el teatro de la Zarzuela. (Caricatura de BAGARIA)

tro Luna, que mereció los honores de la escena al final de todos los actos.

Se repitió el primer bailable del segundo acto.

El público numerosísimo que llenaba el teatro ovacionó estruendosamente al autor de la ópera, que salió á escena multitud de veces al final de los dos actos.

La presentación escénica, lujosísima y muy detallista.

Juan Falá.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

10) Después de esto, porque desde aquel momento había pasado a ser un músico de rango internacional.

Canjaron la obra en las muchas representaciones que de ella se dieron, lo artista más entusiasta que

~~después~~
No se hizo esperar el estreno en España. cuando en 1917 Manuel de Falla se trasladó a Madrid, la empresa del Teatro de la Pazuela ~~de~~ su obra segunda, mi muñe en cañón y Terro y cañón.

16) Luisa Kela la seimsta
 Polkese, Justa Pope
 Barta, a Téum Kofale
 Topa 3 r. sojo feres
 Aneona diron, loyo la
 Bepura baltá de la -
 to fuma me exelen-
 te asemba de LA 71DA
 BRETE, por primera vez
 en su historia y en su
 historia. Galla fue'ora.
 -cua de con eulsi'anna,
 y ~~ta~~ aunas conerger
 en España la seim de sus
 copiam, ~~Beit~~ ~~for~~ ~~la~~
 LA 71DA BREVE-Ge ~~te~~ ~~se~~
~~de~~ ~~ta~~ ~~América~~
 Galon en Sta España, en
 Europa y en América ca
 comere ~~América~~ ~~América~~
 comere. ~~América~~
 JUAN

Del libro de Mario Pérez: FIGURAS DE ESPAÑA

MANUEL DE FALLA

C.I.A.P. - MADRID 1930.

Un joven de aspecto tímido se presenta con un rollo de papeles bajo el brazo a un empresario (que a la cuenta carece de "ojo clínico", y cuyo nombre quede entregado a la admiración del público contentadizo asiduo a un viejo teatro cómico madrileño) y le entrega los papeles: son una partitura. La avala con su recomendación famoso pianista.. El empresario, con ademán de suficiencia, hojea el rollo y recalca al pretendiente:

-Joven, el mejor servicio que puedo prestar es darle mi consejo de que abandone el arte y se dedique a cualquier otra cosa...

Este muchacho tan desbridamente acogido se llamaba Manuel de Falla. Y la obra que ofrecía titulábase La vida breve...

Años después, en 1913, La vida breve se representaba en Niza, y, al final de este año, en París. En 1914 la aclamaba el público español con el mismo entusiasmo que lo hiciera el público francés. Ya entonces el nombre de Falla reputábase en el Extranjero como el de uno de los más inspirados compositores.

El caso no es nuevo. Si ya un vulgar adagio no declarase que "nadie es profeta en su tierra", lo demostraría la tragedia del neófito. El egoísmo de los que llegaron o la torpeza de la incomprensión convierten en impracticable la senda conductora al éxito de la celebridad. Al genio le es más difícil que hacer su obra lograr que sea conocida. La consagración es una llave que abre todas las puertas herméticamente cerradas para lo inédito, que no conseguirá traspasarlas si no es saltando la cerradura. Cuando la voluntad flaquea para violarla o el genio está ayuno de acometividad, no entrará en el templo de la fama: empujado por la desilusión habrá de torcer el rumbo. Es el dramatismo de una juventud que no consigue llegar cuando siente en el jardín de su alma el rocío vivificante de la inspiración. De esta suerte, muchos lienzos quedaron sin color, muchas piedras en bloque, muchos libros en blanco, muchos pentágramas sin notas, y quién sabe si en esos lienzos, en esas piedras, en esos libros, en esas pautas estaría la obra; la obra de un arte nuevo, renovador, fecundo.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Falla se salvó del naufragio. Surgió del inédito. Tendió las alas. Ellas le llevaron por encima de la frontera de su patria esquiva para él, a otros paisajes bajo otros cielos hacia públicos extraños que le devolverían a su tierra ceñido de laurel.

Porque mientras el empresario madrileño le aconsejaba que abandonase el arte, un jugoso opúsculo, redactado en francés y en inglés y esparcido copiosamente por el Mundo, dice:

"No hay compositor de nuestro tiempo como Falla para proseguir tan gloriosamente la brillante obra comenzada por Pedrell, Albéniz y Granados."

Juicio tan rotundo y concreto controla el temperamento artístico de Manuel de Falla; mejor precisaríase aún: su temperamento musical revelado desde la primera infancia, trascurrida en Cádiz, donde nació en 1879.

Falla se consagró, fervoroso, a estudios musicales. Era un soñador solitario. Encerrábase durante las horas vespertina, para no ver perturbada su labor, en apartadas habitaciones de la casa solariega. Entonces se consagró al piano, cuyo instrumento estudió más tarde, en Madrid, con D. José Tragó, destacándose pronto por la finura de su juego, lo analítico de su mecanismo y una sobria poesía en la interpretación.

Aunque también cursó la armonía y ~~la~~ composición, puede tenersele como autodidacto en tales materias, mostrando una originalidad creadora dentro de un instinto hacia lo genuino de la raza en la ya citada Vida breve opera de una intensidad vibrante de pasión, colorido y relieve dinámico del ritmo y orientada en su andalucismo al través de los misterios y vida gitanos. Sus interpretaciones musicales, antes que su virtuosismo pianístico, obtienen un primer premio y premio extraordinario de piano en el Conservatorio de Madrid.

La carrera de "virtuoso" no le había tentado; realizados sus estudios musicales, se impuso su vocación predominante: crear no interpretar. Y si antes compuso ligeras piezas para piano, ayudado luego por circunstancias artísticas y sus estudios técnicos, hizo ensayos de música de cámara, que fueron interpretados y acogidos con éxito por el público. No le mereció

predilección la música ligera teatral, En él se acentuaba una antigua aspiración: ir a París. La gran ciudad seducíale. La vida artística madrileña se desarrollaba para él en una atmósfera cada vez más irrespirable. Necesitaba su afición oxigenarse; su trabajo, fortalecerse; su espíritu, nueva forja; seguían alentados su sueños, fuerte y dominadora su ilusión; pero la desesperanza le habría velado todo si no mantuviese viva y arrolladora su devoción al divino ~~arte~~ arte, en el que comulgaban sus horas de desmayo.

Amaba a Madrid, como amaba a España, amor que se diluye en toda su obra como un sabor nacionalista, que es popular, pero profundo y sutil; amaba a España, pero era como un amante desilusionado. Ya no creía en ella para ser comprendido y amparado. Creía en París; veía de la ciudad luminosa, eterno señuelo de la alondra del genio, el gesto acogedor y el amplio escenario para toda legítima ambición. Faltábanle recursos para el viaje e instalación, y parlamentó, bien a pesar suyo, con el género ligero teatral, a fin de obtener los medios crematísticos precisos. Tampoco los halló en esta rápida claudicación, que repudió siempre su austeridad artística. La dama recatada sólo se allana al amor verdadero. El recato artístico de Falla le inutilizaba para el callejeo liviano. Y los medios no los obtuvo en ese momento de sacrificio. Abandonó la música ligera y puso el empeño en algo más encuadrado con el decoro de sus convicciones, componiendo en 1905 una ópera, versión auténtica de sus métodos y tendencias: La vida breve, que desde luego premió la Academia de Bellas Artes con el premio ofrecido a una ópera española



Pudo, al fin, Falla trasladarse a París. Las penurias que le acosaron no doblaron la fuerte envergadura de su voluntad; recia decisión de llegar que embargaba su ser, no para el lucro ni para obtener una fastuosa posición, que pugnaba abiertamente con la austeridad de sus costumbres y la virtud de su modestia, si que para la conquista de una posición adecuada que le permitiese el cultivo puro de su arte. Fué venciendo. La lucha era a muerte: estas luchas de los hombres superiores en las diversas actividades humanas suelen ser siem-

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

pre a muerte. La diversidad es el enemigo; enemigo tan formidable, que rara vez deja de aniquilar al combatiente: o defrauda, poniendo en su voluntad el agotamiento del fracaso o pone en su organismo el germen morboso que le mata. El compositor español resistió a la dura prueba. Quizá no, si una mano providencial, no le hubiese ayudado. Fue Claudio Debussy. Luego fueron Dukas y otros compositores representativos de la escuela francesa. Ciertamente que estos hombres ilustres, con más delicada intuición y más fina perspicacia técnica que el empresario de Madrid, mejor que adivinar, pues se adivina lo oculto, vieron y apreciaron el mérito de Falla, le acogieron y ayudaron. Se relacionó con Albéniz y otros artistas notables, no perdiendo el contacto con Debussy, de quien no fué discípulo, pero recibió, según su propio decir, "preciosos consejos", produciendo en ese tiempo la colección de tres poemas de Teófilo Gautier y las Cuatro piezas españolas para piano

Refiriéndose a la manera ya definida del compositor español, un ilustre crítico me hace observar su apartamiento total de las normas escolásticas. Siguiólas más avanzadas influencias con inconfundible singularidad, y la estilización de nuestros ritmos y giros inclinándose hacia lo popular, no en el sentido de los temas que por tales se tienen, sino formando originalmente el ambiente racial con destreza para los giros y del carácter que forma la Andalucía, realzando su poesía exótica con esos nocturnos Noches en los jardines de España (que son sólo jardines andaluces) y en El Amor brujo, el más puro extracto ideal del tipo gitano, poema coreográfico escrito primeramente para pequeña orquesta y reducido escenario, que, con argumento de Martínez Sierra, estrenó Pastora Imperio, la musa gitana, en Lara el año 1915.

La obra quedó al fin ampliada para gran orquesta.

- - -

La evolución de Falla la cree patentizada el mismo ilustre crítico de mi referencia en cada una de sus producciones, marcándose de modo más notable en la obra para teatro de muñecos El retablo de Maese Pedro, escrita por encargo expreso de la princesa Polignac, en cuyo teatro privado se estrenó

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

con un brillante éxito de élite, y sobre todo en el concierto para clavicemballo y orquesta, que con novísimos procedimientos trata de resumir la estética clavecinista de pura cepa, a la cual debemos el fundamento de la escuela española asentada por el excelso Scarlatti, músico, aunque italiano, aclimatado aquí como maestro de cámara de la corte de Felipe V, venido por consejo de su amigo Farinelli y muy apreciado por doña Barbara de Braganza, de la que fué profesor antes en la corte de Lisboa.

El concierto de Falla, dentro de la precisión de su sentido armónico y de la sencillez de su factura, tiene una osadía de modernismo esencial que desorienta al público no iniciado y huye de toda concesión en el curso melódico; pero significa un avance confirmativo de las normas pretéritas y de nuestras escuelas,

Aparte de estas y otras obras fundamentales, tiene Falla maravillosas canciones, como la Jota, engarzada en armonía de propio valor de invención; Paño moruno etc., y algunas de piano como Cubana, de delicioso virtuosismo. Falla es un místico que vierte su exuberancia sensual en sus composiciones.

- - -

El selecto espíritu de Falla ha preferido siempre la calidad a la cantidad. Relativamente, a su edad no es abundante su producción. Uno de los biógrafos extranjeros lo atribuye a que antes de dar sus obras al público las corrige cuidadosamente hasta dejar las composiciones bien logradas en una labor de orfebe; de ahí la profundidad y sutilidad de sus obras, en las que no se echan de ver ideas preconcebidas. Tiene de su arte un elevado concepto. No cree que sea la música una acción terapéutica que afecte al oído e impresione el sistema nervioso, llegando a convertirse en un plan curativo. No niega que Orfeo domesticase a las fieras, ni las virtudes que le atribuyen interesantes estudios sobre su influencia en los animales, bien patentizada en la de la corneta en el caballo. El conduce los elementos constituyentes-ritmo, acento, colorido-en una alta dirección psicoanalítica para esolar las cumbres espirituales del Arte. Sabe que con cinco vocales el orador se eleva del simple abecedario al deslumbramiento de la palabra, y que el músico, con las ocho notas del pentagrama, compone los portentos

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

beethovianos.

Así, por ejemplo, de la música de su país recoge la honda espiritualidad para matizar su producción y su estilo con lo expresivo y evocador sobre lo descriptivo y poner en las imágenes el sello personal de su carácter independiente, resultando de la combinación nacionalista e individualista la complejidad de su música, erizándola de dificultades que contribuyen al mayor encanto e interés al rodearla de un valor sólido, e inaceptable para muchos públicos.

Insisten las referencias técnicas que dictan mi versión en que Falla procura suscitar con su modo impresiones inaccesibles y sabe escoger, modificando a su arbitrio no sólo los caracteres exteriores de determinados instrumentos, sino su propio estilo. Cualquiera motivo lo trata siempre en "español", huyendo de galicismos e influencias extranjeras, a excepción de sus melodías sobre los poemas de Teófilo Gautier. Basa su sistema armónico, efectos de sonoridad y distribución instrumental sobre elementos esenciales de la música "natural" de nuestro país, que conoce profundamente. Ello le ha permitido la aportación de los elementos para el estudio de nuestro arte popular en su varia relación con la música litúrgica y cantos, danzas y mágicas fórmulas orientales enraizadas en el alma del pueblo a partir de la invasión árabe patentizados en El amor brujo de elemento oriental; en El retablo de Maese Pedro, de noble sabor popular; en el homenaje A la memoria de Claudio Debussy en el que se aprecia el colorido de la guitarra típica..... Y erran los que creen simple y natural la música de Falla. Ignoran el caudal de erudición técnica y tradicional que la ha creado.

- - -

El aguilatado sentido estético que revelan las consideraciones críticas expuestas, que tienen el valor de la fuente que las inspira, demuestra que Falla es el antípoda del industrialismo.

En bellas artes, como en ciencias, se dibujan clara y lamentablemente dos caminos: el de forma estafalaria que se pavonea de vanguardismo à outrance, o el de positismo grosero e insaciable de la industrialización. Nuevas ideologías, aparte de la inquietud renovadora y dinámica emergen del amarillo jarro mago

que amortaja el cuerpo yerto de romanticismo, alardean de magnífica florescencia y se burlean del pasado sin reparar en que con el romanticismo se fué el hondo sentido de sacrificio y la más lozana inspiración,

Niega tal acierto el positivismo renovador. En período de evidente positivismo se desarrolló la guerra mundial y produjo la gran tragedia romántica que entregaba la vida a la bandera... Es un sofisma. La guerra mundial fué precisamente en su gestación por sus proveedores anónimos y mantenedores emboscados una sangrienta apoteosis del industrialismo en su más acre y amarga exposición, ya que comercio con la sangre humana, no vacilando en arrasar el trigal inmenso de una generación deshecha por la metralla.

Romanticismo fué el del combatiente agazapado en la trinchera, que, entretanto se preguntaba quién tenía enfrente y por qué le combatía, ve desplegada la bandera, escuchaba invocación a la patria y a los derechos de la humanidad y disparó hasta entregar la vida. Pero la guerra no fué un movimiento romántico; fué la conveniencia de los intereses nacionalizados entregados a la lucha por egoísmos económicos en una industrialización imperialista y voraz.

Cuando se llega a industrializar la guerra, ¿cómo do se industrializarán el Arte, la Ciencia, la vida social en pleno? Quedan, como restos del naufragio, a merced del oleaje (¿cómo no, si tan alto y generoso sentido altruísta, formado de abnegación y poesía, prevalecerá en la ruta eterna del pensamiento?), algunos románticos.

Falla es un solitario, pero no es un romántico; mejor dicho, no profesa en un romanticismo integral... Quiéralo o no, al romanticismo le lleva lo que tiene de poeta, como ala soledad lo que hay ~~en él de dolorido~~ en él de dolorido y contradictorio con la corriente dominante. Le empuja al romanticismo la impureza de la realidad, el fondo de egoísta humano; le convierte en solitario en medio incomprendido y falaz circundante. Y así como el anacoreta va a la soledad para acercarse a Dios por la cuesta de la meditación, Falla va a la soledad para acercarse al Arte y vivirlo y poseerlo íntima y plenamente con el siberatismo de un gozador.

El no es un romántico que se haya encerrado en la lejana torre de marfil, que puede también construirse sobre el bullicio urbano. Recuerdo un ermitaño: Apelles Mestres. Un día quebró su mundanidad. Abandonó el ruido de las Academias, centros, cenácu-

los, tertulias, todo, y se recluyó en su casa, enclavada en el ensanche de Barcelona: Allí tenía bibliotecas, pinceles, piano, una terraza cuajada de flores, y de compañera una dama comprensiva y culta. Hizo la merced de franquearme su puerta. Entré en la torre de marfil, ala que llegaba, vago y confuso, el rumor de la gran urbe.

-Aquí llevo veinte años-dijo-,recluido en mi arte con mis pinceles y mis versos, mis pájaros y mis flores. Mi mujer y yo nosentimos la necesidad de la vida exterior. En veinte años han ocurrido muchas cosas que ignoramos y se han conseguido grandes adelantos. Nada he visto, ni siquiera el Tranvía...

Apeles Mestres sólo sabía del exterior lo que decían periódicos y libros, y escuchaba a reducido número de amigos; y el mundo exterior sabía de él por los volúmenes que publicaba, sus versos, sus obras teatrales y sus elegantes y profundas caricaturas.

Falla no vive en la torre de marfil. Vive en un carmen granadino, del que ni siquiera es ~~gwn~~ propietario, en el que medita y trabaja. Su elección acusa una sensibilidad exquisita. Su alma mística y contemplativa, su ensueño de poesía y belleza, plasma de la realidad de los palacios árabes evocadores. Cuando el músico ungido con el óleo de la fama universal abandona París, lanzado por la guerra, no va a Cádiz, su tierra nativa; no se queda en Madrid, que ya le adula y le brinda con fuertes resonancias; va a Granada en busca de la realización de sus más caros anhelos. Y en Granada vive desde hace once años. Si compromisos artísticos le obligaban a cortas ausencias en cuanto los cumple retorna a su encantador hogar.

- - -

Pero Falla no está enterrado en ninguna torre de marfil, si no en su cámen, al pie de la Alhambra de su vieja predilección, donde encuentra el silencio que niegan las ciudades modernas; ni es, como antes queda insinuado, un romántico... a la antigua usanza.

El me ha dicho: -"Cuantos nacimos dentro del pasado siglo le hemos pagado ~~wnn~~ en mayor o en menor grado nuestro tributo. Así lo acusan, en lo que a mi música se refiere, La vida breve y Las Noches; pero en cuanto el romanticismo tiene

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

DE TEATROS

ZARZUELA

«La vida breve»

Si Manuel de Falla era hasta ayer un desconocido para el gran público, no lo era, ni mucho menos, para cuantos siguen con atención el movimiento musical español.

Admirable pianista, obtuvo el primer premio en el Conservatorio Nacional y ganó también el primer concurso Ortiz y Cussó. En un recital de piano que dió en la Comedia poco antes de marchar á la capital francesa, fué reconocido como gran concertista.

Se trasladó á París, y allí, durante siete años, prosignió con entusiasmo sus estudios y obtuvo grandes éxitos como compositor.

Lograda la estimación de los maestros franceses de más renombre y de los verdaderos aficionados, logró estrenar en Niza su ópera en dos actos «La vida breve», con éxito tan resonante que en el pasado Diciembre se puso en escena en la Opera Cómica, de París, donde el triunfo de Falla fué extraordinario.

Se aclamó al maestro con entusiasmo, y «La vida breve» llenó durante muchas, muchísimas noches la Opera Cómica.

«La vida breve» fué premiada en un concurso celebrado en 1906 por la Academia de San Fernando.

A pesar de llevar la obra de Falla ese empujón de la Academia, no logró que ninguna empresa de Madrid se decidiera á estrenarla. Nadie le hizo caso.

Fué preciso que Falla se decidiera á ir á París en busca del triunfo á que aquí no podía aspirar en toda la extensión que él apetecía y á que tenía perfecto derecho.

Y, claro es, triunfó, como era de esperar, y su obra, pensada y escrita en España, premiada en España y de sabor esencialmente nacional, tuvo que ser estrenada, antes que en parte alguna, en el extranjero.

Ahora, la empresa de la Zarzuela, siguiendo el plausible derrotero que se ha trazado de dar impulso y vida á nuestro hasta hace poco decaído arte lírico, nos la ha dado á conocer, por lo cual merece sinceros plácemes.

Se comprende perfectamente que en el culto público que asiste á la Opera Cómica, de París, «La vida breve» produjese honda impresión y que sus representaciones fueran numerosas.

Se le ofrecía un cuadro exótico, de pura cepa española, á que los extranjeros son tan aficionados; pero presentado con sinceridad, sin las odiosas «españoladas» que nos desacreditan, con brillantez y originalidad grandes y con suma delicadeza.

Aquel público comprendió la importancia de la obra de Falla; vió en éste con cierto instinto un músico de cuerpo entero, que no se entregaba jamás al efectismo, sino que, con acierto singular, presentaba en toda su pureza y sencillez un trozo de vida andaluza, y se entusiasmó y aplaudió al maestro como merecía.

El éxito, pues, que en París obtuvo «La vida breve» no se debió, no, á su carácter español, sino á las exquisiteces de fondo y de forma en que es pródiga la obra de Falla.

«La vida breve» constituye un cuadro de ambiente granadino del todo admirable.

El principio de la obra, en que se describe la pesadez de una calurosa tarde estival en el Albaicín, es una página descriptiva hermosísima. La primera impresión que la obra causa no puede, por consiguiente, ser más grata.

Aquello da una sensación completa de la realidad.

La orquestación, siempre fluida, brillante, original y de una sobriedad encantadora, en la que domina siempre el tema popular, perfectamente entrelazado, unida á los lamentos de Salud y del coro interior, que casi constantemente glosa la partitura en el primer acto, hace aumentar el interés del auditorio, hasta la escena apasionadísima de tenor y tiple, fragmento inspiradísimo, vehemente y plétórico de vida, que produce profundo efecto.

El intermedio es también una preciosidad por todos estilos.

El baile andaluz del segundo acto gustó tanto, que hubo de ser repetido tras justísima ovación.

La variedad de sus motivos, lo típico de todos ellos y sus aciertos orquestales bastan para acreditar á Falla como maestro insigne.

Jamás el menor «clatiguillo» asoma en la partitura, que, entre todas sus magníficas cualidades, tiene las inestimables de la sobriedad, la distinción y la sencillez.

Es «La vida breve» un cuadro de ambiente y de color maravillosos.

Se ajusta la música de «La vida breve» á los más rigurosos cánones del procedimiento moderno. Es decir, en ella se atiende, sobre todo, al conjunto; á la estrecha unión entre la orquesta y las voces, sin que jamás éstas dominen á aquella.

Por eso, quien espere oír en la ópera de Falla dúos y romanzas se sentirá defraudado.

Allí, la armonía entre todos los elementos, incluso los escenográficos, siguiendo el principio wagneriano, es el todo que hace admirable la obra. Si bien ese procedimiento está seguido, como hemos ya dicho, con la sencillez más deliciosa.

El público oyó religiosamente los dos actos, y en sus finales tributó prolongadísimas y unánimes ovaciones á Falla, nueva y muy legítima gloria de nuestro arte lírico nacional, y de quien hay derecho á esperar magníficas jornadas para la música patria.

✱

El libro del inolvidable poeta Carlos Fernández Shaw no es sino un cuadro sencillísimo de la vida andaluza, un simple pretexto bien combinado para que la fantasía del músico pueda desarrollarse en toda su amplitud.

Luisa Vela, la excelente artista que sabe cantar como pocas, luchó valientemente con una parte comprometidísima y fatigosa, logrando vencer.

Muy bien la señorita Tellache en su papel de abuela, que dijo con hermosa voz y caracterizó bien.

El Sr. López es poco tenor para aquella parte.

Perfecto, como siempre, Meana, y bien Sagi Barba, el notable barítono, en su papel insigificante.

La orquesta, afortunadísima. El maestro Luna, que está dando constantes pruebas de su valía como director, tuvo que presentarse en escena al final de los actos,

go de luces. Merece un justo elogio el director de escena.

Falla triunfó, pues, anoche, y su triunfo fué tan sincero como entusiasta.

Tristán.

Ovaciones en la calle

Al finalizar la representación, y después de la estruendosa ovación de que fue objeto el maestro Falla dentro del teatro, multitud de gente quedó aguardando en las calles de Jovellanos y de Los Madrazo á que saliera el ovacionado autor, que desoso de sustraerse á la manifestación que se le preparaba, tardó bastante tiempo en salir del teatro.

La gente, sin embargo, aguardó pacientemente á que saliera el Sr. Falla, y al verle aparecer en la calle sus admiradores prorrumpieron en un aplauso cerrado y en entusiasmas vivas.

El autor de «La vida breve», con gran modestia, eludió el homenaje que se le preparaba, y en un coche se dirigió por la calle de Alcalá á la de las Infantas, acompañándole por todo el trayecto un numeroso grupo de admiradores, muchos de los cuales iban con hachas de viento.

Ante el café de Castilla se apeó el maestro Falla, entrando en aquel establecimiento con objeto de sustraerse á la manifestación.

Unos guardias invitaron á los que formaban los grupos á que se dispersaran, y les recogieron los hachones que llevaban encendidos.

CERVANTES

LIBERAL

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJ.M.

de ilimitación, de fórmulas de engañosa profundidad, de egotismo, de exasperación dramática..., nada más contrario a mis simpatías. En cambio, cuanto el romanticismo revela de fuerza evocadora y de lírica expansión (siempre que haya sido expresado de modo simple y natural y sin mezcla de orgullosa intenciones) me inspira altísima simpatía, y el reflejo de esa misma simpatía es el que puede encontrarse en los trabajos antes citados. Por el contrario, nada creo más opuesto a la ideología romántica que mis producciones últimas a partir del Retablo. No quiere esto decir que pretenda poner mi música a la moda del día. Lo que ocurre es que en cada período histórico se encuentra un lazo más o menos que, obedeciendo al carácter dominante de la época, una a veces hasta las obras de más opuesta intención. En fin, aunque soy y he sido siempre enemigo de fórmulas "a la moda", que, aparte de otros peligros, amenguan la fuerza original creadora, de seguir yo alguna moda sería siempre la ~~misma~~ última. Siento pavor por los figurines atrasados, como por todo aquello que el tiempo ha corrompido.

El iluster compositor advierte a mayor abundamiento:

-No hay que olvidar tampoco que en muchos casos se traduce erróneamente por moda lo que sólo representa conquista de nuevas posibilidades o simple reconquista de viejos y eternos valores abandonados por anteriores generaciones. Las nuevas, las de ahora, muchas veces lo comprenden así, y cuando la acción del tiempo criba su obra podrá verse hasta qué punto fué noble y fecundo el puro residuo obtenido. Cuantos tienen o hemos tenido la fortuna de vivir intensamente la vida artística de París, ya hemos visto realizada, en las más ~~varias~~ diversas manifestaciones estéticas, esa labor depuradora.

- - -

La reclusión de Falla raramente se quebranta. Si algunos de los pocos y afortunados amigos que le visitan le preguntaban sobre su elección del retiro, explica:

-Hube de abandonar París cuando la guerra. En otro caso allí seguiría. Ya en España instintivamente me atrajo la encantada ciudad de Boabdil. Tan fuerte ha sido siempre su atracción para mi espíritu, que cuando tenía catorce años, viviendo en Cádiz, si algún amigo iba a Granada pedíale que me trajese puñaditos de tierra de la Alhambra, ramos de mirto, pequeñas plantas...

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

¡No sé qué de fascinador me atraía a pesar de no haber visto nunca la ciudad incomparable!

Realizando sueños de la adolescencia, a su regreso de Francia muertos sus padres, se instaló en Granada con su única hermana decidido a pasar junto a la Alhambra, perenne ~~manantial~~ manantial de inspiración, el resto de su vida. Allí trabaja el cartujo del Arte, y todo sonríe en su redor. Pomposas clavellinas que sangran de rojo; la turquesa del cielo; la dulzura del clima; la vega policroma; la ciudad a sus pies; las colinas de encendido color; las enhiestas montañas encajadas de nieve, y atrayéndole, más que el panorama grandioso, el cariño fraternal que vigila al músico, que lo contempla, que le endulza las horas y que ha despertado en el insigne compositor una adoración por su hermana que compendia todos los afectos. En aquel retiro Falla es dichoso, realizando el ensueño de la descansada vida del poeta que

con sólo Dios se compasa
y a solas su vida pasa
ni envidiado ni envidioso.

Y caso extraño. Parecía natural que las famosas producciones de Falla, de fecio pragmatismo hispánico, de acentuado andalucismo, estuviesen escritas en su carmen granadino. Pues las obras sobre motivos andaluces las ha escrito en París, y las de sentido universal las compuso en la Alhambra.

Sabido es que en Granada desemboca un gran río de turismo. De todas partes del globo acuden a millares gentes hasta de escasa sensibilidad artística a experimentar la emotiva visión de los alcázares morunos. Pues bien; un granadino fervoroso e ilustre, Natalio Rivas, aseguraba:

-Entre los millares de visitantes que discurren, maravillados por la Alhambra, a gran parte no les lleva tan sólo el monumento sin par. Cuando llegan a Granada, lo primero que procuran es conocer a ~~Manuel~~ Manuel Falla...

Si este dato interesante no dijese su popularidad extranacional, proclámalo casos como éste: Un día, el Banco de España ordenó a la sucursal en Granada que entregase al maestro cierta cantidad (podríamos decir la cifra), "homenaje de un extranjero, admirador fervoroso de Falla". Nunca pudo averiguarse quien rendía tan significativo tributo.

Falla vive con mucho decoro y singular modestia. El y su her-

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

-11-

mana, los domingos, para oír misa, bajan a la capital. Y la ocasión es aprovechada por todas las clases sociales para expresarle admiración y respeto.

El año pasado, una ~~xxxxxxx~~ Sociedad cultural de Norteamérica encargó al notable pintor López Mezquita el retrato del maestro. Tan afortunadísima fue la interpretación pictórica, que un gato que sigue constantemente al autor del amor brujo mostrábase perplejo ante el lienzo y el original. Lo cual hace que Falla tenga una predilección extraordinaria por López Mezquita digno de toda albanza.

Falla, no obstante la modestia, sabe bien su celebridad, Pero no es un vanidoso.

-No tengo-ha dicho-más que un sentimiento que embarga mi vida: el sentimiento de la música. Y un afán: ensanchar sus amplios horizontes para generalizar el amor a la belleza.

Falla encuentra ambiente para ese afán y ese sentimiento en las sugerencias de la Alhambra.

-No es raro-he oído corroborar a Natalio Rivas-. Todos los hombres de vasta cultura experimentan la misma sugestión.

Y refiere:

-El doctor Cortezo, que es un hombre de fina percepción artística, me contaba que hubo épocas en que ha salido inopinadamente de Madrid durante la primavera, yendo directamente a la Alhambra a pasar cuarenta y ocho horas." ¿Sabe usted para qué?- me preguntaba-. ¡Para escuchar a los ruiseñores!... En esos jardines cantan de distinta manera que en el resto del Mundo". No es extraño-concluía el entusiasta granadino-que a Falla le ocurra algo parecido.

- - -

Falla cree en nuestro renacimiento musical. Hace poco lo afirmaba y demostraba.

La novísima generación de músicos no siempre responde, es verdad, a lo que ella exige el espíritu renovador de nuestro arte. Ciertamente que los jóvenes compositores tropiezan con dificultades insuperables, que son menores para la obra sinfónica que para la música de cámara, y casi absolutas para la obra escénica no ajustada a la tradición madrileña del último siglo. Sin embargo, la expatriación, el contacto directo con los músicos extranjeros, muy hospitalarios, sobre todo en París, y alguna

nas Sociedades españolas rectamente inspiradas, impulsan al resurgimiento, que completaría a la protección oficial a los compositores jóvenes que lo merezcan, para el perfeccionamiento de sus estudios en el extranjero; protección que alcanzaría toda su eficacia si nuestras revistas literarias y musicales concediesen a la música la atención asidua y sin tasa que en otras partes.

El público -dice- no puede esperarse más de lo que puede dar y comienza a mostrarse comprensivo al aplaudir a la Orquesta Sinfónica, según lo prueba el éxito obtenido en Madrid y Barcelona por la Sinfonietta, de Halffter. Falla lo espera todo del arte grande y puro, "con técnica recia y flexible al mismo tiempo y un sentido de audaz y depurada renovación".

Rendido a las sugerencias del "trimestre", la sirena fatal; mercader en el templo, vencido por la galería, Falla sería millonario y gozaría de una, aunque local o nacional, ruidosa popularidad. Se contenta con ser uno de los más grandes compositores contemporáneos del Mundo. Es un músico, no un contrabandista de la música: Desdeña la greguería callejera. Hizo del Arte una religión. Erigió su altar. Ante él oficia.

=====

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Ópera "La Vida Breve"

Libro de Carlos Fernández Shaw

Música de Manuel de Falla

Drama lírico en 2 actos y 4 cuadros

Premio de la Academia de San Fernando.

Adaptación francesa: Milliet

Estrenos

Niza

1 Abril 1913

Teatro del Casino Municipal

Críticas - Heraldo de Madrid

20 - Abril - 1913

Página nº 22 de

"Larga historia de la U.B."

por G.F.S.

París

30 Diciembre 1913

Teatro de la Opéra Comique

Críticas:

"Le Temps" 1 - Enero 1914

"Le Figaro" 17 Enero - René Lora

"Le Temps" 5 Marzo - Pierre Lolo

"Revue de deux Mondes" - Camille Belaisne

"Mercure de France"

Jen Marnow

"La France" Florent Schmith

"Un poeta de transición", G.F.S., p. 280

"Larga historia de la U.B.", G.F.S., p. 29

Madrid

14 Noviembre 1914

Teatro de la Zarzuela

Dirige Pablo de Luna

críticas: Adjuntas

El debate

El liberal

Blanco y Negro

Mundo Gráfico

ABC ...

ABC - 15 - Noviembre 1914

Por los teatros

Los Estrenos - Zarzuela - La Vida Breve

- Conocidos antecedentes de la obra rechazada de por empresas madrileñas para las que el premio de la Academia de B. A. y "la firma ^{autorizada} de F. S., el enamorado de la sierra, el poeta entrañable al que tanto quisimos"
- Folla necesitó ir a París para triunfar
- Desco del público de verla en la zarzuela.
- Expectación - (Descripción del tema)
- Folla, temperamento de vigorosa fibra
"No necesite la V. B. de los auxiliares escénicos para darnos en toda su intensidad la emoción que sentimos" Influencia de Dukas y Debussy; personalidad, deparadamente sobria. Grandes acciones al saludar; entusiastas acompañan a Folla hasta su casa. "La V. B. se ha puesto en escena espléndidamente." "El maestro Luna dirigió insuperablemente"
- Un éxito, en fin, de los de gran gala"

Sin firma.

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Heraldo de Madrid 20-Abril 1913
por Radamés

- lo más interesante de estas semanas en París es el estreno de Niza de los compatriotas F.S. y M.F. Dice que - periódicos de Niza comentarios entusiastas así como así como el Comedia y el Fijero de París " será una obra célebre y que en ella se afirmará la gloria del joven compositor español.
- Al levantar el telón nadie conoció a Falla. Bendas ovaciones y saludos, difícil en el público de la "Riviera". El libro del drama es rápido algo somero pero tiene el mérito de exponer situaciones dramáticas sin complicaciones enrevesadas que repugnan al genio de nuestra raza, en un marco genuinamente español.
- Descripción del tema -
- V.B. temperamento valiente. Libreto verista, similar a "Caballero Rusticano" lo convierte M.F. en algo artístico y probado por ser más alto muy superior a los veristas italianos - cadencias, ritmo, orquestación sonora, rica, sencilla,
- "Vanagloriosos de ella y de su autor!"

Mundo Gráfico 25-Nov. 1914
por José Alsina

- Necesidad tuvo M.F. de ir a Francia para triunfar.
- Cita a un crítico francés " Los fr. no conocen a España más que por la ópera de Bizet, se habrán extrañado mucho al no encontrar las exageraciones canallas y la beldad repulosa que nuestros artistas del día adjudican caprichosamente a un pueblo tan severo y tan concentrado. Porque nadie ve que M. de F. es un español verdadero." -
- Contribución al brillante resurgimiento musical.
- Descubrimiento que de nosotros hace M.F. sin darse cuenta al cantar en la orquesta el poema de amor y de celos escrito en un endecasílabo convencional por C.F.S.
- Es otra España, distinta de los lidiadores y la ofición. -

Blanco y Negro

22 - Nov - 1914

El Teatro - Crónica de la Sesión

Foto grande de CFS, solo
al pie "El malgrado poeta CFS. autor del libro de U.B."
Foto mayor - M. de F. e hijos de CFS (2) ^{intérpretes} ~~autores~~

- Caracteres de acontecimiento tuvo el estreno de V.B. obra postuma de CFS. con hermosísima partitura musical del joven M.F.
- Premio de Academia B. A. S. Fernando. Rechazado por empresas teatrales. Calvino - Triunfo Paris.
- El éxito superó las esperanzas más halagüeñas.
- Repetidos saludos.

2 grandes fotografías de la representación

Sin firma

El Liberal

15- Noviembre 1914

por Tristán

Muy extensa crónica

- Fallo, gran pianista. Premios. Paris. Triunfo en Paris y Niza extraordinario de V.B.
 - No es una españolada. Pureza y sencillez de la obra de M.F. El principio de la obra es de una descriptiva hermosísima. Orquestación brillante y fluida.
 - El intermedio es una preciosidad por todos los estilos.
 - Hubo de repetirse el baile andaluz del 2º acto.
 - Variedad de motivos y aciertos orquestales hacen de M.F. maestro insigne.
 - "Jamás el menor latiguello asoma en la partitura que entre todas sus magníficas cualidades tiene las inestimables de la sobriedad, distinción y sencillez.
 - V.B. wachos de ambiente y color maravilloso.
 - Música moderna (por los procedimientos). Ovaciones.
 - Triunfo sincero y entusiasta.
 - "El libro del inolvidable poeta C.F.S. no es sino un wachos sencillísimo de la vida andaluza, un simple pretexto bien combinado para que la fantasía del músico pueda desarrollarse en toda amplitud".
- Muy bien el Maestro Luna (Orquesta)

El Debate 15-Nov. 14

Por G.P.Q

- El cronista sigue impresionado
- Inspiración de tema españolísimo
- Descripción del tema
- Argumento muy sencillo: "Falla ha acertado a aprovechar la poética producción de CFS para recoger en el pentagrama toda la variedad de sentimientos del pueblo andaluz"
- Inspiradísima página musical
- Falla al lado de Usaindizaga, Corredo del Campo, Turina
- Saludar 8 ó 10 veces.
- Noche de primas para los aficionados a la buena música y sobre todo para los partidarios de la música española" y gran éxito de Falla al que el hin hace justicia este ingrato hace 8 años

G.P.Q

consultas

Noviembre 1914

El Imparcial

Falta esta fecha

El Sol

Publicación posterior

El Teatro Catalá

ABC - 9-Diciembre - No la recoge

- Recogido {
- El Debate
 - El Liberal
 - Blanco y Negro
 - Mundo Gráfico
 - ABC
 - Heraldo de Madrid - (20-Abril-13)

Noviembre 1923

La Vanguardia de Barcelona - Nada - No viene

El Correo Catalán - Empieza 1939

Diario de Barcelona - No viene

Los días 24, 26, 29 de Noviembre y
 4 de Diciembre ¹⁹⁴⁵ hubo 4 galas de
 Ópera, Orquesta Nacional, Director Artístico
 Luis Escobar. Entre ellas, La Vida Breve y
 El retablo de Maese Pedro, Falla en el
Teatro N.º Guerrero -

ABC - No recoge.

7A - Jueves 6 - Diciembre 1945

- Enorme expectación ante el casi estreno. No puede producir un entusiasmo delirante entre los habituales de la ópera por los defectos de origen excusables si juzgamos la obra en la época en que fue escrita, pero para el grupo selecto, es piedra de toque.
- El Maestro Franco consiguió sonoridades poco frecuentes (No parece que estuviera muy bien representado)

Jose' N.º Franco

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Referencia a la relación de Cartas Archivadas
Asunto "La Vida Breve"

XI - Extranjeros

Nº 33 - Comentarios estreno Paris

Músicos

Nº 258 - Comentario estreno Niza
 Recuerdo a C.F.S.

252 - Preparativos Paris

268 - " "

269 } Ensayos

272

274 Estreno Paris

275 Brindis

276 Estreno Paris

284 Proyecto estreno Mundo

286 " " Madrid y Bruselas

288 " " " } Barcelona

289 " " "

293 " " Valencia

294 " " Madrid y Baruz.

había ya escrito para Albéniz la representación en dos actos de Pepita Jiménez.

Descripción del Tema-

- Crítica de "Desgraciado del que nace y nace en vez de nacer martillo". Dice tratarse de una traducción literal de GFS y que Milliet debería haberlo adaptado unas al gusto francés.* Falle ha estado ^{aquí} influenciado por obras: "Pelleas" "Werther" "Tristán" "Walkiria" "Herodias" - Capriccio Español - Rimsky - Korsakof. También está sujeto a ^(antiguas) viejas reglas. No es todavía dueño de sus posibilidades — Con independencia de las imitaciones insensibles hay algo importante: una personalidad naciente en el teatro Lirico-

— Siguen comentarios a las otras 2 obras —

* Ver p. 22

"Años Lucha MF"
por GFS.



Le Gaulois au Théâtre

Les Premières

Año 1928 Critico Luis Schneider

- Trata de la misma representación anterior de las 3 obras de Falla.
 - Descripción del tema - Falla es un maestro, estudia bajo Pedrell y Albeniz. se consagra en París aunque conserva su personalidad.
 - No es la España de toros y castaños sino la triste, apasionada, palpitante, irónica.
 - Emocionante simplicidad - calor y color
 - ~~Extra~~ importante sentido del teatro (Falla)
 - las bailarinas han llevado al escenario (a veces el ardor del temperamento español).
- Sigue el comentario de las otras dos obras

* Ver p. 55
"Años malos H.F."
p. 67.

Fouillatou de

14-1950-1958

- Comentario a la representación de 3 obras de Falla en homenaje de la ópera (obra de Falla: La vida breve (cita anterior) - Amor y música) El Amor bajo, y el teatro de Falla. Descripción clásica del efecto de la obra producido por la obra: "Intrínsecamente directa que sirve como el alcohol, intensidad, representación, melodías, ritmos, brillantes y castidades se juegan como un juego. Falla es digno de este homenaje. Primer puesto en la música española. Elegios de Pedrell, maestro de Albeniz y compositores.
- Análisis de la vida breve - obra de juventud de Falla. A la manera de "Cavalleria Rusticana" y "Maverick". El autor del teatro (Falla)

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

Fevilleton du TEMPS

14-Marzo-1928

Opéra Musical Critica - Henry Malherbe
Manuel de Falla

Comentario a la representación de 3 obras de Falla en homenaje de la Ópera Comica de Paris. Obras: La vida Breve (cita autor, adaptador y música) El Amor brujo, y el Retablo de Maese Pedro. Descripción clásica del efecto de Alucinación producido por la obra: "Ilusión ardiente y directa que agita como el alcohol" Intensidad, sobreexcitación, ^{lo morbido} morbosidad, melodias bárbaras, ritmos brillantes y obstinados se guardan como recuerdo.

Falla es digno de este homenaje. Primer puesto en la música española. Elogios de Pedrell, maestro de Albéniz y Granados.

Análisis de la Vida Breve - Obra de Juventud de Falla. A la manera de "Cavalleria Rusticana" y la "Navarresa". El autor del libretto CFS →

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.

arte, finura, buen gusto, proporciones justas, y esto es lo esencial.

Algunos compositores suelen rebajarse cuando escriben para el teatro haciendo concesiones, claudicaciones, impropiedades de espíritus finos. Falla se ve casi siempre libre de este defecto, y si su obra se resiente de alguna monotonía en el conjunto, no obstante los contrastes del carácter andaluz fúnebre del primer acto, alegre y tumultuoso del segundo, salva estos lunares del libro con fortuna y acierto.

Es difícil hacer cosas nuevas en un género que agotó Chapi, cuya paleta musical, llena de luz y alegría, gracia y ligereza, no ha heredado, ni superado, nadie en el teatro más que en la envoltura, en la presentación sinfónica.

Ahora está de moda una Andalucía mixtificada por la técnica francesa moderna, la cual no da nunca la impresión de la Andalucía musical verdadera.

Falla se adapta al espíritu de los personajes, está en situación y se compenetra con su carácter. La música corresponde a las situaciones del libro y la artística labor orquestal está saturada de ambiente popular, entretrejida con los temas originales de la obra.

Todo el asunto del libro del malogrado Fernández Shaw, se reduce á que una muchacha se muere de pena al ser abandonada por su novio.

En la copla que entona el protagonista,
¡Vivan los que ríen!...
¡Mueran los que lloran!...
La vida del pobre que vive sufriendo
Debe ser muy corta.

se encierra la filosofía de la obra que su autor no desarrolla, contentándose con reducirla á una aventura entre el alma de los dos personajes principales: Salud y Paco.

Hay otro personaje invisible, sen ajante al coro de la tragedia griega, el coro de herreros, que interviene en todo el primer acto, personaje episódico que encarna el pensamiento de la fábula, sobre el que está contenida la obra, en la que en realidad no hay más que dos escenas culminantes; lo demás son rellenos episódicos, con objeto de dar ocasión al compositor para escribir algunos números de música.

Las principales páginas musicales son: el coro de herreros, escena admirable, por los contrastes, entre las canciones sombrías, acompañadas por el rítmico golpear de los martillos, los pregones de los vendedores de frutas y flores, de gran efecto; la segunda escena, dúo entre la Abuela y Salud, y la escena final, bulliciosa y alegre visión de Granada.

En el segundo acto hay un fragmento tan interesante como la fiesta típica de la boda de Carmela, rival de Salud, y «Paco», una fiesta andaluza muy castiza y bella, por la danza, que se repitió, y la intervención de la guitarra, que constituye el primer cuadro. El segundo cuadro contiene una de las páginas más afortunadas y hermosas de la partitura, página castiza (muerte de Salud) y otra danza muy

brillante, que tiene algo de españolado, con que termina este drama entre gitanos granadinos, en el que entre las semejanzas de las situaciones y la prodigalidad episódica hay, evidentemente, un desequilibrio, un perjuicio de la unidad y de la musicalidad de la obra. Y es que la cuestión de los libros es un verdadero problema para el compositor español serio y moderno, que tiene que salvar, con el acierto y el arte, que Manuel de Falla lo hace en su hermosa partitura «La vida breve».

La obra de Falla produjo en el público excelente impresión, siendo avanzado y celurosamente aplaudido al final de los dos actos, compartiendo los aplausos tributados al ilustre compositor malagueño, la señora Vela, y los demás intérpretes de la partitura de Falla, que llevó muy bien el maestro Luna.

Los demás personajes: Carmela, «la Abuela», «Salvador» y Manuel no tienen importancia, ni relieve.

La obra ha sido presentada con la propiedad y el lujo proverbial en la empresa de la Zarzuela.

Rogelio VILLAR

Teatro de la Zarzuela

«La vida breve», drama lírico en dos actos y cuatro cuadros. Música de Falla, libro de Fernández Shaw.

El 29 de Diciembre de 1912 se estrenó en la Opera Cómica de París La Vida Breve, de Falla, con un éxito tan halagüeño como lo había sido antes, el 10 de Abril de 1911, en el Teatro Municipal de Niza. La crítica y el público franceses proclamaron á nuestro compatriota como un músico notable, al juzgar y aplaudir su obra, que había sido premiada hace unos diez años por la Academia de Bellas Artes. Ha costado más tiempo y más trabajo oír la obra de un músico español en su patria que en el extranjero.

Por fin, anoche tuvimos la fortuna de oírla en el teatro de la Zarzuela, después de su triunfal odisea por Francia, donde estaría representándose actualmente si la guerra no lo hubiera impedido.

Los lectores de EL PAIS conocen la personalidad musical de Falla; sus triunfos como pianista, ganador del premio Ortiz y Cussó, en brillantes ejercicios celebrados en el Conservatorio en 1905; sus conciertos en París, sus relaciones artísticas con Dukas, Debussy y Ravel, amigos y consejeros de nuestro compatriota. También tienen noticia de la publicación de sus obras de piano, algunas tan interesantes como las piezas españolas: «Aragonesas», «Cubana» y «Montañesa»; y las «Tres melodías» sobre poesías de Teófilo Gautier: «Palomas», «Chinoserie», «Íntimo secreto» y «Eterna muralla», y de sus «Tres Nocturnos» sinfónicos para piano y orquesta, que figuran en todos los programas de concierto de Europa.

A pesar del tiempo transcurrido desde que Falla escribió su partitura para el libro de Fernández Shaw, no resulta anticuada. Es fresca, ligera, sentida, inspirada. El estilo, en general, como el de todas sus obras, es noble y distinguido, con inevitables influencias que no atenuan su mérito artístico.

Hay que elogiar en Falla la honradez, sobriedad y sinceridad de sus procedimientos, y si su partitura no se presta, por la pobreza del asunto, á suturas de concepción, de elevación de pensamiento, es, en cambio, una partitura colorista, en la que abundan lo pintoresco, servido por una armonía distinguida, y una factura correcta: dice lo que tiene que decir, y emplea los medios técnicos, siempre artísticamente en consonancia con su temperamento claro, transparente, sorleando, con habilidad, aquellos momentos del libro en que asema lo vulgar y chocarrero.

Afortunadamente para Falla, no tenemos que recurrir para elogiar su obra, á los tópicos de la consabida técnica; podemos prescindir de esos lugares comunes; hay bellezas melódicas, inspiración,

Legado Carlos Fernández Shaw. Biblioteca. FJM.